Digitized by Google

9705

Pal. XLIV 48 (2

LA
HENRIADE.

LA HENRIADE,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE,

Avec un Eſſai ſur la Poéſie Epique & autres Pieces.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de Figures.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE.

M. DCC. LXXV.

ESSAI
SUR LA
POESIE EPIQUE.

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

CEt Eſſai avoit d'abord été compoſé en Anglais par l'Auteur, lorſqu'il étoit à Londres. On le traduiſit en Français à Paris. Cette Traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis l'Auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français, Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

ESSAI
SUR LA
POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENTS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé preſque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence, & preſque pas un Orateur. Le monde eſt plein de Critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connoiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il

ſemble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſoit, il n'y a pas long-temps, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner, en une année ou deux, une très-fauſſe idée de l'éloquence dont il auroit pu avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois, par la lecture de quelques bons Livres!

La voie par laquelle on a ſi long-temps enſeigné l'Art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au ſens commun.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de Poéſie que les Commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des Volumes ſur quelques lignes, que l'imagination des Poëtes a créés en ſe jouant.

Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractere; auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falloit ſentir avec tranſport. Et quand même leurs regles ſeroient juſtes, combien peu ſeroient-elles utiles! Homere, Virgile, le Taſſe, Milton, n'ont gueres obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues regles, tant de liens ne ſerviroient qu'à

embarraſſer les grands hommes dans leur marche, & ſeroient d'un foible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriere, & non pas s'y traîner avec des béquilles.

Preſque tous les Critiques ont cherché dans Homere des regles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce Poëte Grec a compoſé deux Poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homere avec lui-même. Virgile venant enſuite, qui réunit dans ſon Ouvrage le plan de l'Iliade, & celui de l'Odyſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs regles à l'Enéide.

Ils ont fait à peu près comme les aſtronomes, qui inventoient tous les jours des cercles imaginaires, & créoient ou anéantiſſoient un Ciel ou deux de cryſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavans, & qui ſe croient tels, venoit nous dire : *le Poëme Epique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année*, il faudroit lui répondre, votre définition eſt très-fauſſe, car, ſans examiner ſi l'Iliade d'Homere eſt d'accord avec votre regle, les Anglais ont un Poëme Epique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le Diable

& par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis Terreſtre pour avoir déſobéi à Dieu.

Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, & beaucoup de perſonnes le préferent à Homere, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme Epique ne ſera-t-il donc que le récit d'une Aventure malheureuſe? Non, cette définition ſeroit auſſi fauſſe que l'autre. L'Œdipe de Sophocle, le Cinna de Corneille, l'Athalie de Racine, le Céſar de Shakeſpéar, le Caton d'Addiſſon, la Mérope du Marquis Scipion Maffei, le Roland de Quinaut, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On auroit beſoin en quelque ſorte d'une définition particuliere pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familieres; il n'en eſt point des Arts, & ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature: nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les Ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination les produit. Les coutumes, les Langues, le goût

des Peuples les plus voiſins, different. Que dis-je ? la même Nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiecles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manieres, dans le tems même qu'on cherche à les fixer.

La Muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de Luigi & de Cariſſimi : des airs Perſans ne plairoient pas aſſurément à des oreilles Européanes : mais, ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée ; que le caractere des deux Langues eſt très-différent ; que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le Théatre tragique, & doit par conſéquent l'être infiniment dans la Muſique. Nous ſuivons à peu près les regles d'Architecture de Vitruve, cependant les maiſons bâties en Italie par Palladio, & en France par nos Architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de Pline & de Cicéron, que nos habillements reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet : qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? Un Chœur qui demeuroit preſque toujours ſur le Théatre ; point de diviſion d'Actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuſe.

En Angleterre, la Tragédie eſt véritablement une Action ; & ſi les Auteurs de ce Pays joignoient à l'activité qui anime leurs Pieces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poéſie Epique ?

Le mot Epique vient du Grec *Epos*, qui ſignifie *Diſcours*, l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en Vers d'Aventures héroïques. Comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifioit auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les Diſcours d'appareil, & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenoit aux Généraux d'Armées, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en Vers d'Aventures héroï-

ques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe, qu'elle s'acheve dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps; que la ſcene ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade; que le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux, comme Achille, ou pieux comme Enée : qu'il y ait un principal Perſonnage, ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur la mer; ſur le rivage d'Afrique, comme la *Luziada*; dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana*; dans le Ciel, dans l'Enfer hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de Milton, il n'importe, le Poëme ſera toujours un Poëme Epique, un Poëme Héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite.

Si vous faites ſcrupule, diſoit le célebre M. Addiſſon, de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton, appellez-le, ſi vous voulez, un Poëme Divin; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'Iliade. Ne diſputons jamais ſur les noms, c'eſt une puérilité impardonnable. Irois-je refuſer le nom de Comédie aux Pieces de M. Congreve, ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs? La carriere des Arts a plus d'étendue qu'on ne penſe; un homme qui n'a

lu que les Auteurs Claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les Langues vivantes ; & celui qui ne ſait que la Langue de ſon Pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles, a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles different. Un Poëme Epique doit être par-tout fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une Action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes.

On ſouhaite généralement que cette *Unité* ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'Epiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné.

Plus l'Action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſur-tout que cette Action ſoit *intéreſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, ſeroit inſipide en tout temps & en tout Pays : elle doit être entiere ;

parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales regles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume & de cet inſtinct qu'on nomme goût; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de regles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les Nations?

Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des Lettres qu'on a pris les Anciens pour modeles, Homere, Démoſthene, Virgile, Cicéron, ont en quelque maniere réuni ſous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une ſeule République de Lettres: mais au milieu de cet accord général, les Coutumes de chaque Peuple introduiſent dans chaque Pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractere de leur Pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & meuris par le même Soleil, mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes.

Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manieres.

La douceur & la molleſſe de la Langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractere des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulieres aux Anglais, ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paroîtroit une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des Peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie ces Vers de la troiſieme ſtance du premier Chant de la Jéruſalem.

Cosi all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall'inganno suo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des Fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amere donnée à un Enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſeroit pas ſoufferte dans un Poëme Epique Français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'*il faut emmieller la viande ſalubre à l'enfant*; mais cette image qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'Epopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le Chant ſeizieme de la Jéruſalem, lorſqu'Armide commence à ſoupçonner la fuite de ſon Amant.

Volea gridar : dove, o crudel, me sola
Lasci ? ma il varco al suon chieuse il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre Vers Italiens ſont très-touchants & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimathias* en Français.

» Elle vouloit crier ; cruel, pourquoi me » laiſſe-tu ſeule ? mais la douleur ferma le » chemin à ſa voix, & ces paroles douloureuſes reculerent avec plus d'amertume, » & retentirent ſur ſon cœur » .

Apportons un autre exemple, tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poëme ſingulier de Milton, dont j'ai déja parlé; c'eſt au premier Livre, dans la deſcription de Satan & des Enfers.

—— Round he throws his baleful eyes
That witneſſ'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſted faſt hate.
At once, as far as angels Ken, he views
The diſmal ſituation waſt and wild:
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from thoſe flames
No light; but rather a darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful ſhades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

» Il promene de tous côtés ſes triſtes yeux, » dans leſquels étoient peints le déſeſpoir & » l'horreur, avec l'orgueil & l'irréconciliable » haine. Il voit d'un coup d'œil auſſi loin que » les regards des Chérubins peuvent percer, » ce ſéjour épouvantable, ces déſerts déſolés, » ce dongeon immenſe, enflammé comme » une fournaiſe énorme. Mais de ces *flammes* » *il ne ſortoit point de lumiere, ce ſont des téne-* » *bres viſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir des ſpectacles de déſolation, des ré- » gions de douleur, dont jamais n'approchent » le repos ni la paix, où l'on ne connaît point » l'eſpérance,

» l'eſpérance, connue par-tout ailleurs ».

Antonio de Solis, dans ſon excellente Hiſtoire de la Conquête du Méxique après avoir dit que l'endroit où Montézume conſultoit ſes Dieux, étoit une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſoient à peine entrer la lumiere, ajoute : *o permittian ſolamente lo que buſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad*, où laiſſoient entrer ſeulement autant de jour qu'il en falloit pour voir l'obſcurité.

Ces ténebres viſibles de Milton ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans Solis. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriroient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ſes expreſſions, l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire.

Qu'un homme, comme le Pere Bourdaloue, prêche devant une aſſemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geſte noble un Diſcours pathétique, il s'écrie : » Oui, Chrétiens, vous étiez bien diſ-» poſés ; mais le ſang de cette Veuve que » vous avez abandonnée ; mais le ſang de ce » Pauvre que vous avez laiſſé opprimer ; » mais le ſang de ces miſérables dont vous

» n'avez pas pris en main la cauſe, ce ſang » retombera ſur vous, & vos bonnes diſpo- » ſitions ne ſerviront qu'à rendre ſa voix plus » forte, pour demander à Dieu vengeance » de votre infidélité Ah ! mes chers Audi- » teurs, &c. »

Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un Auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment ſur le Théatre les expreſſions empoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant il goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un Sermon en France, eſt une longue Déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre, un Sermon eſt une Diſſertation ſolide, & quelquefois ſeche, qu'un homme lit au Peuple, ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie, c'eſt une Comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goût des Nations.

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauroient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon & les paſſions ſont par-tout les mêmes : cela eſt vrai ; mais elles s'expriment partout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux, & une bouche. Cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine ; & ce qu'il

y a de plus aimable en Aſie & en Europe, ſeroit regardé comme un monſtre dans les pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des Arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire.

Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homere; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les Anciens: nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur Langue & dans leurs mœurs; mais ce ſeroit s'égarer étrangement que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même Langue; la Religion, qui eſt preſque toujours le fondement de la Poéſie Epique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur Mythologie. Nos Coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du ſiege de Troye, que de celles des Américains. Nos combats, nos Sieges, nos Flottes n'ont pas la moindre reſſemblance; notre Philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre, celle de la Bouſſole, de l'Imprimerie, tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le mon-

de, ont en quelque façon changé la face de l'Univers ; enſorte qu'un Poëte épique, entouré de tant de nouveautés, doit avoir un génie bien ſtérile ou bien timide, s'il n'oſe pas être neuf lui-même.

Qu'Homere nous repréſente ſes Dieux s'enivrant de nectar, & riant ſans fin de la mauvaiſe grace dont Vulcain leur ſert à boire ; cela étoit bon de ſon temps, où les Dieux étoient ce que les Fées ſont dans le nôtre. Mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un Poëme une troupe d'Anges & de Saints buvant & riant à table. Que diroit-on d'un Auteur, qui iroit après Virgile introduire des Harpies, enlevant le dîner de ſon Héros, & qui changeroit de vieux vaiſſeaux en belles Nymphes ?

En un mot, admirons les Anciens, mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle, & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ces anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un Voyageur, que la Jéruſalem du Taſſe ; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camouens eſt en Portugal ce que Milton eſt en Angleterre.

Ce ſeroit ſans doute un plus grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces Poëmes Epiques de différente nature, né en des ſiecles & dans des Pays éloignés les uns des autres.

Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres Perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la maniere de leur Pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre: j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits; c'eſt au Lecteur à ſupléer aux défauts de ce deſſein: je ne ferai que propoſer, il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour propre mal-entendu, qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs.

Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'Art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines, il le ſuivra dans tous ſes changemens, il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, ou défectueux dans tous les temps, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un Pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à Ariſtote ce qu'il doit penſer d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à M. Perrault comment il doit juger de l'Iliade; il ne ſe laiſſera point

tyranniſer par Scaliger ni par le Boſſu ; mais il tirera ſes regles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'Homere & le Dieu de Milton, entre Calipſo & Didon, Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, vouloient faire une attention moins ſuperficielle aux Ouvrages & aux manieres de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter ; peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtroit ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE II.

HOMERE.

HOMERE vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chrétienne ; il étoit certainement contemporain d'Héſiode : or Héſiode nous apprend qu'il écrivoit dans l'*âge* qui ſuivoit celui de la guerre de Troye, & que cet âge dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui exiſtoit alors.

Il eſt donc certain qu'Homere fleuriſſoit deux générations après la guerre de Troye : ainſi il pouvoit avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avoient été à ce Siege, & il devoit avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avoient vu Ulyſſe, Ménélas, & Achille.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſupoſé qu'il ſoit l'Auteur de tout cet Ouvrage) il ne fit donc que mettre en Vers une partie de l'Hiſtoire & des Fables de ſon temps.

Les Grecs n'avoient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cens ans après Héſiode & Homere, qu'on ſe réduiſit à écrire l'Hiſtoire en Proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, étoit très-

raiſonnable. Un livre dans ces temps-là étoit une choſe auſſi rare qu'un bon Livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au Public l'Hiſtoire *in-folio* de chaque Village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettoit à la poſtérité que les grands événemens qui devoient l'intéreſſer. Le culte des Dieux, & l'Hiſtoire des grands-hommes, étoient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits : on les compoſa long-temps en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étoient deſtinés à être retenus par le chœur, & à être chantés : telle étoit la coutume de ces Peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à Hérodote d'autre Hiſtoire parmi eux qu'en Vers, & ils n'eurent en aucun temps de Poéſie ſans Muſique.

A l'égard d'Homere, autant ſes Ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que long-temps après ſa mort on lui a érigé des Statues, & élevé des Temples. Sept Villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître, mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendioit dans ces ſept Villes ; & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable, deux choſes très-compatibles.

L'Iliade, qui eſt le grand Ouvrage d'Homere, eſt plein de Dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ;

rible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les ſiennes.

De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à Homere : on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. Homere a peint les Dieux tels qu'on les croyoit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Païenne, mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homere. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la Ceinture de Vénus ſont de ſon invention : quelles louanges ne lui doit-on pas, pour avoir ainſi orné cette religion que nous lui reprochons ? Et ſi ces fables étoient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiecle qui avoit trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes !

Quand à ce qu'on apelle groſſiéreté dans le Héros d'Homere, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvieme Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec Achille : Achille & Patrocle n'en ſont pas moins éclatans. Charles

XII, Roi de Suede, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme, & la plupart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faiſoient leur cuiſine eux-mêmes.

On peut ſe mocquer de la Princeſſe Nauſica, qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes, & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les filles d'Auguſte aient filé les habits de leur pere lorſqu'il étoit maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vale bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à Homere d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidoit de tout dans les batailles : c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les nations du Nord ont conquis notre Hémiſphere depuis la Chine juſqu'au Mont-Atlas. Les anciens ſe faiſoient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étoient des exercices violens ; ils ne paſſoient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment, d'une maiſon dans une autre, leur ennui & leur inutili-

té. En un mot, Homere avoit à repréſenter un Ajax & un Hector, non un Courtiſan de Verſailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des Poëmes d'Homere, ce ſeroit ici le lieu d'examiner la maniere dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes Ouvrages; mais tant de plumes ſavantes on ſi épuiſé cette matiere, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres, pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homere a eu des Temples, il s'eſt trouvé bien des Infideles qui ſe ſont moqués de ſa Divinité. Il y a eu dans tous les ſiecles des Savans, des *Raiſonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoyable, tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce Pere de la Poéſie eſt depuis quelque temps un grand ſujet de diſpute en France; Perrault commença la querelle contre Deſpréaux: mais il apporta à ce combat des armes trop inégales; il compoſa ſon Livre du *Parallele des Anciens & des Modernes*, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable Deſpréaux accabla ſon Adverſaire, en s'attachant uniquement à relever ſes bévues, de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de Perrault, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion

Houdard de la Motte a depuis renouvellé la querelle : il ne ſavoit pas la Langue Grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes Diſſertations ſur Homere. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'Homere avec l'emportement d'un Commentateur ; on eût dit que l'Ouvrage de M. de la Motte étoit d'une femme d'eſprit, & celui de Madame Dacier d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance dans la Langue Grecque, ne pouvoit ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit ; l'autre toute remplie de la ſuperſtition des Commentateurs, étoit incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi, lorſque je lus Homere, & que je vis ces fautes groſſieres qui juſtifient les Critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les Chants de l'Iliade. En effet, nous ne connoiſſons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homere, a fait à la vérité Pertharite, Suréna, Agéſilas, après avoir donné Cinna & Polieucte : mais Suréna & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces

Tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions, & de fautes groſſieres. Enfin, j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchois, & le paradoxe de la réputation d'Homere m'a été dévelopé. Shakeſpéar, leur premier Poëte Tragique, n'a gueres en Angleterre d'autre épithete que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la Salle de la Comédie auſſi remplie à l'Andromaque de Racine, toute bien traduite qu'elle eſt, par Philippes, ou au Caton d'Addiſſon, qu'aux anciennes pieces de Shakeſpéar. Ces Pieces ſont des monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années : on y baptiſe au premier Acte le Héros qui meurt de vieilleſſe au cinquieme ; on y voit des Sorciers, des Payſans, des Ivrognes, des Bouffons, des Foſſoyeurs, qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans Shakeſpéar. Quand je commençois à apprendre la Langue Anglaiſe, je ne pouvois comprendre comment une Nation ſi éclairée pouvoit admirer un Auteur ſi extravagant ; mais dès que j'eus une plus grande connoiſſance de la Langue, je m'aperçus que les Anglais avoient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une Nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du

plaiſir. Ils voyoient comme moi les fautes groſſieres de leur Auteur favori, mais ils ſentoient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulieres, que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de ſa réputation. Les Auteurs, qui ſont venus après lui, ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de Caton, & ſes talents, qui en ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de Shakeſpéar : tel eſt le privilege du véritable génie. Il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui : il court ſans guide, ſans art, ſans regle, il s'égare dans ſa carriere ; mais il laiſſe loin derriere lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homere : il a créé ſon art, & l'a laiſſé imparfait ; c'eſt un chaos encore ; mais la lumiere y brille déja de tous côtés.

Le Clovis de Deſmarêts, la Pucelle de Chapelain, ces Poëmes fameux par leur ridicule, ſont à la honte des regles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon eſt plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans Homere. Cependant douze beaux Vers de l'Iliade ſont au deſſus de la perfection

de ces bagatelles autant qu'un gros Diamant, ouvrage brute de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'Homere eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt ſuperieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui*: ſi c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrieme il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la Ceinture de Vénus, il n'y a point de Tableau d'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colere d'Achille, il perſonnifie les Prieres, *elles ſont Filles du Maître des Dieux, elles marchent triſtement le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs piés chancelans, elles ſuivent de loin l'injure, l'injure altiere qui court ſur la terre d'un pié léger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici, ſans doute, qu'on ne peut ſur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Motte Houdart, de l'Académie Françaiſe, qui, dans ſa Traduction d'Homere, étrangle tout ce beau paſſage, & le racourcit ainſi en deux vers :

On appaise les Dieux ; mais par des sacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empêché M. de la Motte de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet Académicien si ingénieux a cru que quelques antitheses, quelques tours délicats, pourroient suppléer à ces grands traits d'éloquence! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homere, mais il n'a conservé aucunes de ses beautés: il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué les louanges à la Motte; en vain avec tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de mérite, s'étoit-il fait un parti considérable ; son parti, ses éloges, sa Traduction, tout a disparu, & Homere est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homere en faveur de ces beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les Pensées de Mr. Pascal, qu'il n'y a point de beauté Poétique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal Laurier, bel Astre, & que c'est cela qu'on apelle beauté Poétique* ; que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas?

Pour juger des Poëtes, il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles

du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les Poëtes par les Traductions, ce seroit vouloir appercevoir le coloris d'un Tableau dans une Estampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage, & en gâtent les beautés: qui n'a lu que Madame Dacier, n'a point lu Homere: c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du Poëte, plein de négligences extrêmes; mais jamais affecté & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes: enfin on verra Homere lui-même, qu'on trouvera, comme ses Héros, tout plein de défauts, mais sublime.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la Vie de Virgile, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme : elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules ; on y repréſente Virgile comme un eſpece de maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un Poulain, qu'on avoit envoyé à Auguſte, étoit né d'une Jument malade, & qui, étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'Auguſte étoit fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avoit été juſques là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſai par quelle fatalité la mémoire des grands hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides.

Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le Village d'Andez, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du grand Pompée & de Craſſus. Les Ides d'Octobre, qui étoient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance. *Octobris Maro conſecravit Idus*, dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme

il alloit en Grece pour mettre dans la retraite la derniere main à ſon Enéïde qu'il avoit été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les Poëtes Epiques qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages & l'amitié d'Auguſte, de Mécene, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes Contemporains, qui, peut-être ſans cela, ne lui auroient pas rendu ſi-tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au Théatre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes Vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractere doux, modeſte, & même timide. Il ſe déroboit très-ſouvent en rougiſſant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarraſſé de ſa gloire, ſes mœurs étoient ſimples; il négligeoit ſa perſonne & ſes habillemens; mais cette négligence étoit aimable. Il faiſoit les délices de ſes amis, par cette ſimplicité qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talents ſont bornés, & qu'il n'arrive preſque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'étoit plus le

même lorſqu'il écrivoit en Proſe. Séneque le Philoſophe, nous aprend que Virgile n'avoit pas mieux réuſſi en Proſe, que Cicéron en Vers. Si cela eſt, le Poëte a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point : c'étoit de connaître ſa portée ; du moins Virgile n'a-t-il point laiſſé après lui de mauvaiſe Proſe, au lieu que nous avons des Vers de Cicéron qui font honte à ſa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Auguſte. Cet heureux Tyran ſavoit bien qu'un jour ſa réputation dépendroit d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'Auguſte, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions, ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre.

Virgile mourut aſſez riche, pour laiſſer des ſommes conſidérables à Tucca, à Varius, à Mécénas, & à l'Empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon Teſtament que l'on brûlât ſon Enéide, dont il n'étoit point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa derniere volonté. Nous avons encore les Vers qu'Auguſte compoſa au ſujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergo-ne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes,
Magnaque doctilo qui morietur Muſa Maronis, &c.

Cet ouvrage, que l'Auteur avoit condamné aux flammes, eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte de toute l'Antiquité. Virgile tira le ſujet de ſon Poëme des traditions fabuleuſes, & ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, que la ſuperſtition populaire avoit tranſmis juſqu'à lui, à peu près comme Homere avoit fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiege de Troye; car en vérité il n'eſt pas croyable qu'Homere & Virgile ſe ſoient ſoumis par avance à cette regle bizarre que le Pere le Boſſu a prétendu établir: c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poëme, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette regle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du Siecle, ou dans un Roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin, ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célebre.

Les Poëtes Epiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, & un point d'Hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout Poëte Epique, qui ſuivra la regle de le Boſſu, ſera ſûr de n'être jamais lu: mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre: car ſi vous tirez votre ſujet

tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'Hiſtoire pour l'adopter à votre Fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourroient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre, & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir, pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poëme tous ces différens matériaux qui étoient épars dans pluſieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnaſſe. Cet Hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'Enée ; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Cénélo, ni le petit Aſcagne, qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, &c. Pour ce qui eſt de la Métamorphoſe des Vaiſſeaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halicarnaſſe n'en parle point ; Virgile, lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte étoit une ancienne tradition.

Priſca fides facto, ſed fama perennis.

Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même, en ſe rappellant la créance publique.

Si on conſidéroit dans cette vue pluſieurs endroits de Virgile, qui choquent au premier coup d'œil on ſeroit moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français qui prendroit Clovis pour ſon Héros, de parler de la Sainte Ampoule qu'un Pigeon apporta du Ciel dans la Ville de Rheims, pour oindre le Roi, & qui ſe conſerve encore avec ſoi dans cette Ville. Un Anglais, qui chanteroit le Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur Merlin ? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes Fables, où ſe perd l'origine de chaque Peuple, qu'on reſpecte leur antiquité dans le même tems qu'on rit de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudroit encore mieux les rejetter entiérement ; un ſeul Lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la Fable, Virgile eſt blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter Homere. Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite, ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre ſur la Scene les Dieux d'Homere, qui étoient auſſi les ſiens, & qui, ſelon la tradition, avoient eux-mêmes guidé Enée.

en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du siege de Troye : mais j'ose dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la Description que fait Virgile de la prise de cette Ville, que dans toute l'Iliade d'Homere. On nous crie que l'Episode de Didon est d'après celui de Circé & de Calipso, qu'Enée ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'Ulisse. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues Copies avec l'Original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere a fait Virgile*, dit-on ; si cela est, c'est sans doute son plus bel Ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire, il est au-dessous de l'original : quand Virgile est grand, il est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caracteres Homere a jetté dans son Iliade. Au lieu que dans l'Enéïde, le fort Cloanthe, le brave Gias, & le fidele Achate sont des personnages insipides, des domestiques d'Enée, & rien de plus, dont les noms

noms ne ſervent qu'à remplir quelques Vers. Cette remarque me paraît juſte ; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homere l'oſiveté d'Achille. Le Poëte Grec étoit dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros ; & comme ſon talent étoit de faire des Tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile, au contraire, ſentoit qu'il ne falloit point affaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu & qu'il a dû nous attacher, auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode auroit gâté ſon Poëme.

Saint-Evremont dit qu'Enée eſt plus propre à être Fondateur d'un Ordre de Moines, que d'un Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, où des exploits giganteſques des Héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins ſage ; ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef

prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomede, qui combattent contre des Dieux, il auroit plû davantage à des Critiques, mais il mériteroit peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéïde. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé qu'il le ſentoit lui-même, & que c'étoit la vraie raiſon pour laquelle il avoit eu deſſein de brûler ſon Ouvrage. Il n'avoit voulu réciter à Auguſte que le premier, le ſecond, le quatrieme & le ſixieme Livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéïde. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la Deſcription de la ruine de Troye. De cette haute élévation, où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvoit gueres que deſcendre. Le projet du mariage d'Enée avec Lavinie, qu'il ne connaît pas, ne ſauroit nous intéreſſer après les Amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir

l'imagination que la ruine de Troye a échauffée. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe ; cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers Chants de l'Enéïde ſoient ſans beautés ; il n'y en a aucun où vous ne reconnoiſſiez Virgile. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat, eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homere avoit répandu avec une profuſion ſans regle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers Livres de l'Enéïde, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la perſonne de Turnus un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mere de Lavinie, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate, & même de Lavinie. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un aſyle : le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa

fille qu'Enée ne demandoit pas : de là s'enſuit une guerre cruelle. Turnus, combattant pour ſa Maîtreſſe, eſt tué impitoyablement par Enée ; la mere de Lavinie, au déſeſpoir, ſe donne la mort ; & le faible Roi Latin, pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter Turnus pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon Palais, laiſſant Turnus & Enée ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive. Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable Amant qui avoit tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux Roi Latinus, au lieu de ravager ſon Pays ; il a trop de l'air du raviſſeur de Lavinie. J'aimerois qu'il en fût le vengeur ; je voudrois qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au Héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le pere & la mere de Lavinie, cette jeune Princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune Peintre à oſer reprendre les défauts d'un Raphaël, & je ne puis pas dire comme le Correge, *ſon Pittor anche io.*

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers Homere & Virgile, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs Copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence Statius & Silius Italicus; l'un faible, l'autre monſtreux imitateur de l'Iliade & de l'Enéïde; mais il ne faut pas omettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité; il ne doit à perſonne, ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par là ſeul une attention particuliere.

Lucain étoit d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers : il nâquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de Séneque ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris Lucain pour un Eſpagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être apperçus par aucun Moderne.

Il fut d'abord Favori de Néron, juſqu'à

ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la Poésie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traiterent tous deux étoit *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissoit dans les premieres années de ce regne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité Virgile, qui avoit eu la foiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit.

Néron démentit bientôt les louanges outrées, dont Lucain l'avoit comblé. Il força Séneque à conspirer contre lui; Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des Vers de sa Pharsale, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choisit une Histoire récente pour le sujet d'un Poëme Epique. Varius, contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec succès cette dangereuse entreprise.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le ſiecle éclairé, politique, & peu ſuperſtitieux, où vivoient Céſar & Lucain, la ſolidité de ſon ſujet, ôtoient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du temps de Céſar, étoient des perſonnages bien autrement importans que Sarpédon, Diomede, Mézence & Turnus. La guerre de Troye étoit un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome; où les plus grands Capitaines, & les plus puiſſans hommes qui aient jamais été, diſputoient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'Hiſtoire: par là il a rendu ſon Poëme ſec & aride. Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens; mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé qu'Achille & Enée, qui étoient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans Homere & dans Virgile, & que Céſar & Pompée ſont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a dans ſon Poëme aucune deſcription brillante comme dans Homere. Il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer & de ne rien dire de trop; il n'a, ni ſon élégance, ni ſon

harmonie. Mais auſſi vous trouverez dans la Pharſale des beautés qui ne ſont, ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéïde ; au milieu de ſes déclamations empoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille eſt rempli ; quelques-uns de ſes Diſcours ont la majeſté de ceux de Tite-Live, & la force de Tacite. Il peint comme Saluſte : en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poëte. Une ſeule ligne, telle que celle-ci, en parlant de Céſar, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription Poétique.

Virgile & Homere avoient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la Scene. Lucain a fait tout auſſi bien de s'en paſſer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étoient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On ſavoit peu de choſe de ces Héros fabuleux ; il étoient comme ces vainqueurs des Jeux Olympiques, que Pindare chantoit, & dont il n'avoit preſque rien à dire. Il falloit qu'il ſe jettât ſur les louanges de Caſtor, de Pollux, & d'Hercule. Les foibles commencemens de l'Empire Romain avoient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais Céſar, Pompée, Caton, Labiénus, vivoient dans un autre ſiecle qu'Enée : les guerres civiles de Rome étoient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle Céſar joueroit-il dans la plaine de Pharſale,

Pharſale, ſi Iris venoit lui aporter ſon épée, ou ſi Vénus deſcendoit dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poëme ne ſauroit ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'Iliade en eſt pleine : mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, eſt le diſcours de Caton, dans lequel ce Stoïque ennemi des Fables refuſe d'entrer ſeulement dans le temple de Jupiter Hammon. Je me ſers de la Traduction de Brébeuf.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître,
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait, ou détruit ſon courroux.
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité,
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?

Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte
Que les Cieux, que la terre, & que le cœur du Juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit,
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet être ſuprême, &c.
C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du Miniſtere des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint Céſar, Pompée, Caton, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations, il me ſemble que je vois un Portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs Langues ſe formerent des débris du Latin, comme pluſieurs Royaumes s'éleverent ſur les ruines de Rome; les Conquérans porterent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorſqu'après huit cens ans ils commencerent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'Architecture & de la Sculpture de ces temps-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit étoit dans le même goût Les Moines conſerverent la Langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlerent à ce Latin corrompu leur Jargon irrégulier & ſtérile; enfin la Langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, ſe polit la premiere, enſuite l'Eſpagnole, puis la Françaiſe & l'Anglaiſe ſe perfectionnerent.

La Poéſie fut le premier Art qui fut cultivé avec ſuccès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un temps où l'on n'avoit pas encore un Ouvrage de Proſe ſuportable; choſe étran-

ge, que preſque toutes les Nations du monde aient eu des Poëtes avant que d'avoir aucune autre ſorte d'Ecrivains. Homere fleurit chez les Grecs plus d'un ſiecle avant qu'il parut un Hiſtorien. Les Cantiques de Moyſe ſont le plus ancien Monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les Arts.

Les Barbares des Côtes de la Mer Baltique avoient leurs fameuſes rimes runiques, dans le temps qu'ils ne ſavoient pas lire; ce qui prouve, en paſſant, que la Poéſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, le Taſſe étoit encore au berceau, lorſque le Triſſin, Auteur de la Fameuſe *Sophonisbe*, la premiere Tragédie écrite en Langue vulgaire, entreprit un Poëme Epique. Il prit pour ſon ſujet l'Italie délivrée des Goths, par Bélizaire, ſous l'Empire de Juſtinien. Son plan eſt ſage & régulier; mais la Poéſie de ſtyle y eſt faible. Toutefois l'Ouvrage réuſſit; & cette aurore de bon goût brilla pendant quelque temps, juſqu'à ce qu'elle fut abſorbée dans le grand jour qu'apporta le Taſſe.

Le Triſſin étoit un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. Léon X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de Charles-Quint; mais enfin il ſacrifia ſon ambition & la prétendue ſolidité des affaires publiques à

ſon goût pour les Lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célebres, que nous avons vu quitter & même mépriſer les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit, avec raiſon, charmé des beautés qui ſont dans Homere, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité ; il en a tout pris, hors le génie. Il s'apuie ſur Homere pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre. Il cueille les fleurs du Poëte Grec ; mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. Le Triſſin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homere, où Junon, parée de la Ceinture de Vénus, dérobe à Jupiter des careſſes qu'il n'avoit pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Juſtinien a les mêmes vues ſur ſon époux, dans l'*Italia Liberata*. » Elle commence par ſe baigner dans » ſa belle chambre ; elle met une chemiſe » blanche, & après une longue énumération » de tous les affiquets d'une toilette, elle va » trouver l'Empereur qui eſt aſſis ſur un ga- » zon dans un petit jardin ; elle lui fait une » menterie avec beaucoup d'agaceries, & » enfin Juſtinien *le diede un baſcio*.

Suave, e le gettò le braccia al collo,
Et ella ſtette ; e ſorridendo diſſe :
Signor mio dolce, or che volete fare,
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,

Che più non ardirei lévar la fronte:
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
L'Imperador riſpoſe; Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui,
Che qui non puo venir perſona umana
Se non per la mia ſtanza, & io la chiuſi
Come qui venni, & hò la chiave a canto;
E penſo, che encor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto; ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno, &c.

L'Empereur lui donna un doux baiſer & lui jetta les bras au cou; elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant : » Mon doux Seigneur, que voulez-» vous faire ? Si quelqu'un entroit ici, & nous » découvroit, je ſerois ſi honteuſe, que je n'o-» ſerois plus lever les yeux. Allons dans notre » appartement, fermons les portes, mettons-» nous ſur le lit, & puis faites ce que vous » voulez. L'Empereur lui répondit: ma chere » ame, ne craignez point d'être apperçue, » perſonne ne peut entrer ici que par ma » porte; je l'ai fermée, & j'en ai la clef » dans ma poche. Je préſume que vous avez » auſſi fermé la porte de votre appartement » qui entre dans le mien; car vous ne le laiſſez

» jamais ouvert. Après avoir ainſi parlé, il » l'embraſſe, & la jette jur l'herbe tendre, qui » ſemble partager leurs plaiſirs, & qui ſe cou- » ronne de fleurs ». Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans Homere, devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le Triſſin, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié Homere que dans le détail des deſcriptions; il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes Héros : mais il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier Moderne en Europe qui ait fait un Poëme Epique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ſes Ouvrages, ce qui n'étoit pas un petit mérite.

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le Triſſin en Italie ſuivoit d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le Camouens en Portugal ouvroit une carriere toute nouvelle, & s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ſes Compatriotes, qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens, d'une ancienne famille Portugaiſe, nâquit en Eſpagne dans les dernieres années du regne célebre de Ferdinand & d'Iſabelle, tandis que Jean II régnoit en Portugal. Après la mort de Jean il vint à la Cour de Liſbonne, la premiere année du regne d'Emmanuël le *Grand*, héritier du Trône & des grands deſſeins du Roi Jean; c'étoient alors les plus beaux jours du Portugal, & le temps marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuël, déterminé à ſuivre le projet, qui avoit échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497 Vaſco de Gama avec une Flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle étoit nouvelle.

Gama, & ceux qui eurent la hardieſſe de

s'embarquer avec lui, passerent pour des insensés qui se sacrifioient de gaieté de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la Ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces Aventuriers, & les pleura comme morts : cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point Vasco de Gama dans son expédition, comme je l'avois dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un desir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faisoient à Lisbonne ses galanteries indiscretes, ses mécontentemens de la Cour, & sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arracherent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avoient déja un Vice-Roi dans les Indes ; Camouens étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvoit être regardé lui-même comme un exil cruel, étoit un de ces malheurs singuliers que la destinée réservoit à Camouens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontieres de la Chine, où les Portugais avoient un petit Comptoir, & où ils commençoient à bâtir la Ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son

Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade* ; titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon Poëme, ſeul bien qu'il lui reſtoit. De retour à Goa, il fut mis en priſon ; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Liſbonne avec ſon Poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 liv. de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général.

A peine fut-il mort, qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques Villes ſe diſputerent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance ; ainſi il éprouva en tout le ſort d'Homere. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le Camouens, ne pouvoit que produire une nouvelle eſpece d'Epopée. Le fonds de ſon Poëme, n'eſt ni une guerre ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau Pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: » Je chante ces » hommes au-deſſus du vulgaire, qui des ri- » ves occidentales de la Luſitanie, portés » ſur des Mers qui n'avoient point encore vu » de Vaiſſeaux, allerent étonner la Trapo- » bane de leur audace: eux dont le courage » patient à ſouffrir des travaux au-delà des » forces humaines, établit un nouvel Empire » ſous un Ciel inconnu, & ſous d'autres étoi- » les. Qu'on ne vante plus les voyages du fa- » meux Troyen, qui porta ſes Dieux en Ita- » lie, ni ceux du ſage Grec, qui revit Itaque » après vingt ans d'abſence, ni ceux d'Ale- » xandre, cet impétueux conquérant. Diſ- » paraiſſez drapeaux que Trajan déployoit » ſur les frontieres de l'Inde: Voici un hom- » me à qui Neptune a abandonné ſon trident: » Voici des travaux qui ſurpaſſent tous les » vôtres.

» Et vous Nymphes du Tage, ſi jamais » vous m'avez inſpiré des ſons doux & tou- » chans, ſi j'ai chanté les rives de votre ai- » mable fleuve: donnez-moi aujourd'hui des » accens fiers & hardis; qu'ils aient la force

» & la clarté de votre cours, qu'ils ſoient » purs comme vos ondes, & que déſormais » le Dieu des vers préfere vos eaux à celles » de la fontaine ſacrée. »

De là le Poëte conduit la Flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange, décrit en paſſant les côtes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On y voit dans le troiſieme Chant la mort de la célebre Inès de Caſtro, épouſe du Roi Dom Pedre, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le Théatre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du Camouens; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendriſſans & mieux écrits.

La ſimplicité du Poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les temps & chez toutes les Nations.

Lorſque la Flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout à coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'éleve du fond de la mer, ſa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui, ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux; ce monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun Vaiſſeau n'avoit encore

fendu les flots ; il menace la Fotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une Iſle enchantée, qui ſort de la mer, le rafraîchiſſement de Gama & de ſa Flotte. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modele à l'Iſle d'Armide, décrite quelques années après par le Taſſe.

C'eſt là que Vénus, aidée des Conſeils du Pere éternel, & ſecondée en même temps des fleches de Cupidon, rend les Néréides amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement : chaque Portugais embraſſe une Néréide, & Thétis obtient Vaſco de Gama pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de là lui montre tous les Royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal,

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir.

Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée, dont Vénus eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *muſico* d'Amſterdam, qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camouens prétend que dans ce Poëme Vénus ſignifie la Sainte Vierge, & que Mars eſt évidemment Jeſus-Chriſt. A la bonne heure, je ne m'y oppoſe pas; mais j'avoue que je ne m'en ſerois pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout; on ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Vénus qui vienne à ſon ſecours. Bacchus & la Vierge Marie ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la Foi, & Vénus ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés; il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme; mais la Poéſie du ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronèſe parmi les grands Peintres.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que Vaſco, après avoir raconté ſes aventures au Roi de Mélinde, lui-dit: O Roi, juge ſi Ulyſ-

ſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls? comme ſi un barbare Africain des côtes de Zanguebar ſavoit ſon Homere & ſon Virgile. Mais de tous les défauts de ce Poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui regne dans toutes ſes parties : il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccedent les unes aux autres, & le Poëme n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cens ans il fait les délices d'une Nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença ſa *Gieruſalemme Liberata* dans le temps que la *Luſiade* du Camouens commença à paraître. Il entendoit aſſez le Portugais pour lire ce Poëme, & pour en être jaloux: il diſoit que le Camouens étoit le ſeul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, ſi elle étoit ſincere, étoit très-mal fondée. Le Taſſe étoit autant au-deſſus du Camouens, que le Portugais étoit ſupérieur à ſes Compatriotes.

Le Taſſe eut eu plus de raiſon d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioſte, par qui ſa réputation fut ſi long-temps balancée, & qui lui eſt encore préférée par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioſte parmi les Poëtes Epiques; mais il faut qu'ils ſongent qu'en fait de Tragédie il ſeroit hors de propos de citer l'*Avare* ou *le Grondeur*; &, quoique pluſieurs Italiens en diſent, l'Europe ne mettra l'*Arioſte* avec le *Taſſe*, que lorſqu'on placera l'*Enéïde* avec *Dom Quichotte*, & *Calot* avec *le Correge*.

Le *Taſſe* nâquit à Surrento en 1544, l'onzieme Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La Maiſon dont il ſortoit étoit une des plus illuſtres d'Italie, & avoit été long-temps une des

des plus puiſſantes. Sa grand'mere étoit une *Cornaro*: on ſait aſſez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre; mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux.

Son pere, né dans le déclin de ſa maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. de plus, Bernardo étoit Poëte lui-même; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçue de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des Vers à l'âge de ſept ans. Bernardo, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connaiſſoit par une dure expérience le danger de la Poéſie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune Taſſe y réuſſit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout: il reçut même ſes dégrés en Philoſophie & en Théologie. C'étoit alors un grand honneur, car on regardoit comme ſavant un homme qui ſavoit par cœur la Logique d'Ariſtote, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles ſur des matieres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme, entraîné par l'im-

pulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étoient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon Poëme de Renaud, qui fut comme le précurſeur de ſa Jéruſalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la Poéſie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, ſous le nom, *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il ſe repentoit du temps qu'il croyoit avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où ſon inclination ne l'avoit pas appellé.

Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la deſtinée que ſon pere avoit voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du Duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faiſoit des Vers, étoit un établiſſement aſſuré.

A l'âge de vingt-ſept ans, il alla en France à la ſuite du Cardinal d'Eſt. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, diſent les Hiſtoriens Italiens, *avec des diſtinctions dues à ſon mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens*. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, ſe réduiſoient à quelques louanges; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la ſœur du Duc; & que cette paſſion, jointe aux mauvais traitements qu'il reçut dans cette Cour, fut la ſource de cette

humeur mélancolique, qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour un fou un homme qui avoit mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques chants de ſon Poëme avoient déja paru ſous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvoit dire alors, comme un grand homme de l'antiquité : j'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon pere, ſans patrie, ſans bien, ſans famille ; perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitoient ſes talents ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ſes amis, il ſouffroit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même, & ce qui devoit ajouter un poids inſuportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré, l'avoit fait mettre en priſon : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avoit, & dont il eſpéroit quelques ſecours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quel-

quefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la Sainte Vierge & de Sainte Scholaſtique, qui lui apparurent dans un grand accès de fievre. Le Marquis Manſo di Villa : rapporte ce fait comme certain : mais tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eſt que le Taſſe avoit la fievre.

Sa gloire Poétique, cette conſolation imaginaire dans les malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un temps ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poëte; enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer, ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VIII, qui, dans une Congrégation de Cardinaux, avoit réſolu de lui donner la Couronne de Laurier, & les honneurs du Triomphe, cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, ſur-tout en France, & qui étoit alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome, par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape. *Je deſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la Couronne de Laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux*

qui l'ont portée. Les deux Cardinaux Aldobrandins, neveux du Pape, qui aimoient & admiroient le Taſſe, ſe chargerent de l'appareil du couronnement; il devoit ſe faire au Capitole; choſe aſſez ſinguliere, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avoient déſolé par leurs conquêtes.

Le Taſſe tomba malade dans le temps de ces préparatifs; &, comme ſi la fortune avoit voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie.

Le temps qui ſappe la réputation des Ouvrages médiocres, a aſſuré celle du Taſſe. La *Jéruſalem délivrée* eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les Poëmes d'Homere l'étoient en Grece, & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homere, malgré ſes fautes, & malgré la critique de M. Deſpréaux.

La Jéruſalem paraît, à quelques égards, être d'après l'Iliade; mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'hiſtoire un ſujet qui a des reſſemblances avec la Fable de la Guerre de Troye; ſi Renaud eſt une copie d'Achille, & Godefroi d'Agamemnon, j'oſe dire que le Taſſe a été bien au-delà de ſon modele. Il a autant de feu qu'Homere dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caracteres différens, comme ceux de l'Iliade; mais ces caracteres ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux ſoute-

nus; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poëte Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homere crayonnoit; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpeces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi Godefroi eſt prudent & modéré. L'inquiet Aladin a une politique cruelle, la généreuſe valeur de Tancrede eſt oppoſée à la fureur d'Argant; l'amour dans Armide eſt un mélange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie, c'eſt une tendreſſe douce & aimable: il n'y a pas juſqu'à l'Hermite Pierre, qui ne faſſe un perſonnage dans le Tableau, & un beau contraſte avec l'Enchanteur Iſméno; & ces deux figures ſont aſſurément au-deſſus de Calcas & de Taltibius.

Renaud eſt une imitation d'Achille; mais ſes fautes ſont plus excuſables; ſon caractere eſt plus aimable; ſon loiſir eſt mieux employé: Achille éblouit, & Renaud intéreſſe.

Je ne ſai ſi Homere a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'eſt ſans doute un coup de l'art, d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur ſeroit intéreſſé pour les Mahométans contre les Chrétiens; on ſeroit tenté de regarder ces derniers comme des brigands, ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avoient aucun

droit, & massacrer de sang froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent qui n'avoit rien à démêler avec eux.

C'étoit une chose bien étrange que la folie des Croisades. Les Moines prêchoient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encouragoit par une politique qui profitoit de la foiblesse d'autrui. Des Princes quittoient leurs Etats, les épuisoient d'hommes & d'argent, & les laissoient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs biens, & partoient pour la Terre-Sainte avec leurs Maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition concouroient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêloient les débauches les plus scandaleuses, & la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe, ni d'âge; mais quand ils arrivent au Saint Sépulchre, ces Monstres ornés de Croix blanches, encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venoient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre, & se frapperent la poitrine, tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros, qui, sous la conduite d'un Chef ver-

tueux, vient délivrer du joug des Infideles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un Dieu. Le ſujet de la Jéruſalem, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le Taſſe l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit; preſque tout y eſt lié avec art : il amene adroitement les aventures; il diſtribue ſagement les lumieres & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramene aux combats : il excite la ſenſibilité par dégrés; il s'éleve au-deſſus de lui-même, de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque par-tout clair & élégant; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau caractere ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem environ deux cens vers où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des concetti puériles, mais ces faibleſſes étoient une eſpece de tribut que ſon génie payoit au goût que ſon ſiecle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui; mais dont les Italiens ſont entiérement déſabuſés.

Si cet Ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'aprouve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un Epiſode, qui ne tient en rien au reſte du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile Taliſman que fait le Sorcier Iſméno, avec une Image de la Vierge Marie, & de l'Hiſtoire d'Olindo & de Sophronia. Encore ſi cette Image de la Vierge ſervoit à quelque prédiction, ſi Olindo & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Religion, étoient éclairés d'enhaut, & diſoient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entiérement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poëme; mais le Poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſements de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'Ouvrage. Sophronia & Olindo ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'Armide, d'ailleurs un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeroient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un Perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiroient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du temps du

Taſſe, ils étoient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire M. LOCKE, ou M. Addiſſon, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un Sorcier Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans? Quelle fantaiſie d'envoyer Ubalde & ſon compagnon à un vieux & ſaint Magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux Chevaliers ſe promenent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre; de ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt, dans un petit bateau, aux Iſles Canaries. Ils y arriverent ſous la protection de Dieu tenant dans leurs mains une baguette magique, ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramenent au camp des Chrétiens le brave Renaud, dont toute l'Armée avoit grand beſoin.

Mais quel étoit ce grand exploit, qui étoit réſervé à Renaud? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avoit deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitoient des tempêtes, & qui tournoient ſon tonnerre

contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. Michel leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt & ſe plongent dans l'abyme ; mais bientôt après le Magicien Iſméno les en a fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu ; &, ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt où les Chrétiens ſe préparoient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres : Tancrede y trouve la Clorinde enfermée dans un Pin, & bleſſée d'un coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y préſente à travers l'écorce d'un Myrte, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'Armée d'Egypte. Enfin les prieres de l'Hermite Pierre, & le mérite de la contrition de Renaud, rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſenblable. Céſar ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtruments & des machines de guerre : je mets ſous les yeux du Lecteur les Vers de Lucain, & la Traduction de Brébeuf, qui, comme toutes les autres Traductions, eſt au-deſſous de l'Original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent, ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulachraque mæſta Deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris;
Numina ſic metuunt: tantum terroribus addit,
Quos timeant non noſſe Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſere Deis. Medio cùm Phœbus in axe eſt,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos
Acceſſus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ

Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
Inſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptàm vibrare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur, merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrùm dubitet ſubvertere ſylvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba, ſed expenſâ Superorum & Cæſaris irâ.
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex.
Sylvaque Dodones, & fluctibus aptior alnus,
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tunc primum poſuere comas, & fronde carentes
Admiſere diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos?

Voici la Traduction de BREBEUF.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accents de leur voix
Le ſon des chalumeaux, ou celui des haubois;
Cette ombre, deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux

Offenſent la nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres ;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ſes triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fieres,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanieres,
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais :
Là de cent Dieux divers les groſſieres images,
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages.
La mouſſe & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux :
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouveroit plus d'encens, produiroit moins de crainte :
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſoufrée
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée,
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De Céraſtes hideux, & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre,
Laiſſent à ces Démons, ſon horreur & ſon ombre ;
Et le Druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrileges,
Les Dieux, même les Dieux, n'ont point de privileges.

Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés :
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contr'eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups :
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots, tous les ſiens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect ſans dépouiller la crainte ;
Les Dieux parlent encor à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux, tous les peuples frémiſſent,
A ce fier attentat tous les Prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours :
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée* ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel eſt au-deſſus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions qu'on

appelle des beautés Poétiques, & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfants.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient absolument incompatibles avec la gravité de la Poésie Epique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son Poëme étoit allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. Godefroi est l'ame; Tancrede, Renaud, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figure & figurés, *figura è figurato*. Armide & Isméno sont les tentations qui assiegent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnements: *falsi sylogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent

Telle est le chef que le Tasse ose donner à son Poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homere & avec Virgile. Il se suppose des vues & des desseins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit son Poëme; ou si par

malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel Ouvrage avec des idées ſi ridicules.

Si le Diable joue dans ſon Poëme le rôle d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, &, ſi je l'oſe dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails de pratiques religieuſes, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poéſie, qui ſait ennoblir tout, & étendre la ſphere des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On diroit que nos Diables & notre enfer chrétien auroient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen; il eſt vrai que Pluton, Proſerpine, Rhadamante, Tiſiphone ſont des noms plus agréables que Belzébut & Aſtarot; nous rions du mot de diable, nous reſpectons celui de furie. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite d'antiquité; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du ſeizieme ſiecle, l'Eſpagne produiſit un Poëme Epique, célebre par quelques beautés particulieres qui y brillent, auſſi bien que par la ſingularité du ſujet, mais encore plus remarquable par le caractere de l'Auteur.

Dom Alonzo d'Ercilla y Cuniga, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, fut élevé dans la maiſon de Philippe II, & combattit ſous ſes ordres à la Bataille de S. Quentin, où les Français furent défaits.

Après un tel ſuccès, Philippe, moins jaloux d'augmenter ſa gloire au dehors que d'établir ſes affaires au dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune Alonzo, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connoître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres, il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avoient pris les armes contre les Eſpagnols, leurs Conquérans & leurs Tyrans. Je dirai en paſſant que cette tentative des Africains pour recouvrer leur liberté, eſt

traitée de rebellion par les Auteurs Eſpagnols. La paſſion qu'il avoit pour la gloire, & le déſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulieres, l'entraînerent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontieres du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes, plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté, avec plus de courage & plus long-temps que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent.

Alonzo ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes; il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même temps le Conquérant & le Poëte: il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſoit, à en chanter les événemens; & faute de papier, il écrivit la premiere partie de ſon Poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il

eut enſuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſeroit inſuportable dans tout autre Poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet où la Scene eſt par-delà l'autre Tropique, où les Héros ſont des Sauvages, qui nous auroient été toujours inconnus, s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le ſujet qui étoit neuf a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelque fois l'Auteur

Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes, portant du feu dans leurs mains, & montés ſur des monſtres qui combattoient ſous eux : ils les prirent d'abord pour des Dieux deſcendus du Ciel, armés du tonnerre, & ſuivis de la deſtruction, & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la ſuite, s'étant familiariſés avec leurs conquérans, ils connurent leurs paſſions & leurs vices, & jugerent que c'étoient des hommes. Alors honteux d'avoir ſuccombé ſous des mortels ſemblables à eux, ils jurerent de laver leur erreur dans le ſang de ceux qui l'avoient produite, & d'exercer ſur eux une vengance exemplaire, terrible & mémorable.

Il eſt à propos de faire connoître ici un endroit du deuxieme Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'Iliade, & qui, ayant été traité d'une maniere différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La premiere action de l'*Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares; comme dans Homere, entre Achille & Agamemnon. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive, il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement, qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo* auſſi vieux que Neſtor, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le Héros Grec, fait la harangue ſuivante.

» Caciques, illuſtres défenſeurs de la Patrie, » le deſir ambitieux de commander n'eſt point » ce qui m'engage à vous parler. Je ne me » plains pas que vous diſputiez avec tant de » chaleur un honneur qui peut-être ſerait dû » à ma vieilleſſe, & qui orneroit mon déclin. » C'eſt ma tendreſſe pour vous; c'eſt l'amour » que je dois à ma Patrie, qui me ſollicite à » vous demander attention pour ma faible » voix. Hélas! comment pouvons-nous avoir » aſſez bonne opinion de nous-mêmes, pour » prétendre à quelque grandeur, & pour ambitionner des titres faſtueux, nous qui avons

» été les malheureux ſujets & les eſclaves des
» Eſpagnols ? Votre colere, Caciques, votre
» fureur ne devroient-elles pas s'exercer plutôt
» contre nos Tyrans ? Pourquoi tournez-vous
» contre vous-mêmes ces armes qui pourroient
» exterminer vos ennemis, & venger notre
» patrie ? Ah ! ſi vous voulez périr, cherchez
» une mort qui vous procure de la gloire.
» D'une main briſez le joug honteux, & de
» l'autre attaquez les Eſpagnols, & ne répan-
» dez pas dans une querelle ſtérile les précieux
» reſtes d'un ſang que les Dieux vous ont laiſſé
» pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue, à
» la fiere émulation de vos courages. Ce même
» orgueil que je condamne augmente l'eſpoir
» que je conçois. Mais que votre valeur aveu-
» gle ne combatte pas contre elle-même &
» ne ſe ſerve pas de ſes propres forces pour
» détruire le pays qu'elle doit défendre. Si vous
» êtes réſolus de ne point ceſſer vos querelles,
» trempez vos glaives dans mon ſang glacé ;
» j'ai vécu trop long-temps. Heureux qui
» meurt ſans voir ſes compatriotes malheu-
» reux, & malheureux par leur faute. Ecou-
» tez donc ce que j'oſe vous propoſer. Votre
» valeur, ô Caciques, eſt égale, vous êtes tous
» également illuſtres par votre naiſſance, par
» votre pouvoir, par vos richeſſes, par vos
» exploits ; vos ames ſont également dignes
» de commander, également capables de ſub-
» juguer l'Univers. Ce ſont ces préſens céleſtes

» qui cauſent vos querelles. Vous manquez de » Chef, & chacun de vous merite de l'être : » ainſi puiſqu'il n'y a aucune différence entre » vos courages, que la force du corps décide » ce que l'égalité de vos vertus n'auroit ja- » mais décidé, &c. »

Le Vieillard propoſe alors un exercice digne d'une Nation barbare, qui étoit de porter une groſſe poutre, afin que celui qui en ſoutiendroit le poids plus long-temps, fut revêtu du commandement.

Comme la meilleure maniere de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de Neſtor à celui de *Colocolo*, &, renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'Homere, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raiſon.

Après qu'Achille, inſtruit & inſpiré par Minerve, Déeſſe de la Sageſſe, a donné à Agamemnon les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le ſage Neſtor ſe leve pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, & parle ainſi : » Quelle ſatisfaction ſera-ce aux Troyens, » lorſqu'ils entendront parler de vos diſcours ? » Votre jeuneſſe doit reſpecter mes années, & » ſe ſoumettre à mes conſeils J'ai vu autrefois » des Héros ſupérieurs à vous. Non, mes » yeux ne verront jamais des hommes ſem- » blables à l'invincible Pirithoüs, au brave

» Ceneüs, au divin Théſée, &c..... J'ai » été à la guerre avec eux; & quoique je fuſſe » jeune, mon éloquence perſuaſive avoit du » pouvoir ſur leurs eſprits; ils écoutoient » Neſtor. Jeunes guerriers, écoutez donc les » avis que vous donne ma vieilleſſe. Atride, » vous ne devez point garder l'eſclave d'A- » chille, fils de Thétis, vous ne devez pas » traiter avec hauteur le Chef de l'Armée. » Achille eſt le plus grand, le plus coura- » geux des guerriers; Agamemnon eſt le plus » grand des Rois, &c. » Sa Harangue fut infructueuſe. Agamemnon loua ſon éloquence. & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles; combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénetrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi Neſtor eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe: ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaiſſer & de les mettre

au

au-dessous de leurs Aieux, si toute l'Assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor, qu'Achille est le plus courageux des Chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de Nestor, avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo*, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques, que le Lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfere son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur qui leur parle avec mépris, & vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors Homere pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il est vrai que si Alonzo est dans un seul endroit supérieur à Homere, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des Poëtes. On est étonné de le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses Batailles; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce Poëme est plus sauvage que les Nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'Ouvrage, l'Auteur, qui est un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques

ſoldats; & pour paſſer le temps, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de Virgile, & principalement ſur l'Epiſode de Didon. Alonzo ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de Didon, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens; & afin de mieux donner le démenti à Virgile, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme, d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer, avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carriere.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célebre Michel Cervantes de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol : cependant le véritable & ſolide amour de la Patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre Pays.

CHAPITRE IX.

MILTON.

ON trouvera ici, touchant Milton, quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie qui eſt au devant de la traduction Françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée *Adam*, ou le *Péché Originel*, écrite par un certain Andreino, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le ſujet de cette Comédie étoit la chûte de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés Mortels.

Ce ſujet digne du génie abſurde du Théatre de ce temps-là, étoit écrit d'une maniere qui répondoit au deſſein.

La Scene ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainſi au nom de ſes Confreres.

» Que l'arc en ciel ſoit l archet du violon » du firmament; que les ſept planetes ſoient » les ſept notes de notre muſique; que le

» temps batte exactement la meſure, que » les vents jouent de l'orgue, &c. »

Toute la piece eſt dans ce goût : j'avertis ſeulement les Français qui en riront, que notre Théatre ne valoit guere mieux alors, que la mort de Saint Jean-Baptiſte, & cent autres pieces, qui ſont écrites dans ce ſtyle ; mais que nous n'avions ni Paſtor-Fido, ni Aminte.

Milton qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les ſept péchés mortels danſant avec le Diable, ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſotiſe ; mais l'Univers rendu malheureux par la foibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi : il y a ſur-tout dans ce ſujet, je ne ſai quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaiſe.

Milton conçut le deſſein de faire une Tragédie de la Farce d'Andreino, il en compoſa même un Acte & demi ; ce fait m'a été aſſuré par des gens de Lettres qui le tenoient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étois à Londres.

La Tragédie de Milton commençoit par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatrieme Chant de ſon Poëme Epique.

C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échappant du fond des Enfers, découvre le Soleil qui ſortoit des mains du Créateur.

» Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, Aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'é-
» tonnent,
» Toi, qui ſembles le Dieu des Cieux qui t'envi-
» ronnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;
» Image du Très-Haut qui régla ta carriere,
» Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiere;
» Sur la voûte des Cieux, élevé plus que toi,
» Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſoit devant moi:
» Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Dans le temps qu'il travailloit à cette Tragédie, la ſphere de ſes idées s'élargiſſoit à meſure qu'il penſoit. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un Poëme Epique, eſpece d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le *bizarre* ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre, ôterent long-temps à Milton le loiſir néceſſaire pour

l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il étoit né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucunes des Sectes qui avoient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de compter Milton pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. Il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromwel ; & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel, & du Parlement, qui dura juſqu'au temps de la reſtauration. Les Anglais employerent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au Livre que Charles II avoit fait écrire par Saumaiſe au ſujet de cet événement tragique.

Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. Saumaiſe défendit en pédant le parti du Roi mort ſur l'échafaud, d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois mêmes de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. Milton ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantoit d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de

cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaiſe & de Milton ſont déja enſevelis dans l'oubli. Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin, étoit un très-mauvais Ecrivain en proſe.

Il avoit cinquante-deux ans lorſque la Famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que Charles II donna aux ennemis de ſon pere; mais il fut déclaré par l'Acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poëme Epique, à l'âge où Virgile avoit fini le ſien. A peine avoit-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avoit alors très-peu de réputation: les beaux eſprits de la Cour de Charles II, ou ne le connoiſſoient pas, ou n'avoient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fut ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avoit fait ſuccéder à l'auſtérité du Gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de Louis XIV, & dans laquelle on ne goûtoit que les Poéſies efféminées, la molleſſe de Waller, les Satyres du Comte de Rocheſter, & l'eſprit de Coulei.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu

de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion, étoit alors hors de mode. Enfin Tompſon lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompſon; encore ce Libraire avoit-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula que la moitié de ſes trente piſtoles ne ſeroit payable qu'en cas qu'on fit une ſeconde édition du Poëme; édition que Milton n'eut jamais la conſolation d'avoir dans ſes mains. Il reſta pauvre & ſans gloire; ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & Milton mourut ſans ſe douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme Epique : ils engagerent les héritiers de Tompſon à faire une belle Edition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs depuis, le célebre M. Addiſſon écrivit en forme pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homere; les Anglais commencerent à ſe le perſuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français rioient encore quand on leur diſoit que l'Angleterre avoit un Poëme Epique,

que, dont le ſujet étoit le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui perſuade à une femme de manger une pomme ; ils ne croyoient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des Vaudevilles, lorſque M. du Pré de Saint-Maur donna une Traduction en proſe Françaiſe de ce Poëme ſingulier.

On fut étonné de trouver dans un ſujet qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre Dieu, & le caractere encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du Jardin d'Eden, & des amours innocents d'Adam & d'Eve. En effet, il eſt a remarquer que dans tous les autres Poëmes, l'amour eſt regardé comme une faibleſſe ; dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le lecteur dans le Jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve ſont remplis : il ne s'éleve pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poéſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent, & trop longtemps de la même choſe.

cipités enſemble ; j'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus pere : il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa mere, & qu'il me fit tous ces enfants que tu vois qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'Enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx & du Léthé. Les uns jouent de la harpe ; les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grace & ſur la prédeſtination : cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires ; il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore, ſi une nuée ne l'avoit repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos, il traverſe le Paradis des fous, *the Paradiſe of fools* : (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en Français) il trouve dans ce Paradis les *Indulgences*, les *Agnus Dei*, les *Chapelets*, les *Capuchons*, les *Scapulaires*, les *Moines*.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté ; & il faut que le Poëme ſoit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre, entre les bons & les mauvais Anges, a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage,

il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit, ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon ; ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractere de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Niſrot, d'Aſtarot, tous êtres imaginaires, dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homere, en parlant de ſes Dieux, les caractériſoit par leurs attributs qui ſont connus ; mais un lecteur Chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond Niſrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homere les longues & inutiles harangues, & ſur-tout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans Milton les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel ?

Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'Armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer ; car il arrive que lorſque je ne ſais quel Ange a coupé en deux je ne ſais quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la raiſon par une contradiction in-

excuſable, lorſque Dieu le Pere envoie ſes fideles Anges combattre, réduire & punir les rebelles.

» Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, » pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extrê- » mités du Ciel, précipitez-les loin de Dieu » & de leur bonheur, dans le Tartare qui » ouvre déja ſon brûlant chaos pour les en- » loutir. »

Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif, la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eſt point obéi : il veut vaincre, & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir ; il ne devoit point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devoit faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſieres qui fit ſans doute dire à Dryden, dans ſa Préface ſur l'Enéïde, que Milton ne vaut gueres mieux que notre Chapelain & notre le Moine.

Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'ame d'Homere & de celle de Virgile. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais

goût. Quand on le regarde du côté des Jardins, on voit un Palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étois à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſai ſur la Poéſie Epique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu eſt arrivé; & la plupart des critiques de ce Pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme Epique en France, & je ne ſai même ſi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y auroit trop de préſomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte que la France a eue ſi long-temps de n'avoir pu produire un Poëme Epique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un Ecrivain, qui pendant ſa vie ne ſera point protégé par ſon Prince, qui ne ſera dans aucun poſte, qui ne tiendra à aucun parti, qui ne ſe fera valoir par aucune cabale, n'aura probablement de réputation qu'après ſa mort.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les Etrangers ſe vantent d'avoir des Poëmes Epiques, & que nous, qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée; mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les Chapelains, les le Moines, les Deſmarêts, les Caſſaignes & les Scudérys. Si un Ecrivain, célebre d'ailleurs, avoit échoué dans cette entrepriſe; ſi un Corneille, un Deſpréaux, un Racine avoient fait de mauvais Poëmes Epiques, on auroit raiſon de croire l'eſprit Français incapable de cet Ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poëmes Epiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre Ecrit un peu eſtimé. La Comédie des *Viſionnaires de Deſmarêts* eſt le ſeul Ouvrage d'un Poëte Epique qui ait eu en ſon temps quelque réputation; mais c'étoit avant que Moliere eut fait goûter la bonne Comédie. Les Viſionnaires de Deſmarêts étoient réellement une très-mauvaiſe Piece, auſſi-bien que la *Marianne de Triſtan, & l'amour Tyrannique de Scudéry*, qui ne devoient leur réputation paſſagere qu'au mauvais goût du ſiecle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre di-

ſette, en donnant au Télémaque le titre de Poëme Epique; mais rien ne prouve mieux ſa pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des Arts quand on donne le nom de Poëme à la Proſe. Le Télémaque eſt un Roman moral, écrit à la vérité dans le ſtyle dont on auroit dû ſe ſervir pour traduire Homere en proſe; mais l'illuſtre Auteur du Télémaque avoit trop de goût, étoit trop ſavant & trop juſte pour appeller ſon Roman du nom de Poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet Ouvrage étoit écrit en Vers Français, je dis même en beaux Vers, il deviendroit un Poëme ennuyeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre Poéſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairoient aſſurément pas en Vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, ſentira qu'il ſeroit ridicule d'exprimer en Vers *, *qu'il faut diſtinguer les Citoyens en ſept claſſes; habliller la premiere de blanc, avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille: habiller la ſeconde de bleu, avec un anneau, & point de médaille: la troiſieme de verd, avec une médaille, ſans anneau & ſans frange*, &c. *& enfin donner aux Eſclaves des habits gris brun.* Il ne conviendroit

* *Livre douze.*

pas davantage de dire qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſerve; que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, & que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon & un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails dans leſquels Mentor daigne entrer, ſeroient auſſi indignes d'un Poëme Epique, qu'ils le ſont d'un Miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé long-temps notre Langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poéſie Epique. Il eſt vrai que chaque Langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du Peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le Latin & le Grec étoient des Langues plus Poétiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre Langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques; il eſt donc clair que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſeroit pas la faute de la Langue Françaiſe.

On s'en eſt pris auſſi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raiſon. La Jéruſa-

lem & le Roland furieux ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'Enéïde & ont de plus l'uniformité des Stances; & non-ſeulement tous les Vers, mais preſque tous les mots finiſſent par une de ces voyelles *a*, *e*, *i*, *o*. Cependant on lit ces Poëmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme Epique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre Langue. Oſerai-je le dire? C'eſt que de toutes les Nations polies la nôtre eſt la moins *Poétique*. Les Ouvrages en Vers, qui ſont le plus à la mode en France ſont les Pieces de Théatre; ces Pieces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation Deſpréaux n'a jamais traité que des ſujets didactiques qui demandent de la ſimplicité; on ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes Vers, comme de ceux de Racine; & lorſque Deſpréaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Deſpréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéſie Françaiſe à une marche trop uniforme: l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des Belles-Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie. Notre Nation, regardée comme ſi légere par les Etran-

gers qui ne jugent de nous que par nos Petits-Maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout : on préfere l'Hiſtoire au Roman ; les Cyrus, les Clélies & les Aſtrées ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les gens de Lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée ; on ſe moqueroit également d'un Auteur qui emploieroit les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſerviroit de nos Saints. Vénus & Junon doivent reſter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins : Sainte Genevieve, Saint Denis, Saint Roch & Saint Chriſtophe, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui ſeroient ſublimes pour eux, ne nous paraîtroient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma Henriade feu Monſieur de Malezieux, homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : » Vous entre» prenez un Ouvrage qui n'eſt pas fait pour » notre Nation ; *les Français n'ont point la tête*

» *Epique* » : ce furent ſes propres paroles; & il ajouta : » quand vous écririez auſſi bien » que Meſſieurs Racine & Deſpréaux, ce » ſera beaucoup ſi on vous lit. »

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui regne dans le ſiecle où je vis, que j'ai choiſi un Héros véritable, au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des Guerres réelles, & non des Batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité.

Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne ſachent ; & c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, & le temps ſeul peut déſarmer l'envie.

Fin de l'Eſſai ſur la Poéſie Epique.

DISSERTATION
SUR
LA MORT D'HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les Mémoires du temps de la mort d'*Henri IV* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa Maîtreſſe, ſur ſa Femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant : on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un Spectacle, comme d'une Tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & de grands crimes.

Des Voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue, tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enleve des per-

ſonnes conſidérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête, & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuves, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs Ouvrages.

La mere d'*Henri IV* mourut d'une pleuréſie ; combien d'Auteurs la font empoiſonner par un Marchand de gants, qui lui vendit des gants parfumés, & qui étoit, dit-on, l'Empoiſonneur à Brevet de Catherine de Médicis.

On ne s'aviſe gueres de douter que le Pape Alexandre VI, ne ſoit mort du poiſon qu'il avoit préparé pour le Cardinal Corneto, & pour quelques autres Cardinaux dont il vouloit, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit qu'on imputoit la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le Pape fut un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à Guicciardin : *l'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion ; vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie.* Il avoit, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides &

auſſi cruels que lui ; de là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier étoit-il un objet ſi important ? Ces effets étoient preſque toujours enlevés par les Valets-de-chambre avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infâme, une action qui demandoit des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le Journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire ? Ce Journal le fait mourir d'une fievre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de ſon Pere ; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon.

Le pere & le fils ſont malades en même temps, donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinoient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité : c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon Maître :

cès ; lui qui n'avoit jamais fait que des actions généreuſes, lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui vouloit qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit Mézerai, *que des Prêtres avoient mené Ravaillac juſqu'à Naples.* Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le Procès criminel de ce Monſtre, vous y trouverez tout le contraire.

Je ne ſai quelles dépoſitions vagues d'un nommé du Jardin, & d'une Deſcomans, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant, rien par conſéquent de plus vrai que toutes les réponſes. Quel intérêt auroit-il eu à cacher le nom de ceux qui l'auroient abuſé ? Je conçois bien qu'un Scélérat aſſocié à d'autres Scélérats de ſa trempe, cele d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit ſéduit, un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il ſeroit protégé, ne décéleroit-il pas ſes ſéducteurs ? Comment, dans l'horreur des tortures, n'accuſeroit-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui vouloit faire la guerre au Pape. J'ai eu des viſions, des révélations : j'ai cru ſervir Dieu. Je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible. Je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avoit été dévotement à la Meſſe. Il avoue qu'il avoit voulu pluſieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes Hérétiques. Il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois; qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné, vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ces interrogatoires, *François Ravaillac* :

Que toujours dans mon cœur
Jeſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoiſonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étoient la ſuperſtition & la fureur, qui animerent Jean Châtel, Pierre Barriere, Jacques Clément. C'étoit l'eſprit de Poltrot qui aſſaſſina le Duc de Guiſe ; c'étoient les maximes de Baltazar Gerard,

aſſaſſin du grand Prince d'Orange. Ravaillac avoit été Feuillant, & il ſuffiſoit alors d'avoir été Moine pour croire que c'étoit une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de ſa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie d'*Henri IV*, le meilleur des Rois; on devroit s'étonner que les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avoit continuellement devant les yeux Aod aſſaſſinant le Roi des Philiſtins, Judith ſe proſtituant à Holoferne, pour l'égorger dormant entre ſes bras; Samuel coupant par morceaux un Roi priſonnier de guerre, envers qui Saül n'oſoit violer le Droit des Nations. Rien n'avertiſſoit alors que ces cas particuliers étoient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiroient point à conſéquence; on les prenoit pour la Loi générale. Tout encouragoit à la démence, tout conſacroit le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance, qui dominoit, & par la connaiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant les Juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que Jean Châtel avoit commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné; & Ravaillac dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer ; ces Monſtres étoient fervens dans la Foi. Ravaillac ſe recommande en pleurant à Saint François ſon Patron, & à tous les Saints. Il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux Docteurs auxquels il s'eſt confeſſé d'aſſurer le Greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le Roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au Pere d'Aubigny, Jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues, & le Pere d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas. Enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt le ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raiſons ? Sont-ce là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'Editeur du ſixieme Tome des *Mémoires de Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des *Mémoires de l'Etoile*, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé, quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferois ſeroit bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me tirer.*

Premiérement, ces paroles ne ſont point rapportées dans le Procès-verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai, peut-être, que Ravaillac dit, ou voulut dire, *On m'a bien trompé, quand on me diſoit le Roi eſt haï ; on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyoit le contraire, & que le peuple le regrettoit ; il ſe voyoit l'ob-

jet de l'horreur publique : il pouvoit bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avoit jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de Jean Châtel, s'il n'avoit pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eut jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles.

Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'Etoile ? Un bruit de Ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il ſur un Procès-verbal ? Dois-je en croire M. de l'Etoile, qui écrivoit le ſoir tous les contes populaires qu'il avoit entendus le jour ? Défions-nous de tous ces Journaliſtes, qui font des Recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, 18 Tomes *in folio* des Mémoires du feu Marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : *La Reine d'Eſpagne, Marie-Louiſe d'Orléans, eſt morte empoiſonnée par le Marquis de Mansfeld ; le poiſon avoit été mis dans une tourte d'anguilles ; la Donna Molina, qui mangea la deſſerte de la Reine, en eſt morte auſſi ; trois Camériſtes en ont été malades ; le Roi l'a dit ce ſoir à ſon petit couvert.*

Qui ne croiroit un tel fait circonſtancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avoit ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la Donna Molina ſoit

morte alors ? Il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Camériſtes malades, & non moins faux que Louis XIV ait prononcé des paroroles auſſi indiſcretes. Ce n'étoit point M. de Dangeau qui faiſoit ces malheureux Mémoires ; c'étoit un vieux Valet-de-chambre imbécile, qui ſe mêloit de faire à tort & à travers des Gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendoit dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces Mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque Compilateur ; que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les Journaux ! Il faut tout lire avec défiance. Ariſtote avoit bien raiſon, quand il diſoit *que le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

Fin de la Diſſertation ſur la Mort d'Henri IV.

LE
POËME
DE
FONTENOY.

AU

AU ROI.

SIRE,

Je n'avois osé dédier à VOTRE MAJESTÉ *les premiers Essais de cet Ouvrage. Je craignois sur-tout de déplaire au plus modeste des Vainqueurs : mais,* SIRE, *ce n'est point ici un Panégyrique, c'est une peinture fidele d'une partie de la Journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines. Ce sont*

les ſentiments de la France, quoiqu'à peine exprimés ; c'eſt un Poëme ſans exagération, & de grandes vérités ſans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de VOTRE MAJESTÉ *fera paſſer cette faible eſquiſſe à la Poſtérité, comme un monument authentique de tant de belles actions faites en votre préſence, à l'exemple des vôtres.*

Daignez, SIRE, *ajouter à la bonté que* VOTRE MAJESTÉ *a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds reſpects d'un de vos moindres ſujets, & du plus zélé de vos Admirateurs.*

VOLTAIRE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LE Public ſait que cet Ouvrage, compoſé d'abord avec la rapidité que le zele inſpire, reçut des accroiſſemens à chaque Edition qu'on en faiſoit. Toutes les circonſtances de la victoire de Fontenoy qu'on apprenoit à Paris de jour en jour, méritoient d'être célébrées ; & ce qui n'étoit d'abord qu'une Piece de cent vers, eſt devenu un Poëme qui en contient plus de trois cens quarante ; mais on y a gardé toujours le même ordre, qui conſiſte dans la Préparation, dans l'Action & dans ce qui la termine ; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette Edition le portrait des Nations dont étoit compoſée l'Armée ennemie, & en ſpécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les Nations dont LOUIS XV a triomphé : par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avoient autrefois briſé le joug de

l'Autriche cruelle, il eſt clair que c'eſt de l'Autriche, *alors cruelle envers eux*, que l'on parle: car aſſurément elle ne l'eſt pas aujourd'hui par les Etats-Généraux ; & d'ailleurs la Reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la Maiſon d'Autriche, ſait combien les Français reſpectent ſa perſonne & ſes vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on dit des Anglais: *Et la Férocité le cede à la Vertu*, on a eu ſoin d'avertir en notes dans toutes les Editions que ce reproche de férocité ne tomboit que ſur le ſoldat.

En effet, il eſt très-véritable que, lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de cette Nation crierent, *No quarter*, *point de quartier*. On ſait encore que quand M. de Sechelles ſeconda les intentions du Roi, avec une prévoyance ſi ſinguliere, & qu'il fit préparer autant de ſecours pour les Priſonniers Ennemis bleſſés, que pour nos troupes, quelques Fantaſſins Anglais s'acharnerent encore contre nos ſoldats, dans les chariots même où l'on tranſportoit les vainqueurs & les vaincus bleſſés. Les Officiers, qui ont par-tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont auſſi la même généroſité: mais il y a des Pays où le Peuple, abandonné à lui-même, eſt plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette Nation ; & ſurtout, on n'a cité le nom de M. le Duc de

Cumberland, qu'avec l'éloge que ſa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques Etrangers ont voulu perſuader au Public que l'Illuſtre Addiſſon, dans ſon Poëme de la campagne de Hochſted, avoit parlé plus honorablement de la Maiſon du Roi, que l'Auteur même du Poëme de Fontenoy. Ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'Ouvrage de M. Addiſſon à la Bibliotheque de Sa Majeſté, & on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'eſt vers le trois centieme vers. On ne les répétera point, & il eſt bien inutile d'y répondre : la Maiſon du Roi leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand Poëte & à un Philoſophe très-éclairé, tel que M. Addiſſon, les éloges qu'il mérite; mais il en mériteroit davantage, & il auroit plus honoré la Philoſophie & la Poéſie, s'il avoit plus ménagé dans ſon Poëme des têtes couronnées, qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, & s'il avoit ſongé que les louanges données aux vaincus, ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. Addiſſon fut Secrétaire d'Etat, le Miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'Auteur.

Si l'Ouvrage Anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité. On a ſongé, en célébrant une Bataille, à inſpirer des ſentiments de bienſéance. Malheur à celui qui ne

pourroit ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, & aux images des malheurs des hommes.

Les Peuples de l'Europe ont des principes d'humanité, qui ne ſe trouvent point dans les autres parties du monde; ils ſont plus liés entr'eux, ils ont des loix qui leur ſont communes, toutes les Maiſons des Souverains ſont alliées; leurs Sujets voyagent continuellement & entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européens Chrétiens ſont ce qu'étoient les Grecs; ils ſe font la guerre entr'eux; mais ils conſervent dans ces diſſentions d'ordinaire, tant de bienſéance & de politeſſe, que ſouvent un Français, un Anglais, un Allemand qui ſe rencontrent, paroiſſent être nés dans la même Ville. Il eſt vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étoient moins polis que le Peuple d'Athenes; mais enfin toutes les Nations de la Grece ſe regardoient comme des Alliés qui ne ſe faiſoient la guerre que dans l'eſpérance certaine de la paix: ils inſultoient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devoient être leurs amis. C'eſt ſur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du Roi, & non de la honte des Nations dont il triomphe: on ſeroit fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur, que quelques Français en ont mis dans leurs Satyres contre cet Ouvrage d'un de leurs Compatriotes; mais la jalouſie d'Auteur à Auteur eſt beaucoup

plus grande que celle de Nation à Nation.

On a dit des Suiſſes, qu'ils ſont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le ſont depuis deux cens cinquante ans. On a dit que les étrangers qui ſervent dans nos Armées, ont ſuivi l'exemple de la Maiſon du Roi & de nos autres troupes, parce qu'en effet, c'eſt toujours à la Nation qui combat pour ſon Prince à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la Nation Françaiſe la gloire de la valeur & de la politeſſe. On a oſé imprimer que ce vers,

Je vois cet Etranger, qu'on croit né parmi nous.

étoit un compliment à un Général en Saxe, *d'avoir l'air Français*. Il eſt bien queſtion ici d'air & de bonne grace ! Quel eſt l'homme qui ne voit évidemment que ce Vers ſignifie que ce Général étranger eſt auſſi attaché au Roi, que s'il étoit né ſon Sujet ?

Cette critique eſt auſſi judicieuſe que celle de quelques perſonnes qui prétendirent qu'il n'étoit pas *honnête* de dire que ce Général étoit dangereuſement malade, lorſqu'en effet ſon courage lui fit oublier l'état douloureux où il étoit réduit, & le fit triompher de la faibleſſe de ſon corps, ainſi que des ennemis du Roi.

Voilà tout ce que la bienſéance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'Auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidélement ce qui étoit venu à ſa connaiſſance, & ſon ſeul regret eſt de n'avoir pu, dans un ſi court eſpace de temps, & dans une piece de ſi peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler; il ne pouvoit dire tout; mais au moins ce qu'il a dit eſt vrai : la moindre flatterie eût deshonoré un Ouvrage, fondé ſur la gloire du Roi & ſur celle de la Nation. Le plaiſir de dire la vérité l'occupoit ſi entiérement, que ce ne fut qu'après ſix Editions qu'il envoya ſon Ouvrage à la plupart de ceux qui y ſont célébrés.

Tous ceux qui ſont nommés n'ont pas eu les occaſions de ſe ſignaler également. Celui qui à la tête de ſon Régiment attendoit l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même ſervice qu'un Lieutenant-Général qui étoit à portée de conſeiller de fondre ſur la colonne Anglaiſe, & qui partit pour la charger avec la Maiſon du Roi. Mais ſi la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié. Tel eſt loué en général ſur ſa valeur, tel autre ſur un ſervice rendu; on a parlé des bleſſures des uns, on a déploré le ſort des autres.

Ce fut une juſtice que rendit le célebre M. Deſpréaux à ceux qui avoient été de l'expédition du paſſage du Rhin. Il cite près de vingt noms; il y en a ici plus de ſoixante, & on en trouveroit quatre fois davanta-

ge ſi la nature de l'Ouvrage le comportoit.

Il ſeroit bien étrange qu'il eût été permis à Homere, à Virgile, au Taſſe de décrire les bleſſures de mille Guerriers imaginaires, & qu'il ne le fut pas de parler des Héros véritables qui viennent de prodiguer leur ſang, & parmi leſquels il y en a pluſieurs avec qui l'Auteur avoit eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laiſſé de ſinceres regrets.

L'attention ſcrupuleuſe qu'on a apportée dans cette Edition, doit ſervir de garant de tous les faits qui ſont énoncés dans le Poëme. Il n'eſt eſt aucun qui ne doive être cher à la Nation, & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frere, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette bataille, qui ſera célebre à jamais; en liſant, dis-je, ce nom dans un Ouvrage qui, tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque, & que Sa Majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'Elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des Officiers qui ont combattu & vaincu ſous ſes ordres.

C'eſt donc moins en Poëte qu'en bon Citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce Poëme de longues fictions, ſur-tout dans la premiere chaleur du public, & dans un temps où l'Europe n'étoit occupée que des détails intéreſſants de cette victoire

importante, achetés par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand ou moins intéreſſant, ou qui, placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille. Ainſi, lorſque Deſpréaux s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'étoit trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fût, n'eſt à comparer ni pour l'importance, ni pour le danger, à une bataille rangée gagnée ſur un ennemi habile, intrépide & ſupérieur en nombre, par un Roi expoſé, ainſi que ſon fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'eſt qu'après s'être laiſſé emporter aux premiers mouvements de zele, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont ſi bien ſervi la Patrie dans ce grand jour, qu'on s'eſt permis d'inſérer dans ce Poëme un peu de ces fictions qui affaibliroient un tel ſujet ſi on vouloit les prodiguer: & on ne dit ici en proſe que ce que M. Addiſſon lui-même a dit en vers dans ſon fameux Poëme de la Campagne d'Hochſted.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par Vénus à Enée des Armes que Vulcain a forgées, & qui rendent ce Héros invulnérable; on peut lui faire rendre ſon épée par une Divinité, pour la plonger dans le ſein de ſon ennemi. Tout le Conſeil des Dieux peut s'aſſembler; tout l'Enfer peut ſe déchaîner; Alecton peut enivrer tous les

eſprits des venins de ſa rage ; mais ni notre ſiecle, ni un événement ſi récent, ni un Ouvrage ſi court, ne permettent gueres ces peintures devenues les lieux communs de la Poéſie. Il faut pardonner à un Citoyen pénétré de faire parler ſon cœur plus que ſon imagination, & l'Auteur avoue qu'il s'eſt plus attendri en diſant,

Tu meurs, jeune Craon ; que le Ciel moins ſévere
Veille ſur les deſtins de ton généreux frere !

que s'il avoit évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune Guerrier aimable.

Il faut des Divinités dans un Poëme Epique, & ſur-tout quand il s'agit de Héros fabuleux. Mais ici le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'eſt un Roi tranquille dans le plus grand danger, & qui hazarde ſa vie pour un peuple dont il eſt le pere. C'eſt lui, c'eſt ſon fils, ce ſont ceux qui ont vaincu ſous lui ; & non Junon & Juturne, qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaiſſent notre Poéſie, ſavent qu'il eſt bien plus aiſé d'intéreſſer le Ciel, les Enfers & la Terre à une bataille, que de faire reconnaître & de diſtinguer, par des images propres & ſenſibles, des Carabiniers qui ont de gros fuſils rayés, des Grenadiers, des Dragons, qui combattent à pied & à cheval, de parler de retranchements faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer

enfin ce qu'on n'a gueres dit encore en Vers.

C'étoit ce que penſoit M. Addiſſon, bon Poëte & critique judicieux. Il employa dans ſon Poëme, qui a immortaliſé la Campagne d'Hochſted, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en eſt permis dans le Poëme de Fontenoy. Il ſavoit que le Duc de Maleboroug & le Prince Eugene ſe ſeroient très-peu ſoucié de voir des Dieux, où il étoit queſtion des grandes actions des hommes. Il ſavoit qu'on releve par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court riſque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories : il a mieux fait, il a intéreſſé l'Europe entiere à ſon action.

Il en eſt à peu près de ces petits Poëmes de trois cens ou de quatre cens Vers ſur les affaires préſentes, comme d'une Tragédie; le fond doit être intéreſſant par lui-même, & les ornemens étrangers ſont preſque toujours ſuperflus.

On a dû ſpécifier les différents corps qui ont combattu, leurs armes, leur poſition, l'endroit où ils ont attaqué; dire où la colonne Anglaiſe a pénétré; exprimer comment elle a été enfoncée par la Maiſon du Roi, les Carabiniers, la Gendarmerie, le Régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'étoit pas entré dans ces détails, dont le fond eſt ſi héroïque, & qui ſont cependant ſi difficiles à rendre, rien ne diſtingueroit la bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. M. Deſpréaux dans le paſſage du Rhin a dit :

Revel les ſuit de près ; ſous ce Chef redouté,
Marche des Cuiraſſiers l'Eſcadron indomté.

On a peint ici les Carabiniers, au lieu de les appeller par leur nom qui convient encore moins aux vers que celui des Cuiraſſiers. On a même mieux aimé, dans cette derniere Edition, caractériſer les fonctions de l'Etat-Major, que de mettre en Vers les noms des Officiers de ce corps qui ont été bleſſés.

Cependant on a oſé appeller *la Maiſon du Roi* par ſon nom, ſans ſe ſervir d'aucune autre image. Ce nom de *Maiſon du Roi*, qui contient tant de corps invincibles, imprime une aſſez grande idée ſans qu'il ſoit beſoin d'autre figure. M. Addiſſon même ne l'appelle pas autrement ; mais il y a encore une autre raiſon de l'avoir nommée ; c'eſt la rapidité de l'action.

Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Louis, ſon Fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du Roi, marchez, &c.

Si on avoit dit, *la Maiſon du Roi marche*, cette expreſſion eût été proſaïque & languiſſante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet Ouvrage de la gravité du ſujet. Deſpréaux, il eſt vrai, en traitant le paſſage du Rhin dans

le goût de quelques-unes de ſes Epitres, a joint le plaiſant à l'héroïque ; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Eguien & Condé ſont paſſés ;
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les Eſcadrons, & gagne les Batailles ;
Enguien, de ſon hymen, le ſeul & digne fruit, &c.

Il s'exprime enſuite ainſi :

Bientôt..... Mais Vurs s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime,
Finiſſons ; il eſt temps, auſſi-bien ſi la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en ſais, pour ſortir, de porte qu'Hildesheim.

Les perſonnes, qui ont paru ſouhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoy quelques traits de ce ſtyle familier de Boileau, n'ont pas, ce me ſemble, aſſez diſtingué les lieux & le temps, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une Epitre & un ouvrage d'un ton plus ſérieux & plus ſévere ; ce qui a de la grace dans le genre épiſtolaire, n'en a point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage ſur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un Ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'eſprit que de la gloire du Roi & du bonheur de la Patrie.

LE
POEME
DE
FONTENOY.

QUoi ! du ſiecle paſſé le fameux Satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourants, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paſſage,
Cédant à nos Aïeux ſon onde & ſon rivage ;
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que de Tournay, foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils ſuit de ſi près ſes pas :
Vous, heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence ?

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, Gloire, Vertus, Déeſſes de mon Roi,
Redoutable Bellone, & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers,
Enflammez mon eſprit du feu de nos Guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image:
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.
C'eſt là ce fier Saxon (*a*) qu'on croit né parmi nous;
Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon Roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour Louis & pour nous prolongez ſes années.

Déja de la tranchée (*b*) Harcourt eſt accouru,
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu;
Noailles (*c*) pour ſon Roi plein d'un amour fidele,
Voit la France en ſon Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de Rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu (*d*), par qui des Français le tonnerre eſt guidé,
Penthievre (*e*), dont le zele avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein ſignala ſon courage,

Bavière,

(*a*) Le Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, étoit porté dans une gondole d'oſier quand ſes douleurs & ſa faibleſſe l'empêchoient de ſe tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embraſſa après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(*b*) M. le Duc d'Harcourt avoit inveſti Tournay.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand-Maître d'Artillerie.

(*e*) Il s'étoit ſignalé à la bataille de Dettingue.

Baviere, avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont chacun dans leur place attendre ce grand jour
Chacun porte l'eſpoir aux Guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy (*f*), Chabannes, Gallerande,
Le vaillant Béranger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos Héros enfin (*g*),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.

Le jour frappe déja de ſes rayons naiſſans
De vingt Peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéir;
L'Autrichien, rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée,
Sur-tout ce Peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'Univers;
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'Empire Français l'indomtable génie

(*f*) M. de Danoy fut retiré, par ſa nourrice, d'une foule de morts & de mourans, ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille: c'eſt un fait certain. Cette femme vint avec un paſſe-port accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel étoit alors cet Officier.

(*g*) Les Lieutenans-Généraux, chacun à leur diviſion.

Brave, auprès de ſon Roi, leur foule réunie:
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés ſortent de leur ſéjour,
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle obſerve Louis, & voit avec colere
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le Brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déja diſpoſé ſes bataillons hardis.
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros qui, montés ſur un char,
Combattoient en déſordre, & marchoient au hazar
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage,
Tels ſon rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.

L'Escaut, les Ennemis, les remparts de la Ville,
Tout préſente la mort, & Louis eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal:
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, & la flamme environne,
Comme un nuage épais qui, ſur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ſes flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.

Bourbons ! voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les Armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle,
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Po..ſſent les derniers cris, en demandant vengeance.

Grammont, qui ſignaloit ſa noble impatience,
Grammont dans l'Eliſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres (*h*) de gloire,
Ce ſceptre des Guerriers, honneur de ſa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanité des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune Craon (*i*) : Que le Ciel moins ſévere
Veille ſur les deſtins de ton généreux frere.
Hélas ! cher Longaunay (*k*), quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang, & ranimer tes jours ?
Ces Miniſtres de Mars (*l*) qui d'un vol ſi rapide
S'élançoient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les fuit, dans leur courſe arrêtés,

(*h*) Il alloit être Maréchal de France.
(*i*) Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou bleſſés. Son frere, le Prince de Beauveau, ſert en Italie.
(*k*) M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.
(*l*) Officiers de l'Etat-Major, MM. de Puiſégur, de Mezieres, de S. Sauveur, de St. George.

Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiſeaux tout ſanglants palpitans ſur la terre.
Le fer atteint d'Avray (*m*) ; le jeune Daubeterre
Voit de ſa légion tous les Chefs indomtés,
Sous le glaive & le feu, mourans à ſes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grace, ô Mars ! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert (*n*), ce Miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
Guerchi (*o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire ;
Mais vous, brave (*p*) Daché, quel ſera votre ſort ?
Le Ciel ſauve à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Lutteaux (*q*), tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore !
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles,
La molle volupté, le luxe de nos Villes,

(*m*) Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

(*n*) M. de Croiſſy avec ſes deux enfants, & ſon neveu M. Dupleſſis-Châtillon, bleſſés légérement.

(*o*) Tous les Officiers de ſon Régiment Royal des Vaiſſeaux hors de combat; lui ſeul ne fut point bleſſé.

(*p*) M. Daché (on *l'écrit* Dapchier) Lieutenant Général.

(*q*) M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos Guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes.
Vous (r) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Et quel ſeroit, grand Dieu ! le Citoyen barbare,
Prodigue de cenſure & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivants,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre, & de m'encourager ;
Réveillez-vous, ingrats, Louis eſt en danger.
Le feu qui ſe déploie, & qui dans ſon paſſage
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais Bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin ;
Rien n'a pu l'arrêter, Mars pour lui ſe déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare :
Son fils, ſon ſeul eſpoir... Ah ! cher Prince, arrêtez ;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités ?
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.

(r) M. du Brocard, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

Louis craint pour son fils (*s*), le fils craint pour son pere;
Nos Guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux :
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous (*t*) qui gardez mon Roi ; vous qui vengez la France,
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
Louis, son Fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains,
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire,
Soubise & Péquigny (*u*) vous menent à la gloire;
Paraissez, vieux Soldats (*x*) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées (*y*).
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces Combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,

(*s*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin ; & un domestique de M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derriere eux.

(*t*) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires, sous M. de Montesson, Lieutenant Général, deux Bataillons des Gardes-Françaises & Suisses, &c.

(*u*) M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; Il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M de Péquigny à la tête des Chevaux-Légers, ce qui contribua beaucoup au gain de la Bataille.

(*x*) Carabiniers, corps institué par Louis XIV, il tire avec des Carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa Lettre.

(*y*) Grenadiers à cheval, commandés par M. le Chevalier de Grille : ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars:
Richelieu (z) vous appelle, il n'eſt plus de hazards;
Il vous appelle, il voit d'un œil prudent & ferme
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.
D'un rempart de gazon faible & prompte barriere
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerriere,
La Marck (*aa*), la Vauguion (*bb*), Choiſeul d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon qu'enflammoient les regards de ſon pere,
La gloire de l'Etat à tous les ſiens ſi chere,
Le danger de ſon Roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable.
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainſi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.
Ce brillant Eſcadron (*cc*), fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marſailles,

(z) Un Miniſtre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, écrit ces propres mots: *C'eſt M. de Richelieu qui a donné ce conſeil, & qui l'a exécuté.*

(*aa*) M. le Comte de la Marck, au poſte d'Antoin.

(*bb*) MM. de la Vauguion, Choiſeul-Meuſe, &c. aux Retranchements faits à la hâte dans le Village de Fontenoy. M. de Créqui n'étoit point à ce poſte, comme on l'avoit dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

(*cc*) Quatre Eſcadrons de la Gendarmerie arrivoient après ſept heures de marche, & attaquerent.

Près d'un autre (*gg*) Saxon, la terreur de la terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre Loüis,
Frappoient l'Aigle d'Autriche, & relevoient les lys.
Comment ces courtiſans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions imdomtables?
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide;
Que les Français ſont grands, quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere eſt avec eux,
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la Fortune,
Rien ne trouble ſes ſens; rien n'éblouit ſes yeux.
Il marche, il eſt ſemblable à ce maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeoit les tempêtes;
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit,
L'Eſcaut fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obſcurcit.
Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
CUMBERLAND, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos Légions altieres;
Bataves, revenez, défendez vos barrieres;
Anglais, vous que la paix ſembloit ſeule alarmer;

(*gg*) Le Duc de Saxe-Weimar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premieres Campagnes. M. de Turenne eſt arriere-neveu de ce grand homme.

Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer,
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance ?
Mais ils parlent en vain, lorſque Louis s'avance,
Leur génie eſt domté, l'Anglais eſt abattu,
Et la ferocité (*hh*) le cede à la vertu.
CLARE, avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes Rois trahis, ſa Patrie & ſes Temples.
Peuple ſage & fidele, heureux Helvétiens (*ii*),
Nos antiques amis & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens (*kk*) ſuit la fouge indomtable.
Ce Danois (*ll*), ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit ſur ce bord,
Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez ; tombez ſous notre effort.
C'en eſt fait, & l'Anglais craint Louis & la mort.
Allez, brave d'Eſtrée (*mm*), achevez cet ouvrage ;

(*hh*) Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, & non ſur les Officiers qui ſont auſſi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de ce corps crioient : *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

(*ii*) Les Régimens de Diesback & de Bretens, de Courten, &c. avec des Bataillons des Gardes Suiſſes.

(*kk*) Le Régiment de Normandie, qui revenoit à la charge ſur la colonne Anglaiſe, tandis que la Maiſon du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondoient ſur elle.

(*ll*) M. de Lovvendal.

(*mm*) M. le Comte d'Eſtrée à la tête de ſa diviſion, M. de Brionne à la tête de ſon Régiment, avoient enfoncé les Grenadiers Anglais le ſabre à la main.

Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;
Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui.
Ils ſeront fiers encor, ils n'ont cédé (*nn*) qu'à lui.
Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide (*oo*)
Qui, ſemblable au Dragon qu'il eût jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied-ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numydes
Différemment armés des Chaſſeurs intrépides ;
Les Courſiers écumans franchiſſent les guerets :
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les pieges ſont dreſſés, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance ;
Les Léopards ſanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſements font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés, c'eſt marcher trop long-tems,
Noailles, (*pp*), ramenez vos Soldats triomphans,
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.

(*nn*) Depuis Saint Louis, aucun Roi de France n'avoit battu les Anglais en perſonne en bataille rangée.

(*oo*) On envoya quelques Dragons à la pourſuite ; ce corps étoit commandé par M. le Duc de Chevreuſe, qui s'étoit diſtingué au combat de Sahy, où il avoit reçu trois bleſſures. L'opinion la plus vraiſemblable ſur l'origine du mot *Dragon*, eſt qu'ils porterent un Dragon dans leurs étendards ſous le Maréchal de Briſſac, qui inſtitua ce Corps dans les guerres du Piémont.

(*pp*) Le Comte de Noailles attaqua de ſon côté la colonne d'Infanterie Anglaiſe avec une Brigade de Cavalerie, qui prit enſuite des Canons.

Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés,
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette Ville,
Du Batave indécis la barriere & l'aſyle,
Ces premiers (*qq*) fondements de l'Empire des Lys,
Par les mains de mon Roi pour jamais affermis.
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut; ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où, pour vaincre, autrefois, le Ciel le mit au jour.
Il fuit; mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre Armée,
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laiſſant ſes étendarts;
Le Belge en vain caché dans ſes Villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire en ces vaſtes remparts, (*rr*)
Ecraſant le berceau (*ſſ*) du plus grand des Céſars (*tt*).
Français, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant Louis ſoit invincible,
C'eſt peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſéreins:

(*qq*) Tournay, principale Ville des Français, ſous la premiere race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

(*rr*) La Ville de Gand, ſoumiſe à Sa Majeſté le 11 Juillet, après la défaite d'un Corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graſſins, &c.

(*ſſ*) Charles-Quint naquit dans cette Ville en 1500, le 25 Février, du mariage de Philippe, Archiduc d'Autriche, & de Jeanne de Caſtille, Héritiere d'Eſpagne.
(*tt*) Des Céſars modernes.

C'eſt peu d'être vainqueur : il eſt modeſte & tendre,
Il honore de pleurs le ſang qu'il vit répandre ;
Entouré des Héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas ;
Il veille ſur des jours hazardés pour lui plaire ;
Le Monarque eſt un homme, & le Vainqueur un pere.
Ces captifs tout ſanglans portés par nos Soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ce jour de ſang, d'horreur, & de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de leur Patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Conſolés, ſecourus, ſervis par leurs Vainqueurs.
O grandeur véritable ! ô victoire nouvelle !
Eh ! quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi ?
Il étendra ſon bras, il calmera l'Empire.

Déja Vienne ſe tait, déja Londres l'admire ;
La Baviere confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des Rois ;
Naple eſt en ſûreté, Turin dans les alarmes :
Tous les Rois de ſon ſang triomphent par ſes armes,
Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend :
LE PLUS AIMÉ DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.
Ah ! qu'on ajoute encor à ce titre ſuprême
Ce nom ſi cher au monde, & ſi cher à lui-même,
Ce prix de ces vertus qui manque à ſa valeur,
Ce titre auguſte & ſaint de Pacificateur :
Que de ces jours ſi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courſe ſoit tranquille, & les bornes s'étendent,

Ramenez ce Héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre & vaincre à ſes côtés.
Les palmes dans les mains nos Peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos meres, vos enfants, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe:
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour.

ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

SUR la Bataille de Laufeldt, gagnée par LOUIS XV *le 2 Juillet 1747.*

AUGUSTE Fille & Mere des Héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma Muſe laſſée,
Comme LOUIS, ignore le repos :
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillants exploits,
Et CUMBERLAND que l'on a vu deux fois
Chercher ce Roi, l'admirer & le craindre.
Mais des bons Vers l'heureux temps eſt paſſé :
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle,
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
LOUIS s'éleve, & le ſiecle eſt baiſſé :

De Fontenoy, le nom plein d'harmonie,
Pouvoit au moins ſeconder le génie :
Boileau pâlit au ſeul nom de Narden,
Que diroit-il, ſi, non loin d'Helderen,
Il eût fallu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiany ſi ſavant en retraites,
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer ?
La gloire parle, & LOUIS me réveille.
Le nom du Roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Laufeld eſt rude à prononcer !
Eh ! quel beſoin de nos Panégyriques,
Diſcours en Vers, Epîtres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon ;
Signés, MARVILLE, & plus bas, *Apollon* ?
Puis quand ma voix, par ſes faits enhardie,
L'auroit chanté ſur le plus noble ton,
Qu'aurois-je fait ? Bleſſé ſa modeſtie,
Sans ajouter à l'éclat de ſon nom.
De votre fils je connais l'indulgence,
Il agréra mon inutile encens,
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos aïeux paſſa dans vos enfants :
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire ?
Et ſi j'avois, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers Carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves Guerriers
Si je peignois ce ſoutien de nos armes
Ce Petit-fils, ce Rival de Condé ;
Du Dieu des Vers ſi j'étois ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des alarmes,
Plus d'un Cenſeur encor avec dépit

M'accuſeroit d'en avoir trop peu dit.

Très-peu de gré, mille traits de Satyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire:
Mais pour ſon Prince il faut ſavoir ſouffrir,
Il eſt par-tout des riſques à courir,
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des Héros dont la fidélité
L'a mieux ſervi que je ne l'ai chanté.

Auteurs du temps, rompez donc le ſilence,
Oſez ſortir d'une morne indolence,
Quand LOUIS vole à des périls nouveaux.
Si les la Tour, ainſi que les Vanlos
Peignent ſes traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez ſon ame, elle eſt plus belle encore.
Repréſentez ce Conquérant humain,
Offrant la Paix, le Tonnerre à la main.
Ne louez point, Auteurs, rendez juſtice;
Et comparant aux ſiecles reculés
Le ſiecle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez Céſar, vous connaîtrez MAURICE.

Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
Si la Patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce Chef dont l'active prudence
Venge à la fois Genes, Parme & la France:
Chantez Belle-Iſle; élevez dans vos Vers
Un monument au généreux Boufflers,
Il eſt d'un ſang qui fut l'appui du Trône;
Il eut pu l'être, & la faux du trépas

Tranche ſes jours échappés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces Guerriers que Mars priva du jour
Aux yeux d'un Roi, leur pere & leur amour ?

O vous ſur-tout, infortuné Baviere,
Jeune Froulai, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerriere ?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
Anges des Cieux, Puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers,
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
Déja Rocoux vit déchirer ſon flanc ;
Ayez pitié de cet âge ſi tendre,
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang
Que pour LOUIS il brûle de répandre :
De cent Guerriers conſervez les beaux jours ;
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la Guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en Vers des liſtes de Héros ?
Sachez qu'en vain votre Muſe affaiblie,
Cherche des Vers au vrai ſeul conſacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.

Ainſi toujours le danger ſuit mes pas :

Il faut livrer preſque autant de combats
Qu'en a cauſé ſur l'onde & ſur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne Sang de BOURBON,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'Hiſtoire:
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre LOUIS de l'Eſcaut juſqu'au Jart.
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire;
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand Satyrique, *
De ſon Héros diſcret Hiſtorien,
Qui, pour écrire en ſtyle véridique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien

* BOILEAU.

PANEGYRIQUE
DE
LOUIS XV.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce Panégyrique ſe cacha long-temps, avec autant de ſoin qu'en prennent ceux qui ont fait des Satyres. Il eſt toujours à craindre que le Panégyrique d'un Monarque ne paſſe pour une flatterie intéreſſée. L'effet ordinaire de ces éloges eſt de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de ſoulever la critique. On ne conçoit pas comment Trajan put avoir ou aſſez de patience ou aſſez d'amour-propre pour entendre prononcer le long Panégyrique de Pline : il ſemble qu'il n'ait manqué à Trajan, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le Panégyrique de LOUIS XIV fut prononcé par M. Péliſſon, & celui de LOUIS XV devroit l'être ſans

doute à l'Académie par une bouche auſſi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'Auteur de cet Eſſai adopte l'avis de M. le Préſident de ***, qui préfere le Panégyrique de LOUIS XV à celui de LOUIS XIV ; l'Auteur ne préfere que le ſujet. Il avoue que LOUIS XV a ſur LOUIS XIV l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées ; il croit que le ſyſtême des Finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a ſouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741 que dans celle de 1688, & ſurtout dans celle de 1701. Il penſe enfin que la Paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage ſur celle de Nimegue. Ces deux Paix, à jamais célebres, ont été faites dans les mêmes circonſtances ; c'eſt-à-dire, après des victoires ; mais le Vainqueur fit encore craindre ſa puiſſance par le Traité même de Nimegue, & LOUIS XV fait aimer ſa modération. Le premier Traité pouvoit encore aigrir des Nations, & le ſecond les réconcilier. C'eſt cette Paix heureuſe que l'Auteur a principalement en vue. Il regarde

garde celui qui l'a donnée comme le bienfaicteur du genre humain. Il a fait un Panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ſes points, & il l'a écrit d'un ſtyle très-ſimple, parce qu'il n'avoit rien à orner. Il a laiſſé à chaque Citoyen le ſoin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de Lecteurs qui, en voyant cet Ouvrage ne puiſſent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un Livre eſt de faire penſer les hommes. On a nourri ce Diſcours de faits inconnus auparavant au public, & qui ſervent de preuves. Ce ſont là les véritables éloges, & qui ſont bien au-deſſus d'une déclamation pompeuſe & vaine. La Lettre qu'on rapporte écrite d'un Prince au Roi, eſt de Monſeigneur le Prince de Conti du 20 Juillet 1744 : celle du Roi eſt du 19 Mai 1745 ; en un mot, on peut regarder cet Ouvrage, intitulé *l'Anegyrique*, comme le précis le plus fidele de tout ce qui eſt à la gloire de la France & de ſon Maître ; & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des cenſures qu'un Journaliſte a faites, non du fonds de l'Ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juſte, ſur ce qu'on avoit dit que le Roi de Sardaigne choiſiſſoit bien ſes Miniſtres & ſes Généraux, & étoit lui-même un grand Général & un grand Miniſtre. Il paroît en effet que le terme de *Miniſtre* ne convient pas à un Souverain.

A l'égard de toutes les autres critiques, elles ont paru injuſtes & inconſidérées ; il reproche à l'Auteur d'avoir écrit un Panégyrique dans le ſtyle de Pline, plutôt que dans celui de Cicéron, & dans celui de Boſſuet & de Bourdaloüe. Il dit que tout eſt orné d'antitheſes, *de termes qui ſe querellent, & de penſées qui ſemblent ſe repouſſer.*

On n'examine pas ici s'il faut ſuivre dans un Panégyrique Pline qui en a fait un, ou Cicéron qui n'en a point fait ; s'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une Oraiſon funebre dans le récit des choſes récentes, qui ſont ſi délicates à traiter ; ſi les Sermons de Bourdaloue

doivent être le modele d'un homme qui parle de la guerre & de la paix, de la politique & des finances. Mais on eſt bien ſurpris que le Critique diſe que tout eſt antitheſe dans un écrit où il y en a ſi peu. A l'égard des *termes qui ſe querellent*, *& des penſées qui ſe repouſſent*, on ne ſait pas ce que cela ſignifie.

Le Journaliſte dit que le contraſte des quatre ROIS FRANCOIS I, HENRI IV, LOUIS XIII, LOUIS XIV, & du Monarque régnant, n'eſt pas aſſez ſenſible. Il n'y a aucun *contraſte* : des mérites différens ne ſont point des choſes oppoſées : on n'a voulu faire ni de contraſtes ni d'antitheſes, & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au ſujet de nos alarmes ſur la maladie du Roi : *Après un triomphe ſi rare il ne falloit pas une vertu commune*. On ne triomphe, dit-il, que de ſes ennemis ; peut-il ignorer que ce terme, *triomphe*, eſt toujours noblement employé pour tous les grands ſuccès, en quelque genre que ce puiſſe être ?

Il prétend que ce triomphe n'eſt pas

rare. En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour le Souverain. Il n'a pas ſenti que cette critique, très-déplacée, tend à diminuer le prix de l amour extrême qui éclata dans cette occaſion par des témoignages ſi ſinguliers. Oui ſans doute, ce triomphe étoit rare, & il n'y en a aucun exemple ſur la terre; c'eſt ce que toute la nation dépoſe contre cette accuſation du Cenſeur. A quoi penſe-t-il, quand il dit que rien n'eſt plus naturel, plus général qu'une telle tendreſſe? Où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ſes Rois, avant que LOUIS XIV & LOUIS V aient gouverné par eux-mêmes? Eſt-ce dans le temps de la fronde? Eſt-ce ſous LOUIS XIII, quand la Cour étoit déchirée par des factions, & l'Etat par des guerres civiles, quand le ſang ruiſſeloit ſur les échafauds? Eſt ce lorſque le couteau de Ravaillac, inſtrument du fanatiſme de tout un parti, acheva le parricide que Jeau Châtel avoit commencé, & que Pierre Barriere, & tant d'autres, avoient

médité ? Eſt-ce quand le Moine Jacques Clément, animé de l'eſprit de la Ligue, aſſaſſina HENRI III ? Eſt-ce après ou avant le Maſſacre de la S. Barthelemi ? Eſt-ce quand les Guiſes régnoient ſous le nom de FRANÇOIS II ? Eſt-il poſſible qu'on oſe dire que les François penſent aujourd'hui comme ils penſoient dans ces temps abominables ?

Apres un triomphe ſi rare, il ne falloit pas une vertu commune : le Cenſeur condamne ce paſſage, comme s'il ſuppoſoit une vertu commune auparavant.

Premiérement, on lui dira qu'il ſeroit d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule, de prétendre que le Prince, l'objet de ce Panégyrique, avoit fait alors d'auſſi grandes choſes qu'il en a faites depuis : ce ſont deux victoires, c'eſt la paix donnée à l'Europe qui ont rempli ce que ſa premiere & glorieuſe campagne avoit fait eſpérer. En ſecond lieu, quand l'Auteur dit dans la même période, que la crainte de perdre un bon Roi impoſoit à ce grand Prince la néceſſité d'être le meilleur des Rois ; non-ſeulement il ne

ſuppoſe pas là une vertu commune ; mais s'exprimant en véritable Citoyen, il fait ſentir que l'amour de tout un peuple encourage les Souverains à faire de grandes choſes, les affermit encore dans la vertu, les excite à faire le bonheur d'une Nation qui le mérite. Penſer & parler autrement ſeroit d'un miſérable eſclave ; & les louanges des eſclaves ne ſont d'aucun prix, non plus que leurs ſervices.

Le Cenſeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des Mers *de fait & non pas de droit*. Il s'agit bien ici de *droit* ; il s'agit de la vérité, & de montrer que les Français peuvent être auſſi redoutables ſur mer qu'ils l'ont été ſur terre.

Il avance que le goût *de diſſertation s'empare quelquefois de l'Auteur*. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'eſt que les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, & on en pourroit donner cent exemples. L'Auteur en rapporte trois en deux lignes, & voilà ce que le Cenſeur appelle diſſertation.

On trouvera, dit-il, quelque choſe de découſu dans le ſtyle. Ce mot trivial *découſu*, ſignifie un diſcours ſans liaiſon, ſans tranſition; & c'eſt peut-être le diſcours ou il y en a davantage. *Ce découſu*, dit-il, *eſt l'effet des antitheſes*; & il n'y a pas deux antitheſes dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injuſtices auxquelles on ne répond point. Ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les Citoyens qui ont bien ſervi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur baſſe envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils comdamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE PRESIDENT DE ***.

CE Panégyrique, d'autant plus éloquent qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence, étant fondé uniquement sur les faits, est également glorieux pour le Roi & pour la Nation. Je ne crois pas qu'on puisse lui comparer celui que Pélisson composa pour LOUIS XIV ; *ce n'étoit qu'un Discours vague, & celui-ci est appuyé sur les événemens les plus grands, sur les anecdotes les plus intéressantes. C'est un Tableau de l'Europe ; c'est un Precis de la Guerre ; c'est un Ouvrage qui annonce, à chaque page, un bon Citoyen ; c'est un Eloge où il n'y a pas un mot qui sente la flatterie ; il devroit avoir été prononcé dans l'Académie avec la plus grande solemnité, & la Capitale doit l'envier aux Provinces où il a été imprimé.*

PANÉGYRIQUE

PANÉGYRIQUE
DE
LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO
de humano genere benè merito.

UNE voix faible & inconnue s'éleve ; mais elle ſera l'interprete de tous les cœurs. Si elle ne l'eſt pas, elle eſt téméraire ; ſi elle flatte, elle eſt coupable ; car c'eſt outrager le Trône & la Patrie, que de louer ſon Prince des vertus qu'il n'a pas.

On ſait aſſez que ceux qui ſont à la tête des peuples ſont jugés par le public avec autant de ſévérité qu'ils ſont loués en face avec baſſeſſe : que tout Prince a pour Juges les cœurs de ſes ſujets ; qu'il ne tient qu'à lui de ſavoir ſon arrêt, & de ſe connoître ainſi lui-

même. Il n'a qu'à conſulter la voix publique, & ſur-tout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui ſeul ſe fait entendre à la poſtérité.

La réputation eſt la récompenſe des Rois; la fortune leur a donné tout le reſte; mais cette réputation eſt différente comme leurs caracteres; plus éclatante chez les uns, plus ſolide chez les autres; ſouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée ſur l'amour; ici plus prompte, ailleurs plus tardive; rarement pure & univerſelle.

LOUIS XII, malheureux dans la guerre & dans la politique, vit les cœurs de ſon Peuple ſe retourner vers lui, & fut conſolé.

FRANÇOIS I, par ſa valeur, par ſa magnificence & par la protection des Arts qui l'immortaliſent, reſſaiſit la gloire qu'un rival trop puiſſant lui avoit enlevée.

HENRI IV, ce brave Guerrier, ce bon Prince, ce grand homme ſi au-deſſus de ſon ſiecle, ne fut connu de tout le monde qu'après ſa mort; c'eſt ce que lui-même avoit prédit.

LOUIS XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de ſa proſpérité, de ſa grandeur & de ſa gloire, & fit parler en ſa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à LOUIS XV un titre qui doit raſſembler en lui bien d'autres titres; car il n'en eſt pas d'un Souverain

comme d'un particulier : on peut aimer un Citoyen médiocre ; une Nation n'aimera pas long-temps un Prince qui ne ſera pas un grand Prince.

Ce temps ſera toujours préſent à la mémoire, où il commença à gouverner & à combattre ; ce temps où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On ſe ſouvient de ces cris de douleur & de tendreſſe, de cette déſolation, de ces larmes de toute la FRANCE ; de cette foule conſternée, qui, ſe précipitant dans les Temples, interrompoit, par des ſanglots, les prieres publiques ; tandis que le Prêtre pleuroit en les prononçant, & pouvoit les achever à peine.

Au bruit de ſa convaleſcence, avec quel tranſport nous paſſâmes de l'excès du déſeſpoir à l'ivreſſe de la joie ! Jamais les Couriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il eſt hors de danger.* Les témoignages de notre amour venoient de tous côtés au Monarque : ceux qui l'entouroient, lui en parloient avec des larmes de joie ; il ſe ſouleva ſoudain, par un effort, dans ce lit de douleur où il languiſſoit encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainſi aimé* ? Ce fut l'expreſſion naïve de ce caractere qui, n'ayant de faſte, ni dans la vertu, ni dans la gloire, ſavoit à peine que ſa grande ame fût connue.

Puiſqu'il étoit ainſi aimé, il méritoit de l'être. On peut ſe tromper dans l'admiration ; on peut trop ſe hâter d'élever des monuments de gloire ; on peut prendre de la fortune pour du mérite ; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer ? Le cœur du Prince ſentit ce que vouloit dire ce cri de la Nation : la crainte univerſelle de perdre un bon Roi, lui impoſoit la néceſſité d'être le meilleur des Rois. Après un triomphe ſi rare, il ne falloit pas une vertu commune.

C'eſt à la Nation à dire s'il a été fidele à cet engagement que ſon cœur prenoit avec les nôtres : c'eſt à elle de ſe rendre compte de ſa félicité.

Il ſe trouvoit engagé dans une guerre malheureuſe que ſon Conſeil avoit entrepriſe pour ſoutenir un Allié qui depuis s'eſt détaché de nous. Il avoit à combattre une Reine intrépide, qu'aucun péril n'avoit ébranlée, & qui ſoulevoit les Nations en faveur de ſa cauſe. Elle avoit porté ſon fils dans ſes bras à un Peuple toujours révolté contre ſes Peres, & en avoit fait un peuple fidele, qu'elle rempliſſoit de l'eſprit de ſa vengeance. Elle réuniſſoit dans elle les qualités des Empereurs ſes Aïeux, & brûloit de cette émulation fatale qui anime, deux cens ans, ſa Maiſon Impériale contre la Maiſon la plus anncienne & la plus auguſte du monde.

A cette Fille des Céſars s'uniſſoit un Roi

d'Angleterre, qui ſavoit gouverner un Peuple qui ne ſait point ſervir. Il menoit ce Peuple valeureux, comme un cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux, dont il ne pourroit retenir l'impétuoſité. Cette Nation, la dominatrice de l'Océan, vouloit tenir, à main armée, la balance ſur la terre, afin qu'il n'y eût plus d'équilibre ſur les mers. Fiere de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos Frontieres par les terres de nos voiſins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans ſon Iſle; fiere de ſes Victoires paſſées, de ſes richeſſes préſentes, elle achetoit contre nous des Ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre: elle paroiſſoit inépuiſable dans ſes reſſources, & irréconciliable dans ſa haine.

Un Monarque qui veille à la garde des barrieres que la Nature éleva entre la France & l'Italie, & qui ſemble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, ſe déclaroit contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avoit à redouter en lui un politique & un guerrier, un Prince qui ſavoit bien choiſir ſes Miniſtres & ſes Généraux, & qui pouvoit combattre & gouverner ſans eux, ſi les grands talents peuvent ſe paſſer de conſeil. L'Autriche ſe dépouilloit de ſes terres en ſa faveur; l'Angleterre lui prodiguoit ſes tréſors: tout concouroit à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'Ennemis ſe joignoit cette République fondée ſur le commerce, ſur le travail & ſur les armes ; cet Etat, qui toujours prêt d'être ſubmergé par la mer, ſubſiſte en dépit d'elle, & la fait ſervir à ſa grandeur ; République ſupérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richeſſes. Ce peuple haïſſoit ſes anciens Protecteurs, & ſervoit la Maiſon de ſes anciens oppreſſeurs : ce Peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre ſur les mers, ſe jettoit dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli ſon commerce, & refuſoit l'alliance & la protection de ceux par qui ſon commerce floriſſoit. Rien ne l'engageoit dans la querelle, il pouvoit même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maiſons de France & d'Autriche, entre l'Eſpagne & l'Angleterre ; mais la défiance l'aveugla, & ſes propres erreurs l'ont perdu.

Ce Peuple ne pouvoit croire qu'un Roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promiſe ; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, oſe attaquer un Roi puiſſant, qui lui tendoit les bras.

En vain LOUIS XV leur répete à tous : *Je ne veux rien pour moi : je ne demande que la juſtice pour mes Alliés : je veux que le Commerce des Nations & le vôtre ſoient libres ; que la Fille de Charles VI jouiſſe de l'héritage immen-*

ſe de ſes Peres, mais auſſi qu'elle n'envie point la Province de Parme à l'héritier légitime; que Genes ne ſoit point opprimée, qu'on ne lui raviſſe pas un bien qui lui appartient, & dont elle ne peut jamais abuſer: ces propoſitions étoient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéréſſées, ſi pures, qu'on ne put les croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes; & quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté ou pour de la faibleſſe.

Il fallut donc combattre, ſans que tant de Nations liguées ſuſſent en effet pourquoi l'on combattoit. La cendre du dernier des Empereurs Autrichiens étoit arroſée du ſang des Nations; & lorſque l'Allemagne elle-même étoit devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtoit plus, les cruels effets en duroient encore. En vain le Roi vouloit la paix, il ne pouvoit l'obtenir que par des victoires.

Déja les Villes qu'il avoit aſſiégées s'étoient rendues à ſes armes: il vole ſur les remparts de Tournai avec ſon fils, ſon unique eſpérance & la nôtre. Il faut combattre contre une Armée formidable, dont les Anglais faiſoient la principale force. C'eſt la bataille la plus heureuſe & la plus grande par ſes ſuites, qu'on ait donnée depuis PHILIPPE-AUGUSTE; c'eſt la premiere, depuis SAINT LOUIS, qu'un Roi de France ait gagnée en perſonne contre cette Nation bel-

liqueuſe & reſpectable, qui a toujours été l'ennemie de notre Patrie, après en avoir été chaſſée. Mais cette victoire ſi heureuſe, à quoi tenoit-elle ? C'eſt ce que lui dit ce grand Général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'Hiſtoire dépoſera que, ſans la préſence du Roi, la bataille de Fontenoy était perdue. On ramenoit de tous côtés les canons : tous les Corps avoient été repouſſés les uns après les autres ; le poſte important d'Antoin avoit commencé d'être évacué ; la colonne Anglaiſe s'avançoit à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre Armée, faiſant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvoit ni ralentir, ni ſoutenir. Si le Roi eût cédé aux prieres de tant de ſerviteurs, qui ne craignoient que pour ſes jours : s'il n'eût fait revenir ſes canons diſperſés, qu'on trouva avec tant de peine, auroit-on fait les efforts réunis qui déciderent du ſort de cette journée ? Qui ne ſait à quel excès la préſence du Maître enflamme notre Nation, & avec quelle ardeur on ſe diſpute l'honneur de mourir ou de vaincre à ſes yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On propoſoit la retraite : le Roi regardoit ſes Guerriers, & ils vainquirent.

On ne ſait que trop quelles funeſtes horreurs ſuivent les batailles ; combien de bleſſés reſtent confondus parmi les morts ; com-

bien de Soldats, élevant une voix expirante pour demander du ſecours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de miſérables dépouilles, couvertes de ſang & de fange; ceux mêmes qui ſont ſecourus, le ſont ſouvent d'une maniere ſi précipitée, ſi inattentive, ſi dure, que le ſecours même eſt funeſte; ils perdent la vie dans de nouveaux tourments, en accuſant la mort de n'avoir pas été aſſez prompte. Mais, après la bataille de Fontenoy, on vit un pere qui avoit ſoin de la vie de ſes enfants, & tous les bleſſés furent ſecourus comme s'ils l'avoient été par leurs freres. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté, l'abondance de ces Maiſons, que la charité éleve avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le ſein de nos Villes tranquilles & opulentes, n'étoient pas au-deſſus de ce qu'on vit dans les établiſſements préparés à la hâte pour ce jour de ſang. Les Ennemis priſonniers & bleſſés devenoient nos compatriotes, nos freres: jamais tant d'humanité ne ſuccéda ſi promptement à tant de valeur.

Les Anglais ſur-tout en furent touchés; & cette Nation, la rivale de notre vertu guerriere, l'eſt devenue de notre magnanimité. Ainſi un Prince, un ſeul homme peut, par ſon exemple, rendre meilleurs ſes Sujets & ſes Ennemis mêmes: ainſi les barbaries de la

guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine; &, si vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoy, les Nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un Vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire; d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter chérement, c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le Vainqueur de Fontenoy? Dès le jour même de la bataille il ordonne à son Secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande, qu'il ne demande que la pacification de l'Europe; il propose un congrès; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure; il suffit que celle des peuples le soit par lui. Le croira-t-on dans la postérité! c'est le Vainqueur qui demande la paix; & c'est le vaincu qui la refuse. LOUIS XV ne se rebute pas; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques Plénipotentiaires; mais ce n'est que par une formalité vaine: on se défie de ses offres; les Ennemis lui supposent de vastes projets, parce qu'ils osoient en avoir encore. Toutes les Villes cependant tombent devant lui, devant les Princes de son sang, devant tous les Généraux qui les assiegent. Des places qui avoient autrefois

réſiſté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Melle, à Rocoux, à Laufeld; on trouve par-tout les Anglais qui ſe dévouent pour leurs Alliés, avec plus de courage que de politique, & par-tout la valeur Françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux, ces illuminations, ces monuments paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiroient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette derniere campagne, après une guerre ſi longue, & qui avoit été deux ans ſi malheureuſe?

Ce Général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que Turenne, & encore plus heureux, avoit fait de la Flandre entiere une de nos Provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barrieres, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoutenoit du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On étoit encore animé par la gloire de la journée des Barricades, par l'eſcalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux paſſages du Pô, conduits avec tant de prudence, & exécutés avec tant de courage.

Un Chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui discute les plus petits détails si nécessaires à toute entreprise; ce Général, qui avoit sauvé l'armée de Prague par une retraite digne de *Xenophon*, venoit de délivrer la Provence; il disputoit alors les Alpes aux Ennemis; il les tenoit en alarmes; il les avoit chassés de Nice; il mettoit en sûreté nos frontieres.

Un génie brillant, audacieux, dans qui tout respire la grandeur, la hauteur & les graces, cet homme qui seroit encore distingué dans l'Europe, quand même il n'auroit aucune occasion de se signaler, soutenoit la liberté de Genes contre les Autrichiens, les Piémontois & les Anglais. Il se rendoit digne de l'honneur singulier que cette République vient de lui faire, honneur qui rappelle les beaux jours des Grecs & des Romains, comme celui qui en est l'objet, rappelle le souvenir de leurs grands hommes. Le Roi d'Espagne, inébranlable dans son Alliance, joignoit à nos troupes ses troupes audacieuses & fidelles, dont la valeur ne s'est jamais démentie : le Royaume de Naples étoit en sûreté : LOUIS XV veilloit à la fois sur tous ses Alliés, & contenoit ou accabloit tous ses Ennemis.

Enfin, par une suite de l'administration secrete qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'étoit épuisé

ni par les tréſors engloutis dans la Bohême & dans la Baviere, ni par les libéralités prodiguées à un Empereur que le Roi avoit protégé, ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeoient nos nombreuſes Armées. L'Autriche & la Savoie, au contraire, ne ſe ſoutenoient que par les ſubſides de l'Angleterre, & l'Angleterre commençoit à ſuccomber ſous le fardeau; ſon ſang & ſes tréſors ſe perdoient pour des intérêts qui n'étoient pas les ſiens: la Hollande ſe ruinoit & s'enchaînoit par opiniâtreté: des craintes imaginaires lui faiſoient éprouver des malheurs réels; & nous, victorieux & tranquilles, nous regardions de loin, dans le ſein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos Provinces.

Nous avons payé avec zele tous les impôts quelque grands qu'ils fuſſent, parce que nous avons ſenti qu'ils étoient néceſſaires & établis avec une ſage proportion. Auſſi (ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé depuis pluſieurs ſiecles) aucun Miniſtre des Finances n'a excité le moindre murmure; aucun Financier n'a été odieux; & quand, ſur quelques difficultés, le Parlement a fait des remontrances à ſon Maître, on a cru voir un Pere de famille qui conſulte, ſur les intérêts de ſes enfants, les Interpretes des Loix.

Il s'eſt trouvé un homme qui a ſoutenu le crédit de la Nation par le ſien; crédit fondé à la fois ſur l'induſtrie & ſur la probité, qui

ſe perd ſi aiſément, & qui ne ſe rétablit plus quand il eſt détruit. C'étoit un des prodiges de notre ſiecle; & ce prodige ne nous frappoit pas peut-être aſſez ; nous y étions accoutumés comme aux vertus de notre Monarque. Nos champs, devant tant de places aſſiégées, ont été ſemblables à des Villes policées où regnent l'ordre, l'affluence & la richeſſe. Ceux qui ont fait ainſi ſubſiſter nos Armées, étoient des hommes dignes de ſeconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez, Héros équitable, Héros modeſte, vous pardonnez ſans doute, ſi on oſe mêler l'éloge de vos Sujets à celui du Pere de la Patrie ? Vous les avez choiſis. Quand tous les reſſorts d'un Etat ſe déploient d'un concert unanime, la main qui les dirige eſt celle d'un grand homme : peut-être ceſſeroit-il de l'être, s'il voyoit d'un œil chagrin & jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grace à cette adminiſtration unique, le Roi n'a jamais éprouvé cette douleur ſi cruelle pour un bon Prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le Miniſtre n'a ignoré ni laiſſé ignorer au Prince aucune belle action du moindre Officier; & toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait attendre. Mais quel pou-

voir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie ? Il n'en eſt point ; & ſi le cœur du Maître n'eſt pas ſenſible, on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale ; pluſieurs d'entre nous verrons, dans leurs voyages, ces terreins que LOUIS XV a rendus ſi célebres, ces plaines ſanglantes que vous ne connoiſſez encore que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chérement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de Héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux : imitez votre Roi qui les regrette.

Un de nos Princes écrivoit au Roi, de la cime des Alpes qui étoient ſes champs de victoire : *Le Colonel de mon Régiment a été tué : vous connoiſſez trop, SIRE, tout le prix de l'amitié pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit ! O hommes, apprenez d'un Prince & d'un Roi ce que vous vaut le ſang des hommes ! Apprenez à aimer.

Quel préjugé s'eſt répandu ſur la terre ; que cette amitié, cette précieuſe conſolation de la vie eſt exilée dans les cabanes ; qu'elle ſe plaît chez les malheureux ? O erreur ! L'amitié eſt également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux ſouvent endurcis ; & dans

le travail des campagnes, & dans les occupations des Villes, & dans les intrigues des Cours. Par-tout elle eſt étrangere ; elle eſt comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; & lorſqu'une de ces belles ames ſe trouve ſur le Trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir !

Puiſſent ceux qui croient que dans les Cours l'intrigue ou le hazard diſtribuent toujours les récompenſes, lire quelques-unes de ces lettres que le Monarque écrivoit après ſes victoires. *J'ai perdu*, dit-il dans un de ſes billets où le cœur parle, & où le Héros ſe peint, *j'ai perdu un honnête homme & un brave Officier que j'eſtimois & que j'aimois. Je ſais qu'il a un frere dans l'état Eccléſiaſtique, donnez-lui le premier Bénéfice, s'il en eſt digne, comme je le crois.*

Peuples, c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au dehors, votre tranquillité au dedans : voyez les Arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les temps, comptez-les depuis CHARLEMAGNE ; quel ſiecle trouverez-vous égal à notre âge ? Celui du regne trop court de l'immortel HENRI IV depuis la Paix de Vervins ? & encore quel affreux levain reſtoit des diſcordes de quatre regnes ! Les belles & triomphantes années de LOUIS XIV ; mais quels malheurs les ont ſuivis ? & puiſſe notre bonheur être plus durable !

Enfin

Enfin vous trouverez ſoixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandus dans plus de neuf ſiecles; tant le bonheur public eſt rare; tant le chemin eſt lent qui mene en tout genre à la perfection; tant il eſt difficile de gouverner les hommes & de les ſatisfaire.

On s'eſt plaint (car la vérité ne diſſimule rien, & nous ſommes aſſez grands pour avouer ce qui nous manque) on s'eſt plaint qu'un ſeul reſſort ſe ſoit rencontré faible dans cette vaſte & puiſſante machine ſi habilement conduite. LOUIS XV, en prenant à la fois le timon de l'Etat, & l'Epée, ne trouva point dans ſes Ports de ces Flottes nombreuſes, de ces grands établiſſements de Marine, qui ſont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre ſuppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une ſi longue application. Il n'en eſt pas de nos forces maritimes, comme de ces Triremes que les Romains apprirent ſi rapidement à conſtruire & à gouverner. Un ſeul vaiſſeau de guerre eſt un objet plus grand que les flottes qui déciderent auprès d'Actium de l'Empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait : Nous avons même armé plus de vaiſſeaux que n'en avoit la Hollande, qu'on appelle encore *Puiſſance Maritime*; mais il n'étoit pas poſſible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant ſi peu de choſe par elle-même ſans l'Empire

de la mer, regarde depuis ſi long-temps cet Empire comme le ſeul fondement de ſa Puiſſance, & comme l'eſſence de ſon Gouvernement. Les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, & ce qui eſt néceſſaire à un Etat, eſt toujours ce qui en fait la force. Ainſi la Hollande a ſes Navires marchands ; la Grande-Bretagne, ſes Armées navales ; la France, ſes Armées de terre.

Le Miniſtre qui prêtoit la main aux rênes du Gouvernement dans le commencement de la guerre, étoit dans cette extrême vieilleſſe où il ne reſte plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avoit ſu long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos Voiſins, toujours prêtes à courir les mers, & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avoient acquis le droit d'eſpérer que ſes yeux prêts à ſe fermer, ne verroient plus la guerre ; mais Dieu, qui prolonge & retranche à ſon gré nos années, frappa CHARLES VI avant lui, & cette mort imprévue, comme le ſont preſque tous les événements, fut le ſignal de plus de trois cens mille morts. Enfin la ſageſſe de ce Vieillard reſpectable, ſes ſervices, ſa douceur, ſon égalité, ſon déſintéreſſement perſonnel méritoient nos éloges, & ſon âge nos excuſes. S'il avoit pu lire dans l'avenir, il auroit ajouté à la puiſſance de l'Etat ce rempart de vaiſſeaux, cette force

qui peut ſe porter à la fois dans les deux hémiſpheres : & que n'auroit-on point exécuté ? Le Héros, auſſi admirable qu'infortuné, qui aborda ſeul dans ſon ancienne patrie, qui ſeul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'eſt affaibli qu'à force de vaincre, auroit recueilli le fruit de ſon audace plus qu'humaine; & ce Prince, ſupérieur à GUSTAVE VASA, ayant commencé comme lui, auroit fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes reſſources nous manquaſſent, notre gloire s'eſt conſervée ſur les mers. Tous nos Officiers de Marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu, s'ils en avoient eu d'égales. Notre commerce a ſouffert, & n'a jamais été interrompu : nos grands Etabliſſements ont ſubſiſté; nous avons renverſé ceux de nos Ennemis aux extrêmités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tomboit devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes, on vole de la victoire de Laufeldt aux baſtions de Berg-op-zoom. On ſavoit que les *Requeſnes*, les *Parme*, les *Spinola*, ces Héros de leur ſiecle, en avoient tour à tour levé le ſiege LOUIS XIV lui-même, dont l'Armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre Provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Cohorn*, le *Vauban* Hollandois, en avoit fait depuis la

Place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entiere la défendoient : LOUIS XV en ordonne le ſiege, & nous la prenons d'aſſaut. Le Guerrier, qui avoit forcé Oſakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontiere de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre, ſecrets au-deſſus des regles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les Ennemis, & qui étonna tant les Vainqueurs, l'Europe penſe que LOUIS XV ceſſera d'être ſi facile; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute, & qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inſpirer : ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés & fumants de ſang; il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offroit dans ſes premieres proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore, il étoit trop peu vraiſemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer : on tremble, & on s'aigrit : le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine, que le vainqueur eſt conſtant dans ſa clémence. Qui auroit jamais cru que cette opiniâtreté eût pu ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés qui n'a guere n'étoient connus que de nom ? Qui eût penſé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caſpienne; duſſent être appellés aux bords de la

Meuſe ? Ils viennent cependant ; & cent milles hommes qui couvrent Maeſtrich, les attendent pour renouveller toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les Soldats hyperboréens font cette marche ſi longue & ſi pénible, le Général, chargé du deſtin de la France, confond en une ſeule machine tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire paſſer ſon Armée à travers l'Armée ennemie ? Comment Maeſtrich eſt il tout d'un coup aſſiégé en leur préſence ? Par quelle intelligence ſublime les a-t-il diſperſés ? Maeſtrich eſt aux abois ; on tremble dans Nimegue ; les Généraux ennemis ſe reprochent les uns aux autres ce coup fatal, qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les reſſources leur manquent à la fois ; il ne leur reſte plus qu'à demander cette même Paix qu'ils ont tant rejettée. *Quelles conditions nous impoſerez-vous*, diſent-ils ? *Les mêmes*, répond le Roi victorieux, *que je vous ai préſentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées ſi vous m'aviez connu.* Il en ſigne les préliminaires ; le voile qui couvroit tous les yeux tombe alors, & les plus ſages de nos Ennemis s'écrient : *Le Pere de la France eſt donc le Pere de l'Europe ?*

Les Anglais ſur-tout, chez qui la raiſon a toujours quelque choſe de ſupérieur quand elle eſt tranquille, rendent comme nous juſtice à la vertu : eux qui s'irriterent ſi long-

temps contre la gloire de LOUIS XIV, chériſſent celle de LOUIS XV.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un ſeul fait que la malignité puiſſe ſeulement couvrir du moindre doute ? On s'étoit propoſé un Panégyrique, on n'a fait qu'un récit ſimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! Nous devons des actions de graces. Quel eſt le citoyen qui, en voyant cet homme ſi grand & ſi ſimple, ne doive s'écrier du fond de ſon cœur : ſi la frontiere de ma Province eſt en ſûreté, ſi la ville où je ſuis né eſt tranquille, ſi ma famille jouit en paix de ſon patrimoine, ſi le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eſt à vous, c'eſt à vos travaux, c'eſt à votre grand cœur que je le dois.

Il y a toujours des hommes qui contrediſent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur ſe contente de la juſtice qu'il fait rendre à ſes Alliés ; pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes : il pouvoit d'un mot gagner pluſieurs villes. Oui, il le pouvoit ſans doute ; mais lequel vaut le mieux pour un Roi de France & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à ſa grandeur, en laiſſant dans le cœur de ſes Ennemis des ſemences éternelles

de diſcorde & de haine ; ou bien de ſe contenter du plus beau Royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui ſembloient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalouſie faiſoit ſaigner, en devenant l'Arbitre des Nations ſi long-temps conjurées contre nous ? Quel Roi a fait jamais une paix plus utile ? Dans ce Traité, où tant d'intérêts ſi divers & ſi compliqués ont été conciliés auſſi rapidement qu'on avoit vaincu ; dans ce Traité, dis-je, on n'a point vu nos Miniſtres employer l'artifice & la ruſe, c'eſt la reſſource du faible ; l'homme puiſſant, le grand homme oſe être de bonne-foi ; le Roi a été plus grand à Aix-la-Chapelle que dans les champs de Fontenoy & de Laufeldt : il a voulu le bonheur de l'Europe, & il l'a fait. Il faut rendre gloire à la vérité : LOUIS XV apprend aux hommes que la plus grande politique eſt d'être vertueux. Que nous reſte-t-il à ſouhaiter déſormais, ſinon qu'il ſe reſſemble toujours à lui-même, & que les rois à venir lui reſſemblent !

FIN.

LA

LA

HENRIADE

TRAVESTIE

EN VERS BURLESQUES.

Honi ſoit qui mal y penſe.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORÉ.

M. DCC. LXXV.

AVANT-PROPOS,

AVERTISSEMENT,

OU TOUT CE QU'ON VOUDRA.

LEs Préfaces ſont ſi décriées, & on les lit ſi peu, que je crois ſervir la pareſſe du Public & la mienne, en me diſpenſant d'en faire une. J'aime mieux lui laiſſer la liberté de me rendre juſtice, que de chercher à ſurprendre ſes ſuffrages comme font preſque toujours infructueuſement les faiſeurs d'Avant-propos. Qu'on me juge, mais ſans partialité, & qu'il me ſoit permis de récuſer ces Ariſtarques modernes, qui ont uſurpé le droit de déprimer les talents, & ne reconnoiſſent pour bon que ce qui a été décidé tel à leur Tribunal, où l'envie & l'intérêt peſent tout au poids de l'iniquité.

J'oſe me flatter que M. de Voltaire ne me ſaura point mauvais gré d'avoir mis ſon Poëme en vers burleſques. Ce n'eſt pas faire injure au premier Poëte Français, que de trai-

ter comme on a fait le Prince des Poëtes Latins. J'avoue que Scarron avoit des talents que je n'ai pas, & qu'il étoit en quelque ſorte digne de l'original qu'il a ſi groteſquement défiguré ; mais quand Virgile eût été plus mal traveſti, ſa réputation n'en ſeroit pas moins ce qu'elle eſt. De méme, quel que puiſſe être le ſuccès de cet Ouvrage, M. de Voltaire n'en ſera pas moins parmi nous l'honneur des Lettres & de la Poéſie.

LA

HENRIADE
TRAVESTIE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce fier Compagnon,
Petit de taille, grand de nom,
Qui régna par droit de chevance,
Et par droit de conquête en France:
Qui profita de son malheur
Pour gouverner en bon Seigneur;
Confondit Mayenne & la Ligue,
Et fit à l'Espagnol la figue.

Toi que trahissent les Normands, *
Déité qui jamais ne ments,
Dévoile-nous tout ce mystere,
Comme tu l'as fait à Voltaire?
Et que la fable à tes discours
Prête de Burlesques atours.

* La vérité.

Défunt Valois régnoit encore ;
Mais comme une franche Pécore ;
Le cagnard laiſſoit à veau-l'eau
Lâchement voguer ſon bateau.
Ce n'étoit plus ce fier Gendarme
Qui répandoit par-tout l'alarme,
Quand il alloit à l'Ennemi
S'eſcrimant en diable & demi :
Ce n'étoit plus ce Gentilhomme,
Semblable aux vieux ſoudards de Rome,
Dont les Polonnois enchantés,
Voulurent être régentés.
Tel en ſecond ſouvent excelle,
Qui Chef n'eſt qu'un Jean de Nivelle ;
D'intrépide & brave Soldat,
Il devint pietre Potentat.
Sauf ſon reſpect, le Nicodême
Roupilloit ſous ſon diadême,
Tandis que régnoient en ſon nom,
Quatre Précurſeurs de Chauſſon ; *
Car il étoit, dit la Chronique,
Sujet au vice anti-phyſique.
Meſſieurs de Guiſe cependant
Tramoient la Ligue ſourdement :
Ligue plus funeſte au Royaume
Que ne fut jadis à Sodôme
Le feu qui grilla tant de gens,
Excepté Loth & ſes Enfants.
Le Peuple armé contre ſon Prince
Le fit partir pour la Province,

* C'étoient les Mignons de Henri III, *Voy. Remarques de Quélus, &c.*

Et les Etrangers dans Paris
En ſa place furent admis.

Or tout alloit de mal en pire
Lorſque Bourbon, ce maître Sire,
Dont on vante tant les exploits,
Vint rendre l'eſpoir à Valois,
Ils marcherent vers la Courtille,
Ce qui fit trembler la Caſtille,
Et le Saint Pere, de façon
Qu'il en gâta ſon caleçon.
Dans Paris, Madame Diſcorde,
Femelle ſans miſéricorde,
Excitoit chacun au combat,
Homme d'épée, homme à rabat;
Et des hauts clochers de la Ville,
Appelloit Meſſieurs de Séville.

Lors le pauvre Valois étoit
Près Saint Denis qui recrutoit
Païens, Huguenots, Hérétiques,
Bons Chrétiens, mauvais Catholiques,
Tous pour l'amour de leur Pays,
D'Ennemis devenus amis.
Le Preux Bourbon devant eux marche
Plus abſolu qu'un Patriarche,
Tandis que Monſieur Saint Louis,
D'un des crénaux du Paradis,
Avec ſa lunette d'approche,
Regards paternels lui décoche.
Il ſavoit, le brave lorgneur,
Qu'aux ſiens Henri feroit honneur;
Mais il lui fâchoit qu'à la Meſſe

Il n'allât non plus qu'à Confeſſe,
Son deſſein étoit cependant
D'en faire plus qu'un Préſident:
Il vouloit même, entr'autres choſes,
Lui découvrir le pot aux roſes,
C'eſt-à-dire, à propos de quoi
L'eſprit doit céder à la foi;
Entrepriſe épineuſe en diable....
Mais Saint Louis étoit capable
Plus qu'aucun Curé qui fut onc.
De ſon obſervatoire donc,
Il ſervoit à Bourbon de guide.
Et le couvroit de ſon Egide,
Sans néanmoins qu'il en ſût rien,
Car cela n'eût pas été bien.

Déja dans pluſieurs eſcarmouches
On avoit vuidé ſes cartouches,
Et de Paris juſqu'aux deux Mers,
On avoit fait maints cris amers,
Quand Valois, qui ſavoit la langue,
A Bourbon fit cette harangue:
Avouez, mon cher Compagnon,
Que nous avons bien du guignon,
De ma Maiſon on me déloge;
Et vous, qu'à bon droit je ſubroge,
Pour me remplacer tôt ou tard,
On vous traite comme un bâtard;
Le Saint Pere au Diable vous donne,
Sans prendre conſeil de perſonne.
Il envoie outre ce chez nous
Les Eſpagnols manger nos chous.
De tous côtés on nous attaque,

Bref, chacun nous tourne caſaque.
Vous ſavez quels ſont les Anglais,
Parbleu ! Couſin, appellons-les.
Ils ont la plus digne des Reines ;
Allez l'inſtruire de nos peines ;
Le Coche partira demain :
Profitez-en, s'il n'eſt pas plein ;
Ou bien par les Chaſſe-marée,
Décampez dès cette ſoirée :
L'argent eſt bon à ménager
Lorſque l'on va chez l'Etranger.
Ne blamez rien en Angleterre ;
Louez juſqu'aux pommes de terre
Que l'on y mange par ragoût.
N'allez pas leur dire ſur-tout
Que Paris ſoit plus grand que Londres,
Car ils ſeroient gens à vous tondre ;
Et puis quand vous ſeriez tondu,
Chacun vous cracheroit au cu.
Suffit : vous êtes homme ſage.
Adieu ; faites votre meſſage,
Il dit : & le Papa Bourbon,
Qui ſe croyoit ſeul aſſez bon
Pour réduire l'Eſpagne & Rome,
Renioit tout bas, Dieu ſait comme,
Lui qui naguere, ſecondé
Du brave Prince de Condé,
Aux Ligueurs tailloit des croupieres,
Et leur donnoit les étrivieres.
Enfin, il cacha ſon dépit
Du mieux qu'il put, & déguerpit.
Les Soldats pleurent ſon abſence,

N'ayant qu'en lui ſeul confiance.
Cependant on croit à Paris
Qu'il eſt toujours dans le Pays.
A ſon défaut la renommée,
Des Ligueurs fait trembler l'armée.

Ils ſont déja loin de Poiſſi, *
Le Chef des Huguenots & lui :
Chef qui ſe ſeroit pour ſa Secte
Fait écraſer comme un inſecte.
Henri l'aimoit de tout ſon cœur,
Parce qu'il n'étoit point flatteur ;
Et qu'on l'eſtimoit honnête homme
Même juſqu'à la Cour de Rome.
Bref, pour n'être point trop diffus,
A Dieppe les voilà rendus.
Lors le double traître d'Eole
Retenoit les Vents dans ſa Geole ;
Et ne lâchoit qu'un ſeul Zéphir
Qui ſouffloit à faire plaiſir :
Mais à peine a-t-on levé l'ancre,
Que le Ciel ſe barbouille d'encre.
Borée & ſon frere Aquilon
Font un terrible carillon.
Sur les flots élevés en buttes,
Les Marſouins font mille culbuttes.
Il tonne, il grêle ; &, qui pis eſt,
Le Nautier dit ſon chapelet.
Henri, dans ce danger extrême,
Avale une tarte à la crême,

* Dupleſſis-Mornay.

Auſſi réſolu que Céſar
Qui, courant ſemblable hazard,
Sur ſon bord danſa la gavote
Pour encourager ſon Pilote.

Au même moment le bon Dieu,
Aſſis ſur un nuage bleu,
Ordonne à la Mer de conduire
Au Port de Gerſey le Navire,
Et c'eſt là, grace à ſa bonté,
Que notre Héros fut jetté.
A quelques cents pas du rivage
On trouve un ſombre & verd bocage;
Un roc lui ſert de paravent
Contre la marée & le vent.
Tout auprès eſt une caverne
Plus noire que le ſombre Averne.
Un bon vieillard, dans ce réduit,
Par inſpiration co-duit,
Pour ſes péchés & pour les nôtres,
Offroit au Ciel ſes patenôtres,
Et de cent coups de martinet
Chaque jour ſe moriginoit,
En attendant la récompenſe
Qu'aux bonnes œuvres Dieu diſpenſe.
Le Béat qui, de ſon taudis,
Avoit commerce en Paradis,
Reconnut Henri Quatrieme,
Quoiqu'il n'eût pas le Diadême.
Il lui préſenta du pain bis,
Avec un doigt de Roſſolis.
La chere étoit un peu frugale

Pour une Perſonne Royale ;
Mais quand le compere avoit faim,
C'étoit une gorge à tout grain.

Après qu'on eût plié la nape,
On ſe mit à parler du Pape,
Et du point, ſouvent conteſté,
De ſon infaillibilité.
Mornay, très-zélé Calviniſte,
Ergo, du Pape Antagoniſte,
Donnoit au Diable le Prêcheur
Et ſon bénévole Auditeur,
Qui d'abjurer ſon héréſie
Sentoit une ſecrete envie.
Ventre ſaint-gris, diſoit le Roi !
Si j'avois pour deux liards de foi.....
Vous en aurez, lui dit l'Hermite :
Faites uſage d'eau-bénite ;
Dites auſſi, *Neſcio vos*
A vos coquins de Huguenots ;
Car Dieu, qui par ma voix s'explique,
Veut que vous ſoyez Catholique,
Sans quoi le Trône des Français
Vous eſt interdit pour jamais.
Sur toutes choſes, je vous prie,
Un peu moins de galanterie.
Je ſais qu'après un cotillon
Vous courez comme un poſtillon,
Ce qui n'eſt pas des plus honnêtes
Pour un Monſieur tel que vous êtes.
Enfin, quand vous ſerez vainqueur
De la Ligue & de votre cœur ;

Quand pour ravitailler Lutece *
Vous aurez épuiſé Goneſſe,
Les calamités ceſſeront,
Et vos yeux ſe deſſilleront.
Chaque parole qu'il profere
Poind Bourbon juſqu'au Méſantere.
Il ſe croit dans le Paradis
Où demeuroit Adam jadis,
Où le bon Dieu parloit aux hommes
Avant qu'ils mangeaſſent des pommes.
Maudit puiſſe être le gourmand
Qui le premier y mit la dent!
Car, comme on voit dans la Geneſe,
Nous ſerions tretous à notre aiſe,
Vivant à bouche que veux-tu,
Au ſoleil nous grattant le cu,
Sans que qui que ce pourroit être
Oſât jamais le nez y mettre.

Au vieillard, les larmes aux yeux,
Le preux Henri fait ſes adieux:
Et tôt après, je ne ſai comme
Il eut moins de haine pour Rome.
Mornay, de ſa Secte entiché,
Parut ſurpris, mais non touché.
Dieu, ſelon Monſieur de Voltaire,
Vouloit lui cacher ſa lumiere.
Que cela ſoit ou ne ſoit point,
Je ne n'inſiſte pas ſur ce point.
Tandis qu'on s'embraſſe & rembraſſe

* Paris.

L'Aquilon aux Zéphirs fait place ;
Le Soleil quitte ſon manteau,
L'Alcion reparoît ſur l'eau ;
Et Bourbon à la fin prend terre
Sur les rives de l'Angleterre.
L'heureux changement de l'Etat
Etonne notre Potentat.
Il ne peut concevoir qu'une Iſle,
Qui n'a jamais été tranquille,
Laquelle a dépoſé cent Rois,
Au mépris des plus ſages Loix,
Par une Femme gouvernée,
S'applaudit de ſa deſtinée.
C'étoit la Reine Elizabeth
Qui ce grand miracle opéroit.
Elle mene l'Europe entiere
Comme un enfant par la liſiere.
Ses peuples régorgent d'écus
Ni plus ni moins que des Créſus :
Pour les gagner, bravant les ondes,
Ils vont chercher de nouveaux Mondes :
Ils iroient au Diable d'Enfer,
S'ils y pouvoient aller par Mer.

Londres eſt une très-grande Ville,
Dont la canaille eſt peu civile,
Ce qui fait que par fois les gens
Reviennent de chez eux ſans dents,
Les mentibules détachées
Et les oreilles arrachées.
A cela près, c'eſt un pays
Qui, comme on dit, vaut bien ſon prix.

Le Commerçant & le Soudrille,
Le Docte, en un mot, tout y brille.
Je pourrois du Gouvernement
Dire quelque choſe en paſſant ;
Mais le ſérieux m'embarraſſe,
Et ce n'eſt point ici ſa place.

Pour couper court, Sa Majeſté
Arrive dans cette Cité
Dont la Tour eſt ſi renommée,
Qu'on en parle juſqu'en Crimée,
Juſqu'à la Cochinchine auſſi ;
C'eſt-à-dire bien loin d'ici.

Le Héros va trouver la Reine
En vieux pourpoint de tiretaine,
Un de ſes bas rapetaſſé,
Et ſon haut-de-chauſſes percé ;
De façon que ſans ſa chemiſe,
On pouvoit voir ſa marchandiſe.
Il parle, ainſi qu'un Avocat,
Des preſſans beſoins de l'Etat,
Et découvre ſa grandeur d'ame,
Même aux pieds de la bonne Dame.
Comment, dit-elle, ce Valois
Qui vouloit nous prendre autrefois ;
Cet homme à ma Cour vous envoie,
Et pour le ſervir vous emploie !
Oui, dit-il, j'ai pitié de lui ;
Il me demande mon appui ;
A tout péché miſéricorde ;
Franchement j'aime la concorde.

Puiſqu'enfin il eſt repentant,
C'en eſt aſſez, je ſuis content.
Mais laiſſons-là le pauvre haire,
Et revenons à notre affaire.

Oh ! dit la Reine, en ſouriant,
Vous me ferez auparavant
Le récit des maux de la France.
J'en ai lu quelque circonſtance
Dans les nouvelles à la main ;
Mais on n'y voit rien de certain.
J'attends de votre complaiſance
Que vous m'en donniez connoiſſance.
Ah ! vous renouvellez mon deuil,
Reprit Bourbon la larme à l'œil.
Que ne puis-je de ma mémoire
Bannir cette cruelle hiſtoire,
Et tous les crimes inouis
Que ma parentelle a commis !
Mais vous l'avez dans la cervelle,
Il faut donc que je vous révele
Ces myſteres d'iniquité.
Soit : je dirai la vérité.
Qu'au moins rien ne vous déconcerte,
Car je parle la bouche ouverte.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

REINE, nous devons tous nos maux
Aux Hypocrites, aux Gagots.
C'eſt pour la foi que chacun s'arme,
Et que l'on fait tant de vacarme:
Lequel a droit des deux partis,
C'eſt le cadet de mes ſoucis.
Qu'entre ceux de Geneve & Rome,
L'on ſe chamaille, l'on s'aſſomme,
J'y donne mon conſentement,
Et ne m'en mêle nullement.
Bran de ces prétendus Apôtres,
Je m'en tiens à mes patenôtres.
Si la Cour eut fait comme moi,
Chacun ſeroit paiſible & coi.
Mais les Guiſes, ſans conſcience,
Voulant ſe faire Rois de France,
Firent entrer dans leurs deſſeins
Le bon Dieu, la Vierge & les Saints.
Le Peuple animé d'un faux zele,
Contre moi tira la guindrelle *;
Et dans ce chien de chamaillis
Bien des Bourgeois furent occis.
Mais vous ſavez ce qu'en vaut l'auné:
Jadis ces beaux faiſeurs de Prône,
Sans vos ſoins diligens, chez vous

* Terme d'argot, qui ſignie épée.

Mettoient tout ſens-deſſus-deſſous.
Maintenant vous voilà tranquille ;
Tout eſt paiſible dans votre Iſle.
Que Madame de Médicis
N'a-t-elle pris de vos avis !
A propos de cette bonne ame,
C'étoit la plus méchante femme
Et l'eſprit le plus remuant
Que le Diable eût fait en volant.....
J'en puis parler mieux que perſonne,
J'ai vécu chez cette Arcabonne
L'eſpace environ de vingt ans,
Et l'ai connue à mes dépens.
Son époux, en ſon plus bel âge,
A paſſé le ſombre rivage :
On n'a jamais trop ſû comment,
On s'en eſt douté ſeulement.
La carogne à ſes enfans même
Envioit Sceptre & Diadême.
C'étoit un vrai tiſon d'Enfer,
Une Mégere, un Lucifer ;
Lorſqu'un ſien fils étant Monarque,
Vouloit ſeul conduire ſa barque.
Sans ceſſe elle brouilloit les dés
Entre les Guiſes, les Condés ;
Entre les Couſins & les Freres,
Et les Cocus & leurs Comperes :
Changeant d'avis & d'intérêt,
Comme elle eût changé de bonnet :
Plus petite voluptueuſe,
Extrêmement ambitieuſe ;

A ſa ſecte ne croyant pas,
Et bonnement tournant le ſas.
Baſte, elle raſſembloit en elle
Tous les défauts de la femelle.
Ne vous fâchez point de ce mot,
Il n'eſt pas pour vous, tant s'en faut,
Car je jure par Sainte Barbe,
Qu'il ne vous manque que la barbe,
Et quelque choſe avec encor,
Pour valoir votre peſant d'or.

François Deux, l'étoupe au derriere,
Giſſoit déja près de ſon pere;
Pauvre enfant que Guiſe traitoit
Comme un ſot, tout Roi qu'il étoit;
Charles tremblant ſous Catherine,
Juſques à lâcher ſon urine,
Etoit ſon très-humble valet,
Et vouloit ce qu'elle vouloit.
Elle ſema la zizanie
En tous lieux; & ſon noir génie
Tant adroitement nous preſſa,
Qu'à Dreux maintes peaux on laiſſa.
Montmorency l'octogénaire
Quitta perruque en cette affaire,
Si pourtant perruque il avoit;
Car je crois que l'on ſe ſervoit,
En ce tems pour couvrir la nuque,
De calote, & non de perruque.
Près d'Orléans, Guiſe occis fut.

Puiſſes-tu jamais ne produire
Rien de bon à brûler ni cuire !
Après ce malheur Coligny
Fut mon Mentor & mon appui.
Tredame, c'étoit un compere
Qui manioit une rapiere,
Un cimeterre, un eſpadon,
Mieux que le bréteur Sarpédon.
Auſſi, Princeſſe, je l'avoue,
Si de mon adreſſe on me loue ;
Si ſous les coups que j'ai donnés,
Maint Bourgeois a perdu ſon nez,
C'eſt de Coligny, de lui-même,
Que je tiens ſe talent ſuprême.

Médicis enfin ſe laſſant
De combattre inutilement,
Retira toutes ſes cohortes,
Et de Janus ferma les portes ;
Ce qui veut dire, en bon Français,
Qu'avec nous elle fit la paix :
Mais ce fut, mort non de ma vie,
A la façon de Barbarie.
Coligny, dans la bonne foi,
Juſqu'au Louvre vint avec moi.
La Reine affectant grande joie,
Pour m'embraſſer ſes bras déploie,
Et de ſes yeux, ſur mon muſeau,
Laiſſe cheoir quatre gouttes d'eau ;
Puis d'une maniere charmante
Mon Mentor elle complimente ;

A quoi répond le bon Seigneur,
Je ſuis votre humble ſerviteur.
Pour trouver phraſe tant honnête,
Il ne ſe grâtta point la tête :
Auſſi le compere avoit-il,
L'eſprit extrêmement ſubtil,
Et plus encor qu'il ne l'annonce
Par cette agréable réponſe.

Mais voici bien du rabat-joie ;
J'épouſe la ſœur de Valois :
Et le premier jour de ma noce,
Mamam meurt d'une mort précoce ;
Il ne faut pas rêver beaucoup
Pour ſoupçonner l'auteur du coup ;
Médicis eſt une commere
Qui..... mais chut, auſſi-bien ma mere
N'en eſt ni plus ni moins là-bas,
Ou là-haut ; il n'importe pas.
Cependant la méchante bête
Nous fait préparer une fête
Où maint Bourgeois décédera,
Sans qu'on lui diſe un *Libera*.

Cette nuit fatale arrivée
Dont ma Secte s'eſt mal trouvée,
L'Amiral au lit étendu *,
Repoſoit ſon *individu*,
Et ronfloit comme la pédale
De l'Orgue d'une Cathédrale.

* Coligny.

Soudain un horrible ſabat
Le fait ſortir de ſon grabat.
Il met la tête à la fenêtre,
Et voit des gibiers de Bicêtre,
Qui ſans rime ni ſans raiſon,
Mettent le feu dans ſa maiſon,
Et d'une façon peu chrétienne
A ſes gens percent la bédaine.
Puis du nom fameux de Gaſpart *
L'air retentit de toute part.
Le jeune Téligny ſon gendre,
Sous ſon balcon vient l'ame rendre.
Que diable faire à tout ceci,
Dit tout bas le preux Coligny ?
Je vois qu'à la fin de l'hiſtoire,
Il me faut paſſer l'onde noire :
Soit, *Libera nos Domine*,
M'y voilà tout déterminé.
Déja l'aſſaſſine cohorte
Heurte rudement à ſa porte :
Il ouvre avec cet air bénin,
Ou plutôt cet air patelin
Qu'on emprunte afin de ſéduire
Les gens qui cherchent à nous nuire.
Meſſieurs, dit-il, que voulez-vous ?
A ces mots les voilà tretous
Plus muets que poiſſon d'eau douce.
Chacun pourtant ſon voiſin pouſſe,
Et l'excite à faire le coup ;
Mais au diable qui s'y réſoud.

* Coligny.

Celui-ci lui baiſe la patte,
Celui-là le leche & le gratte;
L'autre tombant à ſes genoux,
Lui dit, Papa, pardonnez-nous.
Va, répond-il, la paix eſt faite,
Pourvu que vous faſſiez retraite;
Car de repoſer un petit
Je me ſens encore appétit:
Il faut que j'en prenne ma doſe,
Ou demain je ſerai tout choſe.
Adieu, Meſſieurs, juſqu'au revoir.
Je vous ſouhaite le bon ſoir.

Il alloit refermer ſa porte,
Quand Beſme, que le diable emporte,
Montant les degrés trois à trois,
Quatre à quatre même, je crois,
Leur crie, où courez-vous, canailles?
Coyons, plus coyons que des cailles,
Marauts, qui trahiſſez le Roi,
Venez prendre exemple de moi.
Auſſi-tôt il tire ſa dague,
Et ſur Coligny, zague, zague,
Il frappe, le larron qu'il eſt,
Les yeux clos ſans voir ce qu'il fait,
Craignant que ſon auguſte face
Salir ſes chauſſes ne lui faſſe.

Bref, le vénérable Barbon
Fut accroché par le jambon
Sur un roc voiſin de Montmartre,
Plus haut que les clochers de Chartres,

Et

Et ſon chef au Louvre porté
Pour récréer ſa Majeſté.

Après cette chienne de ſcene,
Qui ne fut ni belle, ni ſaine,
Des milliers de bons Citoyens,
Des grands, des petits, des moyens,
Furent mis en capilotade,
D'autres diſent en marmelade;
Marmelade ſoit, néanmoins
Ils n'en trépaſſerent pas moins.
Guiſe, pour venger ſon cher pere,
Plus animé qu'une vipere
Que l'on excite dans ſon trou,
Court, hurlant comme un loup-garou;
Et frappant d'eſtoc & de taille,
A bien des gens gâté la taille.
Nevers, Gondi, Tavanne auſſi,
Les boute-feux de tout ceci,
L'épée au poing, prêchent d'exemple,
Par une occiſion très-ample.
Finalement dans tout Paris,
Freres, ſœurs, femmes & maris,
Sont par cette race maudite
Envoyés dormir au Cocyte;
Et pendant qu'on travaille ainſi,
Les Prêtres font *xi*, *xi*, *xi*, *xi*,
Comme on fait aux chiens dans la rue,
Lorſque l'un ſur l'autre ſe rue.
Malepeſte, quels gens ruſés!
Fiez-vous-y ſi vous l'oſez.

Reſnel & Pardaillan enſemble
(Ils étoient amis ce me ſemble)
Eurent auſſi leurs paſſe-ports
Pour aller vivre chez les morts ;
Et Guerchi, ce très-vaillant homme,
Qui par douzaine les aſſomme
A coups de poing & de gourdin,
Tomba mort avec Lavardin.
Les fiers Marſillac & Soubiſe,
Courans comme le vent de biſe,
Vinrent cheoir ſous les yeux du Roi,
Criant on m'aſſaſſine, à moi.

Mais Catherine, & le beau Sire,
De leurs clameurs, ne font que rire:
Ils leur font même le niquet,
Ce qui n'eſt pas un fort beau trait.
Ce n'eſt pourtant point là le pire ;
Le Prince, que la rage inſpire,
Envoie aux pauvres Huguenots,
De ſon mouſquet, force lingots ;
Et Monſeigneur Henri Troiſieme,
A ſes côtés faiſant de même.
Il eſt cependant aſſez doux,
Mais il hurloit avec les loups.

Pluſieurs, ſans tambour, ni trompette,
Prirent la poudre d'eſcampette :
Ils agirent en gens prudents ;
Car ils n'auroient plus mal aux dents.
Caumont & ſa progéniture
Dormoient ſous même couverture ;

On le dépêcha comme autrui,
Et l'un de ſes fils avec lui.
L'autre, grace au large derriere
De ce bon & malheureux pere,
Sous lequel il ſe retrancha,
D'aucun coup on ne le toucha.

Lors j'étois logé dans le Louvre,
(J'euſſe été beaucoup mieux à Douvre.)
Au bruit enfin qu'on fait chez moi,
Je m'éveille tout en emoi :
J'appelle mes valets, je ſonne ;
Mais du diable s'il vient perſonne :
Eh ! comment ſeroient-ils venus ?
Ils avoient dit leurs *In manus*.

Après cet affreux tintamare,
Un coquin, de ſon jacquemare,
Sans reſpect me coupoit le cou,
Si l'on n'eût arrêté le coup.
De frayeur j'en eus la migraine
Au moins une bonne ſemaine.
Qui m'eût à l'inſtant approché,
Certes le nez ſe fût bouché.
Il faut pourtant que je confeſſe,
Que du plat des mains ſur la feſſe,
Je reçus de ces forcenés
Vingt horions bien aſſenés.
C'étoit en occurrence telle,
Une petite bagatelle,
Quoiqu'il ne fût pas bien décent
De feſſer homme de mon rang.

Cependant la bonne Princeſſe,
Que le Diable ſouffle ſans ceſſe,
De ma perſonne s'aſſura,
Et par ſon ordre on me coffra.
Mais Votre Majeſté s'ennuie
D'entendre telle Litanie :
Ma foi pour ne vous pas mentir,
Il me tarde auſſi de finir.
Vous ſaurez donc que Catherine
Par-tout fit jouer cette mine,
Où paſſerent ſi mal leur tems
Tous nos amis les Proteſtans.

Fin du Chant Second.

CHANT TROISIEME.

LORSQUE l'on fut bien las d'occrire,
Le Peuple convertit ſon ire
En regrets, & *pro Defunctis*
Il dit force *De profundis*.
Bientôt après, le Roi lui-même,
De triſteſſe devint tout blême;
Et je gagerois un écu,
Qu'il leur eût ſoufflé dans le cu,
S'il eût pu, par cet acte pie,
Les rappeller tous à la vie.
Il fut pris du mal Siamois, *
Puis au bout de vingt-quatre mois,
Ce qui veut dire double année,
Il termina ſa deſtinée.
J'étois préſent quand il mourut;
O mon Dieu, comme il me parut:
J'en eus le friſſon. Notredame!
Qu'on eſt vilain quand on rend l'Ame.
Il rouloit de gros yeux ardens,
Et nous morguoit grinçant les dents,
De même qu'un damné qui ſouffre
Dans l'huile bouillante & le ſoufre.
Or donc, mon Couſin Charles Neuf,
Lequel étoit encor bien neuf,
Autant par l'eſprit que par l'âge,
Déguerpit enfin l'héritage.

* Sueur de ſang.

Soudain Valois, du fond du Nord,
Vingt gaiement remplacer le mort.
Les Polonnois à leur Couronne
Avoient proclamé ſa perſonne,
Parce qu'en honnête garçon
Il manioit l'eſtramaçon;
Et que ſans faire le bravache,
Il abattoit nez & mouſtache
A quiconque oſoit contre lui
Tirer lame de ſon étui.
Cette tant belle renommée
S'eſt évaporée en fumée.
Dès que de ſa ſucceſſion
Valois fut en poſſeſſion,
Il devint, excuſez la phraſe,
De bon ſoldat un franc viédaſe.
Ses Favoris dans ſa maiſon
Le retenant comme un oiſon,
Aux dépens de toute la France,
S'engraiſſoient & faiſoient bonbance;
Et tout alloit cahin, caha,
Quand Guiſe au Peuple ſe montra.
Quoiqu'il eût balafre à la face,
Il n'avoit pas mauvaiſe grace,
Et ſans ce défaut il eût fait
Un Gentilhomme très-parfait.
Sur toute choſe il étoit brave
Plus que ne fut Auguſte-Octave,
Qui de ſes jours ne ſe battit,
Et jamais ne s'en repentit.

Guiſe, pour engeoler ſon monde,

Avoit ſcience très-profonde :
Il viſoit, le Maître éveillé,
A jouer au Roi dépouillé ;
C'eſt pourquoi de ſa courtoiſie
Il honoroit la Bourgeoiſie,
Touchoit la main à celui-là ;
A celui-ci, comment vous va ?
Sur les gifles baiſoit cet autre,
Votre valet, & moi le vôtre.
Moyennant ce, le Balafré
D'un chacun étoit adoré.

Dès qu'il crut ſon pouvoir ſans bornes,
Auſſi-tôt il montra les cornes ;
Cornes priſes figurément,
Car je ne ſais pas autrement
S'il étoit de la confrairie
Dont on eſt quand on ſe marie.
Que cela ſoit ou ne ſoit pas,
Ma foi les feſſes je m'en bas.
Il fit cette diable de Ligue
Qui nous donna bien de l'intrigue,
Et nous donne encore aujourd'hui
Bien du grabuge & du ſouci.

Valois, comme une franche outarde,
S'amuſoit lors à la moutarde
Avec deux ou trois débauchés,
Enclins à certains gros péchés
Qu'on punit du Fagot en France,
Et qu'on autoriſe à Florence.

Mons la Balafre * cependant,
Plus reſpecté qu'un Intendant,
Nous donnoit du fil à retordre ;
Mais Valois ne voulant pas mordre,
Je m'offris à mordre pour lui,
Et j'allois prendre ſon parti,
Quand le double traître de Guiſe
Entre nous oppoſa l'Egliſe,
Et fit faire défenſe au Roi
D'avoir nul commerce avec moi.
L'innocent, craignant le Pontife,
Lequel étoit un vrai Caïphe,
Par complaiſance m'envoya
Faire lanlere, tant y a
Qu'à la parfin nous guerroyâmes,
Et de grand cœur nous nous gourmâmes.
Joyeuſe, ce gentil mignon,
Des plaiſirs du Roi compagnon,
Contre moi grillant de ſe battre,
Un membre ou deux comptoit m'abattre.
Il ſe trompa: Vous le ſavez.
Non, dit la Reine, pourſuivez:
Ce que j'en ſai n'eſt pas grand'choſe.
Faites-moi le récit, pour cauſe,
De ce fameux jour de Coutras,
Où vous coupâtes tant de bras,
Tant d'oreilles & tant d'échines,
Tant de nez, tant d'autres machines :
Finalement, n'oubliez pas
Du ſieur Joyeuſe le trépas.

* Guiſe.

O ça, vîte, que l'on dégoiſe,
Ou ſinon par delà Pontoiſe
Je vous..... Ah ! répondit Bourbon,
Tirant humblement le guibon,
Et jouant des doigts ſur ſon feutre
Qui n'étoit pas celui d'un pleutre,
Princeſſe, ne vous fâchez point,
Vous ſaurez tout de point en point.

Or écoutez bien. Ce Joyeuſe,
Dont le ſort vous rend curieuſe,
Etoit un fort joli garçon,
Quoiqu'un peu puant le chauſſon.
Le Roi l'aimoit plus que ſa femme,
Ce qui fâchoit la bonne Dame,
Si qu'elle en fit à la maiſon
Souventes fois beau carillon.
Elle auroit mieux fait de ſe taire,
Et de l'en coëffer d'une paire,
Sans faire le ſemblant de rien,
Comme font les femmes de bien :
Mais elle n'étoit pas coëffeuſe.
Pour revenir donc à Joyeuſe,
Il étoit, ainſi que j'ai dit,
Joli garçon, ſans contredit ;
Et ſi la mort cette camuſe,
Laquelle à nous happer s'amuſe,
N'eût point envoyé le Giton
Au ſombre manoir de Pluton,
Il eût peut-être égalé Guiſe
Avant d'avoir la barbe griſe.

Entouré de jeunes ſoldats
Montés ſur de fringands dadas,
Nous vîmes ce beau Gentilhomme,
Plus fier qu'un Empereur de Rome,
Caracolant, venir vers nous
Pour ſe faire rouer de coups.
Ils étoient en chemiſes blanches,
Avec leurs habits des Dimanches.
De beaux joyaux, des braſſelets,
Des fontanges à leurs colets,
Et ſur leurs flamboyantes lames
Les chiffres dorés de leurs Dames.
Baſte, ils parurent à Coutras
Auſſi parés que le bœuf gras.
Nous autres, en chemiſes ſales,
En pourpoint des piliers des halles,
Montrant le cu de tout côté,
Et marchant ſur la chrétienté,
Immobiles comme des termes,
Nous les attendions de pieds fermes.
Ils vinrent, les pauvrets, hélas!
Se frotter à nos coutelas.
Dieu ſait de combien de bleſſures
Nous leur couvrîmes les freſſures,
Et combien ſur les déconfits
Mes ſoldats firent des profits.

Cependant j'avois grande envie
Qu'à Joyeuſe on ſauvât la vie:
Je criois, ne le tuez pas,
Coupez-lui ſeulement un bras;

Mais à l'appétit de ſes nipes,
Ils lui firent ſortir les tripes,
Et mirent ſon corps auſſi nu
Qu'en ce monde il étoit venu.
Ventre ſaint-gris, quelle victoire!
Qu'elle m'a cauſé de déboire!
Ceux qu'à l'ombre nous avons mis
Etoient nos couſins, nos amis.
Valois, après ce coup ſiniſtre,
Fut traité des ſiens comme un cuiſtre,
Comme un benêt, un innocent,
Un ſot, en un mot comme en cent.
Le Seigneur de Guiſe, au contraire,
Plus révéré qu'un reliquaire,
Idole du Peuple badaut,
Marchoit dans Paris le nez haut.
Il venoit de venger Joyeuſe
D'un façon bien glorieuſe.
Jeſus! quel chien de houlvari
Il cauſa dedans Vimori,
Et dans Auneau contre nos Rêtres
Qu'il envoya voir leurs ancêtres.

Enfin, las de ſes airs fendants,
Valois voulut montrer les dents,
Et châtier le téméraire;
Mais il ne fit que de l'eau claire.
On ſonne ſur lui le tocſin,
Tout Bourgeois devient fantaſſin;
On dépouille Meſſieurs ſes Gardes
De leurs tranchantes allebardes,

Puis on les renvoie au Palais
A coups de manche de balais ;
Et mon très-honòré Beau-frere
A coups de pied dans le derriere.
Il en fut quitte à bon marché ;
Car ſi Guiſe un mot eût lâché ,
Le pauvre Sire étoit de flandre ;
Mais la fuite il lui laiſſa prendre ,
Content de l'avoir fait courir ,
Et qu'il eût eu peur de mourir.
Guiſe , comme le dit Voltaire ,
Attenta trop dans cette affaire ,
Ou trop peu ; je le crois auſſi ,
Il fut trop ou trop peu hardi.
Cependant , aidé des Iberes ,
Des Romains & de ſes deux freres ,
Adoré du Peuple Français ,
En un mot , fier de ſes ſuccès ,
Il crut ſous le ſale capuce
De Récolet ou Piquepuce ,
Mettre le Roi dans un Couvent ,
Comme nos Rois de ci-devant ,
Qu'on couvroit d'un habit de Moine
Pour uſurper leur patrimoine ,
Et qui de Princes étoient faits
De miſérables Freres lais.
C'eſt pour ſon nez que le four chauffe ,
Aujourd'hui l'on n'eſt pas ſi goffe ,

Dans ce tems-là , Monſieur Valois
Venoit de convoquer à Blois

Les Etats-Généraux de France ;
Princeſſe, vous ſavez, je penſe,
Ce que c'étoient que ces Etats,
Et quels furent leurs réſultats :
On y fit ſermons pathétiques
Touchant les miſeres publiques ;
Et ces ſermons qu'ont-ils produit ?
Rien autre choſe que du bruit.
Guiſe, en croc, en vrai la tulipe,
Vint aux états fumant ſa pipe,
Et ſans défuler ſon bonnet,
Auprès du Roi s'aſſit tout net.
Quoi ! ce viſage à chier contre,
Ce traître à ma barbe ſe montre,
Dit tout bas notre ami Valois,
De rage ſe rongeant les doigts.
Sans doute il me prend pour un blaiſe
Ah ! parſembleu, j'en ſuis bien aiſe.
Holà, Gardes-du-Corps, holà ;
Eventrez-moi ce drôle-là ;
Il dit. *Subito* trente épées
Dans ſes boudins furent trempées.
Guiſe encor après ſon décès
Etoit plus fier qu'un Ecoſſais ;
Et ſa figure de carême
Faiſoit trembler Henri troiſieme.

Dès que ce bruit ſe répandit,
Dans tout Paris on n'entendit
Que déſolations & plaintes
De Filles & femmes enceintes,

De jouvenceaux, de vieux paill[illegible]
De pucelles & de cornards,
De robins, de ſoldats, de moines ;
De maqueraux & de ch[illegible]moines ;
Enfin de tout Pariſien,
Soit fripon, ſoit homme de bien ;
Car il étoit aimé, le Sire,
Cent fois plus qu'on ne ſauroit dire.
Mons Mayenne, en drap de Pagnon,
S'étant frotté l'œil d'un oignon,
Amérement pleure ſon frere,
S'arrachant toute la criniere,
Et fait retentir de ſes cris
Tous les carrefours de Paris.
Les Ligueurs, touchés de ſa peine,
Le proclament leur Capitaine,
Ainſi qu'étoit le trépaſſé,
Qui requieſcit in pace.
Le voilà conſolé le drôle,
Il n'a pas mal joué ſon rôle.
Auſſi c'eſt un maître calin ;
Le diable n'eſt pas plus malin.
Si feu Guiſe fut un grand homme,
Mayenne en eſt le ſecond tome ;
Et pour n'en rien dire de plus,
C'eſt, je crois, jus vert ou vert jus.
Le jeune Chevalier d'Aumale,
Garçon méchant comme la gale,
Sous ſes étendards nous pourſuit,
Dont aſſez ſouvent il nous cuit.
Ce n'eſt pas tout : le Roi Philippe,
Votre ennemi, nous prend en grippe,

Protege Mayenne & les ſiens,
Et nous traite comme des chiens ;
En un mot, l'Evêque de Rome,
Moins humain que le dernier homme,
(Le Diable puiſſe l'emporter)
Fournit verges pour nous fouetter.
Du Nord au Midi de l'Europe
Le guignon après nous galope.
Finalement le pauvre Roi,
Haï de tous, hormis de moi,
M'écrivit de Tours en Touraine
Miſſive de regrets ſ[illegible]ine,
Et d'aſſurances d'a[illegible]e,
Que j'ai tout grief oublié.
Sans aucun train, ſans équipage,
Je fus le voir, ſuivi d'un Page.
Nous nous lechâmes nos morveaux ;
Pleurant tous deux comme des veaux,
De nos pleurs inondant nos traiſes :
Tant de nous voir nous étions aiſes.
Après les premiers complimens,
Et deux cens trente embraſſemens,
Après avoir mangé trois tranches
De la plus dure des éclanches,
Et bu ſix coups de Bourguignon
Qui ſentoit un peu le bouchon,
Je lui dis : ça, parlons d'affaire,
Mais, non, il n'eſt pas néceſſaire,
Sans perdre tems en pourparler,
D'ici ſongeons à détaler.
Allons à Paris ; vîte & preſte,
Il faut jouer de votre reſte.

Mon ſentiment fut approuvé,
Et Valois s'en eſt bien trouvé.

Ainſi Bourbon fit ſa harangue,
Je ne ſai pas en quelle langue,
Si ce ne fut point en Français,
Ce fut peut-être en Béarnais;
Car nul n'en ſavoit l'idiôme
Comme ce brave Gentilhomme.
Cependant, las de haranguer,
Il lui tarde fort de voguer
Pour revoir Lutece la belle
Et punir ſon peuple rebelle.
Mille Anglais bientôt ſur ſes pas
Iront jouer des coutelas.
Les gars n'aiment que plaie & boſſe,
Et vont aux coups comme à la noce.

Le Comte d'Eſſex, qui jadis
Sur les Eſpagnols prit Cadix,
Qui leur donna les étrivieres
Sur la plus grande des rivieres:
Ou, pour parler plus congruément,
Deſſus le liquide élément:
Enfin, final ce pauvre Comte,
Auquel on donna ſon décomte
En lui faiſant ſauter le chef,
De ce détachement eſt chef.

Henri pourtant en redingote
N'attend plus que le Paquebôte.
Allez, lui dit Eliſabeth,

Puiſſiez-

Puiſſiez-vous comme un chien barbet,
Etriller ce vilain Philippe,
Avec ſa grande & groſſe lippe,
Et le Pontife Ex-Franſciſcain,
Qui n'eſt, entre nous, qu'un coquin.
Allez, vous dis-je, à leur rencontre,
Et Dieu vous gard' de malencontre:
Mes ſoldats par-tout vous ſuivront,
Et, s'il le faut, au diable iront.
Si vous vainquez Mayenne, Rome
Vous tiendra pour un galant homme;
Vainqueur, Sixte vous bénira,
Vaincu, le fat vous damnera.

Fin du Chant Troiſieme.

CHANT QUATRIEME.

TANDIS qu'avec la Reine il cauſe
De choſe & d'autre, & d'autre choſe,
Valois, conſtipé de frayeur,
L'accuſe de trop de lenteur,
Et ſouhaite pire que la taigne
A cette Princeſſe bréhaigne.
(Car elle l'étoit, ce dit-on)
Il donneroit un ducaton
Pour n'avoir point de ſon beau-frere
Fait un Plénipotentiaire.

D'Aumale, Némours & Briſſac,
Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
Tous ſix plus mauvais que chenilles,
Sont ſans ceſſe après ſes guenilles.
Entre eux étoit un fantaſſin,
Ci-devant frere Capucin,
Nommé le Comte de Bouchage,
Tantôt libertin, tantôt ſage,
Aujourd'hui Moine pénitent,
Demain un Soudart combattant.
Mais de cette clique brutale,
Le plus brutal étoit d'Aumale :
Avec ſon ſabre à deux tranchans,
Faiſant trembler les plus méchans,
Sur tout ce qu'il rencontre il frappe.
Malheur à celui qu'il attrappe.

Tel, dans ſes appétits gloutons,
Un loup fondant ſur des moutons,
Ou, pour rimer, telle une louve
En étrangle tant qu'elle en trouve.

Un jour, non, c'étoit une nuit,
Il penſa prendre au ſaut du lit
Valois dormant deſſous ſa tente;
Mais heureuſement ſa ſervante,
Qui lui repaſſoit un rabat,
Le tira hors de ſon grabat;
Le diable vous berce, dit-elle,
Vîte, enfilez-moi la venelle:
Il eſt bien tems de roupiller,
L'Ennemi va vous houſpiller;
Vraiment, vous n'avez qu'à l'attendre,
Ce d'Aumale eſt un gars fort tendre.
A ces mots tout tranſi de peur,
Il ſe ſauve comme un voleur,
Sans bras, ſans ſouliers, ſans culotte,
Son crâne pelé ſans calotte,
Et ſon gros feſſier découvert,
Enfin comme un ſot pris ſans vert.

Pendant qu'il gagnoit à la toiſe
Vers Saint-Germain ou vers Pontoiſe,
Ses ſoudars, encore endormis,
A mort par milliers étoient mis.
Jà l'aurore débéguinée
Montroit ſa face ſafranée,
Et Mornay précédant Bourbon,
Découvroit déja Montfaucon

Et les clochers de Notre-Dame:
Ce qui lui réjouiſſoit l'ame.
Mais bientôt, au bruit qu'il entend,
Il ſuſpend ſa joie un inſtant;
Puis faiſant trotter ſa cavale,
Il vit ce joli bacchanale,
Et les ſoudarts de ſes amis
Dont on faiſoit d'affreux ſalmis.
Quoi! s'écria-t-il en aveugle,
Ou, pour mieux dire, en bœuf qui beugle,
Souffrirez-vous, chers compagnons,
Qu'on vous ampute les rognons,
Sans leur rendre au moins la pareille,
Et leur abattre quelqu'oreille?
Que va dire le Roi Henri,
Qui boit le *Rogum* près d'ici?
Au nom d'un ſi grand perſonnage
Tout le monde reprend courage;
Et de plaiſir les Grenadiers
Jurent comme des charretiers,
Jerni, ventre, mort, tête, ſacre,
Avec leurs bonnets en polacre,
Frappant du pié, grinçant les dents
Ils font peur aux petits enfants.

Cependant le Roi de Navarre
Soudain paroît dans la bagare,
Auſſi brillant, auſſi vermeil
Que lampe brûlant au ſoleil.
Allongeant ſon menton de grue,
Sur les eſcadrons il ſe rue,
Et faiſant d'affreux moulinets,

Fait ſauter nombre de bonnets.
Bonnets ou chapeaux, peu m'importe :
Bref, il toucha de telle ſorte,
Que l'ennemi, montrant le cu,
De vainqueur, devient le vaincu.
D'Aumale ſe caſſe la tête
A force de crier arrête.
Au diable qui veut l'écouter,
Henri vous les fait tous trotter
Plus vîte que chevaux de poſte :
Aucun ne garderoit ſon poſte
Pour quatre-vingt-dix carolus,
Et pour quatre-vingt-dix fois plus.
D'Aumale, entraîné par ſa baſque,
Malgré ſes dents, court comme un baſque :
Tel d'un mont plus haut qu'un clocher,
Miné des eaux, tombe un rocher.
Le drôle pourtant ſe dégage
D'un coup de poing ſur le viſage
Qu'il donne à celui qui le tient,
En comme un enragé revient.
Il en mit encor vingt à l'ombre ;
Mais bientôt, accablé du nombre,
La camarde alloit le faucher,
Et d'ici-bas le dénicher,
Quand la Diſcorde, vieille gaupe,
Plus noire, dit-on, qu'une taupe,
Se mit au-devant de la faux,
Et fit porter le coup à faux.
Ce ne fut point par bonté d'ame
Que la Peque allongea ſa trame ;
C'eſt qu'elle avoit beſoin de lui

Pour faire le malheur d'autrui.
A Paris elle le ramene
Avec ſix trous à la bédaine
De coups d'épée & piſtolet.
Elle le panſe du ſecret,
Diſant, ſi j'ai bonne mémoire,
Quarante-deux mots de grimoire,
Qui, des abymes de l'Enfer,
Malgré Cerbere & Lucifer,
Rendroient un homme à la lumiere
Dans ſa forme & vigueur premiere.
Mais tandis qu'à cet éventré
La Diſcorde rend la ſanté,
Elle lui ſouffle une étincelle
De ſon eſprit, & l'enſorcelle.

Ainſi l'on ſauve un garnement
Pour s'en ſervir utilement,
Et puis après on l'abandonne
A ce que le ſort en ordonne.
Si ſotte eſt la comparaiſon
Qu'on la ſiffle, on aura raiſon.
Henri, parfaitement ingambe,
Joue à merveille de la jambe
A la pourſuite des vaincus
Qui n'ont pas la goutte non plus,
Et qui le gagnant de viteſſe,
Vont ſe renfermer dans Lutece,
(Lutece ou Paris, c'eſt tout un,
Ainſi que tabac ou petun.)
De tous côtés il les aſſiege,
Comme des renards pris au piege.

Valois, revenu de ſa peur,
Preſſe Canonnier & Sapeur,
Et plus fier que feu Mardochée,
En ſifflant monte à la tranchée.
On leur donne aſſaut ſur aſſaut,
Si que l'aſſiégé fort penaut,
Rebuté de la canonnade,
Eſt prêt à battre la chamade.
Mayenne, en ce péril preſſant,
Se pendroit, s'il étoit décent
Qu'un Gentilhomme mourut comme
On fait mourir un vilain homme;
(Vilain homme veut dire ici
Un homme du néant ſorti;
Car à la lettre un Gentilhomme
N'eſt pas plus gentil qu'un autre homme,
Et j'en ai connu plus d'un cent
Très-vilains, ſoit dit en paſſant.)
Mayenne donc ſe déſeſpere:
L'un lui redemande ſon pere;
L'autre ſon fils, & celle-ci
Lui redemande ſon mari.
En un mot, las d'entendre braire,
Il alloit tout envoyer faire.....
Quand Dame Diſcorde, à propos,
L'aborde & lui tient ce propos:
Il faut que tu ſois un grand claude,
De craindre un Peuple qui clabaude?
Eh! morbleu, ne ſais-tu pas bien
Qu'il crie & s'appaiſe de rien?
Dis que je ſuis une béguеule
Si je ne lui ferme la gueule,

Et s'il ne t'eſt pas déſormais
Auſſi dévoué que jamais.
Subito, l'horrible pucelle,
Secouant ſon infecte aiſſelle,
Plus rapidement qu'un éclair,
Prend ſon vol, & ſe perd dans l'air.
Par-tout où paſſe la carogne,
De ſon haleine de charogne
On eſt ſi fort empuanti,
Que nez d'homme onc n'a rien ſenti
Dont le fumet abominable
A telle odeur fut comparable.
Le blond Phœbus d'horreur s'enfuit,
Et ſe met en bonnet de nuit;
Et la foudre tellement gronde,
Qu'on croit que c'eſt la fin du monde.

La guenon aux pendans tetins
Arrive au Pays des Latins.
Elle découvre cette Ville
Jadis en Héros ſi fertile:
Aujourd'hui fertile en Caffarts,
En faux dévots aux teints blafards,
En animaux porte-ſoutanes,
Qui nous menent comme des ânes.
Mais taiſons-nous; trop gratter cuit,
Ainſi que trop babiller nuit:
Si l'on veut voir leur caractere,
Qu'on liſe Monſieur de Voltaire:
Il les peint comme des vauriens,
A ſa peinture que je m'en tiens.

Lors

Lors le garde-porceaux d'Ancône *,
De Saint Pierre occupoit le trône.
L'honnête homme que c'eût été,
S'il eût eu de la probité!
Sous ſon Empire deſpotique,
La redoutable Politique
Commandoit dans le Vatican,
Et ſur les bords de l'Eridan:
C'eſt une cauteleuſe gouine,
Qui ſi bien ſes gens embabouine
Qu'elle redreſſe les plus fins,
Et parvient toujours à ſes fins.

A peine de ſon œil oblique
La diſcorde eut frappé l'optique,
Elle court lui ſauter au cou
En ſouriant; puis tout à coup,
Prenant le ton de Jérémie:
Ah! dit-elle, ma bonne amie,
Tout mon crédit eſt à vau-l'eau;
On a déchiré le bandeau
Dont je faſcinois la viſiere
De la gent crédule & groſſiere.
Qu'eſt devenu le tems, hélas!
Où l'on prônoit mes almanachs;
Où le Potentat, franche duppe,
Me baiſoit le bas de la juppe,
Et m'eût, ſi je l'euſſé voulu,
Avec reſpect baiſé le cu?
Qu'eſt devenu ce tems, ma bonne,
Où je donnois une Couronne,

* Sixte-Quint.

Et l'ôtois quand il me plaiſoit,
Comme j'euſſe ôté mon toquet ?
En vain je fulmine, je crie ;
Le Sénat Français me décrie,
Et me fait paſſer en tous lieux
Pour un monſtre pernicieux,
Pour une fille ſans vergogne,
En un mot, pour une carogne
Méritant le cheval de bois :
Il s'en mordera morbleu les doigts,
Le ſcélérat, le chien, l'infâme,
Ou je ne ſuis pas une femme.
Allons en France, ſur les Rois
Reprendre nos anciens droits.
Elle dit : & crac, d'un coup d'aile,
Part plus vîte qu'un hirondelle.

Loin des ſuperbes Preſtolets,
Des faux diſeurs de chapelets,
Des Prélats à grand équipage,
Loin du fracas & du tapage,
Notre mere Religion,
Evitant la contagion,
Vit dans une retraite obſcure,
De nulle choſe n'ayant cure
Que d'adreſſer au bon *Jeſus*,
Soir & matin ſes *Oremus*,
Elle pétilloit en ſon ame
Pour Henri d'une ſainte flamme.
Elle ſait bien qu'un jour viendra
Qu'en ſes bras elle le tiendra,
Et qu'ils ſeront unis enſemble ;

Mais ce jour loin encor lui ſemble.
Cependant qu'elle fait des vœux
Pour hâter cet inſtant heureux,
La Politique & la Diſcorde,
Toutes deux ſans miſéricorde,
La ſurprennent en trahiſon
Etant alors en oraiſon ;
Et lui dérobant ſa chaſuble,
La Politique s'en affuble ;
Puis en cet équipage-là,
La gouge en Sorbonne s'en va.
C'étoit en ce ſavant Concile
Que l'on expliquoit l'Evangile
En Grec, en Latin, en Gaulois,
En toute ſorte de patois ;
Que par des doctes Commentaires
On obſcurciſſoit les Saints Peres,
Et qu'on les faiſoit radoter
En voulant les interpréter.

Du monſtre la voix emmiellée
Prévient les cœurs de l'aſſemblée :
Elle offre aux uns de beaux rochets,
Aux autres des colifichets ;
A ceux-ci, pour faire gogailles,
Ducats & louis de Noailles ;
A ceux-là des coups de bâton,
Pour leur faire entendre raiſon.
On diſpute, on clabaude, on braille,
On s'injure, l'on ſe chamaille.
Alors un vieux, au nom de tous,
Fort incommodé de la toux,

De la gravelle & de la goutte,
Crie en crachant, que l'on m'écoute.
A ces mots, un Docteur fit chut,
Et le conſiſtoire ſe tut.
C'eſt l'Egliſe, dit le Druïde,
Qui de l'état des Rois décide,
Qui ſeule a le droit abſolu
De leur donner du pié au cu.
Or il eſt sûr que de l'Egliſe
L'autorité nous eſt commiſe:
Ergo, du rôle de nos Rois
Nous pouvons effacer Valois.
Après cet argument baroque,
Chacun opine de la toque.
La Diſcorde, qui fait le chic,
En fait faire un Décret public;
Et ſoudain d'Egliſe en Egliſe
Vole annoncer cette ſottiſe.
Sous le haillon de Saint François
Elle fait entendre ſa voix;
Et s'adreſſant à la Moinaille:
Oïez-moi, dit-elle, canaille:
Le bon Dieu qui m'envoie ici,
M'a mis en main ce ſabre-ci,
Pour étriller les hérétiques:
Hâtez-vous, quittez vos boutiques;
Prêchez, comme article de foi,
Qu'on peut couper la gorge au Roi;
Vous trouverez dans l'Ecriture
Quelques traits de cette nature;
Avec pareille autorité,
Vous pouvez tout en sûreté.

Auſſi-tôt les pieux Gavaches,
Arborant caſques & randaches,
La rapiere ſur le côté,
Se diſperſent de tout côté.
Le Capucin, puant & ſale,
Trouſſé comme une martingale,
Son caſaquin bardé de fer,
Feroit peur au Diable d'enfer.
Au ſon de la tambourinade,
Cette cagotte maſcarade
Marche en hurlant d'un air altier
Les ſaints Cantiques du Pſautier.

Mayenne tout haut les approuve,
Quoique de grands fous il les trouve;
Il ſait ce que ces fainéans
Peuvent ſur les petites gens,
Et combien le Révérend-Pere
A de crédit chez le vulgaire,
En effet nombre de pendards,
Réunis ſous leurs étendards,
Ne ſongeant qu'à battre & qu'à mordre
Mettent tout Paris en déſordre.
La Diſcordre entr'eux a choiſi
Seize coquins en cramoiſi,
Qui diſputent avec Mayenne
De l'autorité ſouveraine:
Le Sire n'en eſt mouſt content;
Il faut qu'il le ſouffre pourtant.
Ainſi ſur l'onde la plus pure,
L'aquilon fait monter l'ordure;
Et, tant qu'il plaît à l'aquilon,

On confond l'onde & le limon.

Pendant cet horrible tapage,
Thémis étoit toujours bien ſage,
Et ſon Sénat l'étoit auſſi,
Comme il l'eſt encore aujourd'hui.
De gens à pendre une cohorte,
De ſon Temple entoure la porte:
Buſſi, maître en fait d'eſpadon,
Et grand danſeur de rigaudon,
Sous leur eſcorte entre d'emblée
Au beau milieu de l'aſſemblée.
O ça, dit-il, mes beaux Meſſieurs,
Qui faites ici les Seigneurs,
Et qui vous croyez par la robe
Dignes de maîtriſer le globe,
Il faut filer doux, s'il vous plaît,
Sinon je vous happe au colet.
La Bourgeoiſie avis vous donne
Qu'elle ôte aux Capets la Couronne,
Pour raiſons qu'elle vous dira
Quand elle-même les ſaura.
Imitez Meſſieurs de Sorbonne,
Qui trouvent la choſe fort bonne,
Quoiqu'ils n'en ſachent, les vieux fous,
Là-deſſus gueres plus que vous.
Le Sénat, à cette ſemonce,
Ne dit mot pour toute réponſe.
Buſſi, de colere bouffi,
Mais de frayeur un peu tranſi;
Allons, dit-il, à la Baſtille.....
Alors Harlay ſuit le ſoudrille,

Et chacun s'empreſſe à l'envi
D'aller en priſon avec lui.
Muſe, redis-moi, je te prie,
Ces noms ſi chers à la Patrie :
De Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Monſieur Potier, Monſieur Longueil
Et tant d'autres que je ne nomme,
Vrais émules de ceux de Rome,
Sont traînés comme des goujats
Par cette race de Judas.
Mais las ! quels ſont les pauvres heres
Dont on ſerre les jugulaires ?
C'eſt vous, Briſſon, Tardif, Larchet ;
Qui mourez au bout d'un lacet ;
Conſolez-vous : dans nos Chroniques
Vous vivrez en lettres gothiques,
Et ſerez toujours reconnus
Pour de fort honnêtes pendus.

Du déſordre enfin qu'elle excite,
La Diſcorde ſe félicite.
Les Badauts entr'eux déſunis,
Contre leur Prince ſont amis ;
Et tout eſt en guerre civile,
Tant au dehors que dans la Ville.

Fin du Chant quatrieme.

CHANT CINQUIEME.

CEpendant aux murs de Paris
On faiſoit de larges pertuis.
Les Seize, le Peuple, & Mayenne
Et les noirs chanteurs d'Antienne,
Contre Henri brailloient en vain,
Le Sire alloit toujours ſon train.
Sixte avoit beau lancer ſon foudre,
C'étoit en l'air jetter ſa poudre.
Les pauvres Badauts, aux abois,
Attendoient les Arragonois
Qui, comme lâches truandailles,
Chemin faiſant prenoient des cailles,
Et détrouſſoient tous les paſſans
Par maniere de paſſe-tems,
Dont le vieux Philippe Deuxieme
Se réjouiſſoit en lui-même.

Alors un Moine écervelé,
Ou pour mieux dire enſorcellé,
Un ſcélérat ſous la tunique,
De l'ordre de Saint Dominique,
Fit un coup qui ſembla d'abord
Pour quelque tems changer le ſort.
Clément, c'eſt ainſi qu'on le nomme,
Ce tant cruel & méchant homme.
A ſon humble & dévot maintien
On l'eût pris pour un bon Chrétien;

Et ce n'étoit à le bien prendre,
Qu'un coquin à rouer ou pendre.
La Diſcorde ſur ce gueux-là
De ſon venin dégobilla.

Un jour diſant ſa Kirielle,
Il s'écria plein d'un faux zele,
Mon doux Jeſus, *Libera nos*
De ces frippons de Huguenots :
Que ton bras vengeur extermine
Cette abominable vermine.
Ecraſe, anéantis Valois
Et ſon couſin le Navarrois.
La Diſcorde riant ſous cape,
De voir qu'il mordoit à la grape,
Ne fit qu'un ſaut juſqu'en enfer,
Et fut ſupplier Lucifer
D'envoyer de ſon Conſiſtoire
Diable Idoine en l'art oratoire,
Pour induire le penaillon
A quelque mauvaiſe action.
Soudain, de la ſombre demeure,
Un Ange au teint couleur de beurre,
Dont le fanatiſme eſt le nom,
Part & ſuit la vieille guenon.
Le malin eſprit ſe déguiſe
Sous la taille & les traits de Guiſe,
Un caſque ſur ſon chef cornu,
Et dans la main un ſabre nu.
Le ſang lui ſort de la bédaine
Comme l'eau ſort d'une fontaine,
Des horions dont autrefois

Le pauvre Duc mourut à Blois.
Ce fut en pareil équipage
Que cet infernal perſonnage
Vint trouver le Pere Clément
Faiſant dodo paiſiblement.
Il lui pince ſi fort l'oreille,
Qu'en ſurſaut le Moine s'éveille,
Reniant par F & par B,
Ainſi qu'un charretier embourbé.
Jerni, ſi je prends ma ſandale....
Tous doux, Pere, point de ſcandale;
Je viens à bon titre en ce lieu,
Et je t'annonce de par Dieu
Qu'il choiſit ton bras pour occire
Valois, ton Souverain, ton Sire.
Judith, pour ſon Pays, jadis,
Au lieu d'un, en eût tué dix.
Prends exemple ſur ſon courage,
Arme-toi d'une ſainte rage;
Et coupant le ſiflet au Roi,
Venge Rome, l'Etat & moi.
Qu'aucun ſcrupule ne t'arrête,
Aſſaſſiner eſt acte honnête;
Acte méritoire & parfait,
Lorſque pour l'Egliſe on le fait.
Hâte-toi donc pour ſon ſervice
De conſommer ce ſacrifice.
Dieu te donne ce coutelas
Qui vaut un ſabre de Damas,
Et trancheroit comme une plume
Un gros chêne, même une enclume.
Songe à bien faire ton devoir;

J'ai fait le mien : Juſqu'au revoir.
Pere Clément, ſaiſi du glaive,
Avec joie auſſi-tôt ſe leve ;
Et d'un ton de Gargantua,
Dit *fiat voluntas tua*,
Que votre volonté ſoit faite ;
Puis endoſſant froc & jaquette,
Et tout le Monacal harnois,
Le Béat ſort en tapinois.
Une fanatique cohorte
Juſqu'à la galiote l'eſcorte :
Sous ſes pas on jette des fleurs
De toute ſorte de couleurs.
L'un veut toucher à ſon Roſaire,
L'autre baiſe ſon Scapulaire :
On tiendroit même à grand honneur
De baiſer ſon poſtérieur.
Mayenne, qui ſait quelque choſe
Du coup auquel on ſe diſpoſe,
Fait ſemblant de n'en ſavoir rien,
Eſpérant de s'en trouver bien.

Cependant tandis que navigue
Ce méchant ſuppôt de la Ligue,
Les Seize font tourner le ſas
Sur cet abominable cas.
Dans le fin fond d'une carriere,
Des hiboux aſyle ordinaire,
Et des fripons, par-ci, par-là,
Leur Sinode affreux s'aſſembla.
A la lueur obſcure & terne
D'une très-antique lanterne,

On voit un quartier de moilon,
En maniere de guéridon,
Tapiſſé de groſſes limaces :
C'eſt là qu'après maintes grimaces
Dont auroit changé de couleur
Le célebre Richard ſans peur,
Et dont toute femme avant terme
Eût laiſſé répandre ſon germe:
C'eſt là, dis-je, qu'un vieux Rabin,
Plus Grec que Madame Jobin,
Dans les ſecrets de la Magie,
Des deux Rois plaça l'effigie.
Le Juif enſuite ayant lâché
Son eau dans un pot ébreché,
Et balbutié de mémoire
Dix ou douze mots du grimoire,
Compiſſa tous les aſſiſtans
Qui n'en parurent moult contents :
Néanmoins ils ſurent ſe taire,
De peur de troubler le myſtere.
Ayant donc deſſus le muſeau
A chacun flanqué de ſon eau,
Et chacun compoſant ſa garbe,
S'étant bien eſſuyé la barbe ;
Subito, le ſorcier d'Hébreu,
De tout ſon cœur rimant en Dieu,
Sur le pauvre Valois s'élance,
Ou du moins ſur ſa reſſemblance ;
Et d'un canif, je ne ſais où
Lui fait un large & vilain trou.
Les Seize ſuivent ſon exemple ;
L'un lui donne un coup à la tempe ;

L'autre à la panſe, l'autre ailleurs,
Et certains mal-plaiſans railleurs
De Bourbon barbouillent la mine
De ce qu'on nomme la plus fine.
Le maléfice opere enfin,
La lanterne tire à ſa fin:
On entend gronder le tonnerre,
Et l'on ſent friſſonner la terre,
Mais chacun eſt bien ébahi.
Soudain paroît le Roi Henri
Avec ſa barbe à l'eſcopette
Et ſon grand nez fait en trompette,
D'un gourdin les épouſſetant.
Au diable ſi pas un l'attend.
Ils courent tous comme des lievres,
La mort peinte deſſus les levres;
Et ſans regarder derriere eux,
Se ſauvent de cet antre affreux.

La Parque, pourtant vieille roſſe,
De Valois, par un coup attroce,
Alloit terminer le deſtin.
Clément, ce grand fils-de-putain,
N'eſt pas plutôt hors de la barque,
Qu'il vole au logis du Monarque.
Il demande à lui dire un mot.
On lui fait croquer le marmot
Deux ou trois heures à la porte,
A ce que l'hiſtoire rapporte,
Car il avoit d'un vrai pendard,
Et l'encolure, & le regard.
A la fin cependant il entre;

Et ſe proſternant ſur le ventre,
Il tint au Roi ce beau diſcours,
Dont il interrompit le cours,
Quand il lui perfora la panſe.
Voici ce que c'eſt en ſubſtance :
» Sire, de la part du bon Dieu,
(Ceci n'eſt pas un conte bleu)
» Je viens t'annoncer pour nouvelle
» Que les ligueurs en ont dans l'aile.
» Les ſieurs Potier & Villeroi,
» Zélés ſerviteurs de leur Roi,
» Travaillent de cul & de tête
» A te remonter ſur ta bête.
» Harlay, du fond de ſa priſon,
» Pour toi plus ardent qu'un tiſon,
» Dit qu'il veut bien être un jean-feſſe,
» Et qu'en public même on le feſſe,
» Si dans quatre jours tu n'es pas
» Réintégré dans tes Etats.
» Tiens, lis ſi tu peux cette lettre
» Qu'en mes mains il vient de remettre.
Ah ! dit Valois, faiſant un ſaut
D'une demi-toiſe de haut,
Que n'ai-je dans mon eſcarcelle
De quoi récompenſer ton zele ?
Mais par malheur pour le préſent,
Je n'ai pas un double vaillant.
A donc d'une vue attentive,
Liſant la fatale Miſſive,
Tout auſſi-tôt le papelard,
D'un grand coup de ſon tranche-lard,
Le pourfend depuis la culote

Juſqu'à deux doigts de l'épiglote.
Le ſang ſort & coule à plein ſeau,
Comme couleroit un ruiſſeau.
Enfin, bref, pour tout dire en ſomme,
Sur le Moine on ſaute, on l'aſſomme.
Le coquin, plus gai que Pierrot,
Rit en pouſſant le dernier rot,
Comptant un jour groſſir la bande
Des bienheureux de la légende,
Et qu'à la droite du bon Dieu,
Il ſe verroit aſſis dans peu.

Déja Valois à l'agonie
S'acheminoit vers l'autre vie:
Ses gens autour de lui rangés,
Hurloient comme des enragés,
Tretous d'une voix unanime,
Qui tout de bon, qui pour la frime.
Pendant ce concert ennuyeux,
Henri chioit auſſi des yeux
Plus ſincérement que perſonne,
Quoiqu'il gagnât un Couronne.
Valois le voyant dans un coin,
Lui dit: torchez votre groin,
Et ceſſez, mon très-cher beau-frere,
De vous lamenter, & de braire;
Car brayez ou ne brayez pas,
Il faut que je paſſe le pas.
Grace à ce poſſédé de Moine,
Je vous laiſſe mon patrimoine,
Dont vous n'euſſiez ſitôt tâté,
Si le maître j'en euſſe été;

Mais de bon cœur je vous le donne,
Puiſqu'il faut que je l'abandonne:
Au reſte je vous avertis
Que vous ne l'aurez point *gratis*,
A moins qu'à Calvin votre Apôtre
Vous ne renonciez pour le nôtre,
Auquel cas vous aurez beau jeu,
Ou je ne ſuis qu'un ſot. Adieu:
Je vous ſouhaite bonne chance,
Et Dieu vous gard' du mal de panſe....
A ces mots, il fit un gros pet,
Et c'eſt le dernier qu'il ait fait.

A peine l'ombre du Monarque,
De Caron a paſſé la barque,
Que ce ne ſont plus dans Paris
Que ripaillons, danſes & ris,
Que fagots allumés aux portes,
Que plaiſirs de toutes les ſortes;
Mais bientôt Monſieur de Bourbon
Va les faire changer de ton:
Il leur prépare une ſalade
Dont plus d'un ſera bien malade,
Et dont maint preux Pariſiens
Verront les champs éliſiens.
Tous les Chefs, redoutant ſon ire,
Le reconnoiſſent pour leur Sire,
Et promettent ſous ſes drapeaux
De ne point ménager leurs peaux.

Fin du Chant Cinquieme.

CHANT

CHANT SIXIEME.

En France c'eſt un vieux uſage,
Quand des Rois manque le lignage,
Que les trois Etats en commun
S'aſſemblent pour en élire un.
Ainſi Capet le Bourguemêtre
Du Trône Français devint maître,
Lorſque Charlemagne & ſes Hoirs
Furent au Royaume des Loirs.

La Ligue aveugle & ſacrilege,
Veut profiter du privilege.
Des Villages & des Cités
Elle mande les Députés.
Le Lorrain ſe met en campagne,
Le Nonce & l'Envoyé d'Eſpagne,
Les Nemours, les Prêtres auſſi,
Tont gens d'honneur, couci-couci.
Bref, cette troupe déloyale
S'aſſemble en la maiſon Royale.
On n'y vit point ces Aſſeſſeurs,
Des vieux Pairs dignes ſucceſſeurs,
Qui jadis juges de la France,
Ne le ſont plus qu'en apparence.
On n'y vit point pareillement
Aucun Membre du Parlement.
Là, le Nonce bien à ſon aiſe,
Eſt mis le cu ſur une chaiſe;
Près de lui, ſous un baldaquin,

Mayenne tranche du faquin,
Déja les partis, la cabale,
Font un horrible bacchanale:
L'un entend que la Royauté
Releve de la Papauté,
Et qu'à Paris l'on établiſſe
Ce grand Tribunal d'injuſtice,
Où la Moinaille fait valoir
Son abominable pouvoir;
Où pour la moindre peccadille,
Comme cochons les gens on grille;
En un mot, où l'Ibérien
Souvent eſt riſſolé pour rien.
Celui ci gagné par Philippe,
Moyennant quelque bonne nippe,
Brigue & remue en ſa faveur,
Quoiqu'il le haïſſe en ſon cœur.
Mais de Mayenne jà l'Alteſſe
Sur le Trône avoit une feſſe,
Et bientôt ſon noble feſſier
Y devoit être tout entier:
Soudain Potier, le meilleur Juge
Qu'on ait vu depuis le déluge,
C'eſt-à-dire, depuis long-tems,
Paroît aux yeux des aſſiſtans.
Chacun garde un profond ſilence,
Et voici comme il les relance:

Vous mériteriez bien, marauts,
Qu'on vous rompit à tous les os,
De quel droit, par la mordondienne,
Penſez-vous couronner Mayenne?

Je ſai qu'il eſt bon compagnon,
Grand mangeur de ſoupe à l'oignon,
Grand voltigeur, bon géometre,
Tirant des armes comme un maître;
Je ſai de lui mille autres biens..
Mais les Bourbons ſont-ils des chiens?
Et Monſieur Henri Quatrieme
Eſt-il un pleutre, un nicodême?
Mayenne à ſemblable oraiſon
Faillit à perdre la raiſon;
Ses yeux étincelloient de rage.
Potier n'en perdit point courage:
Oui, Prince, dit-il fiérement,
Voilà quel eſt mon ſentiment.
Si vous êtes par la naiſſance
Un des plus gros Monſieurs de France,
Faites-le voir en défendant
Le véritable Prétendant.

Ouais! j'entends la clameur publique,
J'entends crier à l'hérétique:
Les Egliſiers le glaive en main....
Arrêtez, race de Caïn,
Ou bien que le feu Saint Antoine
Vous arde juſqu'au péritoine.
Quoi! parce que le ſieur Bourbon
Mange en Carême du jambon,
Vous oſez lui chercher querelle!
Parbleu, vous nous la donnez belle;
Eh! que vous importe, entre nous,
Qu'il vive de chair ou de chous:
Et qu'il croie, ou non, à l'hiſtoire

Vraie ou fauſſe du Purgatoire ?
Qu'importe qu'il tienne cachés,
Ou qu'il révele ſes péchés ?
Vous qui faites les bons Apôtres,
Révélez-vous toujours les vôtres ?
Et les poulets que vous gobés
Quelquefois les jours prohibés,
L'allez-vous dire au Conſiſtoire ?
J'ai bien de la peine à le croire.
Laiſſez donc, Meſſieurs les Cagots,
Laiſſez votre Maître en repos :
Pour n'être pas ſoumis à Rome,
Il n'en eſt pas moins galant homme.
Vainement vous le ravalez,
Il vaut mieux que vous ne valez.
Après un diſcours de la ſorte,
Chacun avoit la gueule morte ;
Et nul n'étoit aſſez hardi
Pour lui donner un démenti.

Cependant un affreux tapage
Se fait entendre au voiſinage :
On crie : aux armes compagnons,
L'Ennemi pille nos oignons.
Le bruit aigu de la trompette,
Quelques coups en l'air d'eſcopette
Ne pronoſtiquent aux Bourgeois
Que miſere & que rabajois.
Tel l'aquilon & le tonnerre
Faiſant charivari ſur terre,
N'annoncent rien de bon aux gens
Quand ils approchent de leurs champs.

Or, cet horrible tintamarre
Annonçoit le Roi de Navarre,
Qui venoit donner ſur les doigts
Aux habitans du Badaudois.
Contre la coutume ordinaire,
Sans cortege, ſans luminaire,
Il avoit fait mettre uniment
Feu ſon beau-frere au monument;
Non que ce fut par avarice;
Des Bourbons ce n'eſt pas le vice;
Mais il lui tardoit d'être aux mains,
Pour immoler ſes aſſaſſins.
Au bruit du branle qu'il prépare,
Chacun du conſeil ſe ſépare:
Mayenne, armé d'un mouſqueton,
Court du côté de Charenton,
Criant au Héros, & y avance
Avec ſon habit d'ordonnance.

Paris, *in illo tempore*,
Etoit de foſſés entouré;
Et bien moindre par ſon ampleure
Et par ſa beauté, qu'à cette heure;
Ses murs, de baſtions munis,
Faiſoient la moue aux ennemis:
Bourbon, faiſant le ſaut de carpe,
Approche de la contreſcarpe;
Car il étoit de ſon métier
Auſſi bon ſauteur que rétier.
Soudain, à coups de carabine,
De part & d'autre on s'aſſaſſine.
Les canons bruyans & brutaux,

Font perdre aux murs leurs piédeſtaux :
Et ſous les éclats de la bombe,
Tout en capilotade tombe.
La mine auſſi joue à ſon tour ;
Le ſalpêtre ſe faiſant jour,
Vomit dans les airs, par centaines,
Soudards, Sergens & Capitaines.
Bourbon, plus fier qu'un Annibal,
Va là comme il iroit au bal ;
Et ſes Grenadiers en leſſe
Comme ils iroient à la carmeſſe.
Mornay, dans ces chemins ardents,
Chemine en ſe curant les dents :
Le canon lui ſouffle aux oreilles,
Cependant il baye aux corneilles ;
On crie, ah ! je me meurs, à moi,
Il n'en eſt pas plus en émoi ;
Un petard au muſeau lui creve,
Mais à toute autre choſe il rêve ;
Et machinalement conduit,
Comme un barbet ſon Maître il ſuit.
Au chemin couvert on pénetre,
Du parapet on ſe rend maître ;
Enfin, on comble les foſſés
De fagots & de trépaſſés :
Sur ces trépaſſés on s'avance,
Et puis ſur la brêche on s'élance ;
Henri, comme un franc Grenadier,
Leſtement monte le premier ;
Jà ſur le haut de la muraille,
Au bout d'une vieille féraille,
Il a déployé ſes drapeaux,

Dont les Ligueurs ſont bien penaults.
Tous gagnoient au pié : mais Mayenne,
En rimant en Dieu, les ramene.
Ils ſoufflent au poil à Bourbon,
Et l'on s'étrille tout de bon.
La Diſcorde, vieille bréhaigne,
Sur ces murs dans le ſang ſe baigne.
Les ſoudards ſe prenant au crin,
Diſputent des mieux le terrain.
Dans la chaleur de la querelle,
Les coups tombent plus drus que grêle.
Tantôt les gens du ſieur Bourbon,
A fuir exercent le guibon :
Tantôt revenant à la charge,
Les Mayennois prennent le large.
Ce jour fut bien grand pour Henri
Et pour Monſieur Mayenne auſſi :
L'un & l'autre, en cette rencontre,
De ſa capacité fit montre.
Cependant quelques mille Anglais,
Venant du Havre ou de Calais,
Sous le jeune Eſſex arriverent,
Dont nos gens très-bien ſe trouverent,
Et dont les Ligueurs ſûrement
N'eurent pas grand contentement.
Eſſex les conduit à la brêche
Où d'Aumale, d'humeur revêche
Combattoit comme un vrai lion,
Ainſi qu'Hector dans Ilion.
Tous deux pleins d'une ardeur égale,
Tous deux méchans comme la gale,
Coupant, briſant, taillant, rognant,

Mordant, pinçant, égratignant ;
Enfin, après tant de tapage,
De quel côté fut l'avantage ?
Il fut, grace à Dieu, de celui
Du ſage & valeureux Henri.
Maugré Mons Mayenne & d'Aumale,
Le rebelle effrayé détale ;
Et le bon Roi le pourſuivant,
A courir lui fait perdre vent.
Tel aux trouſſes d'un pauvre lievre
(Lequel alors n'eſt pas ſans fievre)
Un lévrier, dans les guérets,
Tire parti de ſes jarrets :
Tel ſur la colombe timide
Un milan fond d'un vol rapide :
De même le Seigneur Henri
Chaſſe le Ligueur devant lui ;
Mais Mayenne encor plus agile,
Dit, ſauve qui peut, & fait gile.
Les voilà dans Paris rentrés,
Verrouillés & claquemurés.
Bourbon, dans l'ardeur qui l'emporte,
Pénetre juſques à la porte.
Holà : des haches & du feu,
Et puis nous allons voir beau jeu.
Tandis que ces mots il profere,
Soudain du haut de l'atmoſphere
Un Phantôme vers lui deſcend,
Non moins que Saint Criſtophe grand ;
Et, malgré cette taille énorme,
N'ayant pourtant rien de difforme :
Tout doux, s'écria-t-il, tout doux ;

L'ami

L'ami, modere ton courroux:
Ne te fais-tu pas conſcience
De vouloir perdre la chevance
De tes aïeux qui ſont au Ciel?
Fi, tu n'as point de naturel.
Que dis-je? C'eſt ton héritage
Que tu vas réduire au pillage!
Où diable iras-tu, pauvre oiſon,
Quand tu n'auras plus de gazon?
Arrête..... A cette remontrance,
Prononcée avec véhémence,
Le ſoldat tremblant a recours
A Notre-Dame bon ſecours.
Monſieur Henri, tout au contraire,
Dit à l'Eſprit, allez vous faire,
Ou dites-nous de quel endroit
Vous arrivez, & de quel droit
Vous nous faites telle ſemonce?
Il entendit cette réponſe:
Je ſuis le feu Roi Louis Neuf,
Et tu n'es, toi, qu'un ſot, qu'un bœuf.
Ignores-tu que dans la France
Je ſuis un Saint de conſéquence?
Ah! c'eſt vous, s'écria Bourbon,
Qui, de la peſte ou du charbon,
Fûtes trépaſſer en Afrique,
Pouſſé d'un zele Evangélique.
De vous voir je ſuis enchanté,
A cauſe de la parenté.
Hé bien! très-honoré grand-pere,
Peut-on ſavoir quel vent proſpere
Vous fait venir en ce bas lieu?

J'y viens de la part du bon Dieu,
Dit Saint Louis, & pour te dire
Que ſi tu veux être bon Sire,
Tu gagneras ſur les Français
Un jour à venir ton procès.
Le Héros, à ces mots larmoie,
Non de triſteſſe, mais de joie;
Il balbutie entre ſes dents
Un compliment de fort bon ſens,
Que perſonne ne put entendre.
Trois fois les bras il voulut tendre
Pour embraſſer ſon cher papa,
Trois fois ſa ſainte ombre échappa.
Cependant du haut des murailles
Sur le Prince on tire à mitrailles:
Graces à la faveur du Saint,
Son pourpoint n'en eſt point atteint.
Il lui promit une chandelle
Quatre fois plus groſſe que celle
De Notre-Dame d'Arras,
Qui toujours brûle, & ne fond pas.
Puis jettant l'œil ſur la grand'ville:
Adieu, dit-il, race incivile;
Puiſque rien ne peut te toucher,
Bonne nuit, je vais me coucher.
Adonc rengainant ſon olinde,
Sur ſa roſſinante il ſe guinde;
Et d'un air aſſez mécontent,
Vers Vincennes s'en va trottant.

Fin du Chant Sixieme.

CHANT SEPTIEME.

LA nuit ayant d'un voile ſombre
Mis tout notre hémiſphere à l'ombre,
Et tout dormant, hors les jaloux,
Les chouettes & les filoux,
Henri couché deſſus la dure,
Sans matelats, ſans couverture,
Dormoit d'auſſi grand appétit
Que s'il eût été dans ſon lit.
Par l'ordre de Louis, les ſonges,
Non les débiteurs de menſonges,
Mais les ſonges honnêtes gens,
Sont autour de lui voltigeants,
Et chuchetant à ſes oreilles,
Lui promettent mons & merveilles.
Le Saint en ce moment lui met
Sur le front ſon royal armet :
Mon fils, ſois, dit-il, Roi de France,
De mes hoirs comble l'eſpérance:
Regne ſur le peuple badaut,
Et mene-le-moi comme il faut.
Mais ſouviens-toi que cet Empire
Des dons de ton pere eſt le pire:
Ce n'eſt point aſſez d'être Roi,
Il te manque d'avoir la foi;
Id eſt, de croire au ſaint Pontife,
Tiens, chevauche cet hipogrife,
Et ſuis-moi, juſqu'en Paradis,
Je te ferai voir du pays.

A ces mots le couple s'envole.
Plus vîte que les Fils d'Eole,
Lorſqu'en belle humeur ce vieux ſou
Leur met la bride ſur le cou.
Dans les eſpaces qu'ils parcourent,
Que de planettes les entourent !
Que d'étoiles, de tourbillons !
Ils les comptent par millions.
Que de ſpheres & de cometes,
Avec leurs longues cadenetes !
Que de mondes à l'infini !
Vertu-choux, Monſieur Caſſini
Et le compere Fontenelle
Nous en auroient conté de belle,
S'ils avoient pu voir de leurs yeux
Un ſpectacle ſi curieux.

Par-delà cet eſpace immenſe,
Le Très-Haut fait ſa réſidence :
C'eſt là que Bourbon ſuit Louis.
Là ſont formés tous ces eſprits
Qui ſur terre en nos corps ſéjournent ;
C'eſt là qu'à la fin ils retournent,
Quand nos pauvres *individus*
Par la Camarde ſont tondus.
En ce ſéjour, des milliers d'Anges
Du bon Dieu chantent les louanges.
C'eſt lui que chacun ici-bas
Croit connoître, & ne connaît pas ;
Que ſous cent formes on déguiſe,
Et que l'on adore à ſa guiſe.
Du haut de ſon Trône il entend

L'orgueilleux Sectaire ergotant,
Le parpaillot, le Papimane,
Le Muſulman & le Brachmane;
Tous tâchent d'attrapper les ſots
En leur débitant des fagots.
Devant lui, la grande Faucheuſe
Au teint livide, à la dent creuſe,
Amene de tous les pays
Les mortels qu'elle a démolis *.
Il les punit ou les guerdonne,
Selon que juſtice l'ordonne.
Ventre-ſaint-gris, diſoit Bourbon,
J'y perds mon latin tout de bon.
Quoi! ſi j'avois reçu la vie
Dans l'Afrique ou dans la Turquie,
Si j'étois né Mahométan,
Je ſerois enfant de Satan!
Et ſans être autrement coupable,
Le bon Dieu m'enverroit au Diable!
Ma foi, je n'en crois rien du tout;
C'eſt un conte à dormir debout.

Tandis qu'il parloit de la ſorte,
Une voix extrêmement forte
Du pié du Trône s'entendit,
Et voici ce qu'elle lui dit:
» Paix-là, bavard impitoyable,
» Ne faites point tant le capable;
» Et ſans remuer le bourbier,
» Ayez la foi du Charbonnier.
A l'inſtant un Zéphyr l'embraſſe,

* Terme d'argot, qui ſignifie tuer.

Et l'emporte, à travers l'eſpace,
Dans le ſéjour le plus affreux
Qu'on puiſſe voir de ſes deux yeux.
Ah ! quelle muſique enrhumée !
Quels cris ! quels feux ! quelle fumée !
Jerni, nous étouffons ici.
Qu'eſt-ce, dit Bourbon, que ceci ?
O mon fils, à cette caverne
Reconnoiſſez le triſte Averne :
Là le frippon & l'uſurier,
L'avare, & le banqueroutier,
L'envieux, l'ingrat, l'hypocrite,
Bouillent dans la même marmite.

Le Héros, parmi ces eſprits,
Au petit pas ſuivoit Louis,
Ciel ! quel eſt le coquin qui grille
Couvert d'une ſainte mandille ?
Seroit-ce pas Jacques Clément ?
Vraiement oui : c'eſt ce garnement
Que Paris comme un Saint révere,
Pour avoir occis mon beau-frere.
Ventre-ſaint-gris, ſur ce réchaud
Il doit avoir le cu bien chaud.
Je vois un cureur de gadoue
Qui nous fait une laide moue.
Il fut, dit Louis, autrefois
Sur terre un des plus puiſſans Rois.
Ainſi l'Eternel humilie
Les Potentats dont la folie
Fut de traiter leurs citoyens
Comme les Valets font les chiens.

Remarques-tu ce cu-de-jatte
Qui s'allonge, bâille, & ſe gratte
En certains endroits indécens ?
C'eſt un de nos Rois fainéans,
Lequel ici, pour ſon ſupplice,
Toujours veille, & rêve à la Suiſſe.
Regarde cet homme de bien
Qu'un diablotin feſſe ſi bien ;
Il a l'encolure d'un cuiſtre,
C'eſt pourtant un Premier-Miniſtre.
Hélas, mon Dieu ! que l'animal
A ſa Patrie a fait de mal !
Dans ce triſte & ſombre habitacle,
Dont ſi piteux eſt le ſpectacle,
Se trouvent auſſi par milliers
Des gens qui font de vieux ſouliers ;
D'ennuyeux conteurs de fleurettes,
Et des débiteurs de gazettes ;
De ces nouvelliſtes enfin,
Déguenillés, mourans de faim,
De ces hableurs paſſant leur vie
Deſſous l'arbre de Cracovie *.
Ah ! dit Henri tout conſterné,
Autant vaudroit n'être pas né,
Qu'être mis au pouvoir des diables
Pour des bagatelles ſemblables ;
Ou bien Dieu devroit empêcher
Les hommes de jamais pécher.
Dieu, dit Louis, ſur nos offenſes

* Arbre du Jardin du Palais-Royal, ſous lequel s'aſſemblent des brigades de fainéans pour y débiter des menſonges.

Meſure & borne ſes vengeances.
Ne crois pas que..... Mais ſur ce point,
Motus, ne nous étendons point.
Je te dirois bien quelque choſe,
Que pour raiſon dire je n'oſe.
Et qu'aiſément tu comprendras
Si tu n'es bête à vingt carats.
Soudain l'un & l'autre s'avance
Vers le ſéjour de l'innocence :
Ce n'eſt plus un lieu ténébreux,
C'en eſt un des plus lumineux
Et des plus charmans que l'on voie :
La jubilation, la joie
Et tous les plaiſirs innocens
Y font litiere de tout tems.
Bref, c'eſt un pays de cocagne
Où Clovis avec Charlemagne,
Repoſant leurs *individus*,
Se font des contes ſaugrénus ;
Là, le très-ſage Louis douze,
Entr'eux aſſis ſur la pelouze,
Leur en dit, de Roger-bon-tems,
Des meilleurs & des plus plaiſans.
Son Miniſtre Monſieur d'Amboiſe,
Qui rime ſi bien à framboiſe,
A ſes piés, plus gai que pinçon,
Se chatouille l'entre-feſſon.
Là ſont ceux qui, pour la Patrie,
Ne tinrent compte de leur vie ;
La Trimouille, Montmorenci,
Cliſſon, de Foix, Gueſclin auſſi ;
Jeanne d'Arc la brave pucelle,

Et Bayard à côté d'icelle.
Ces bienheureux, dit Saint Louis,
Sur terre, comme toi, jadis
Ont fait mainte belle proueſſe;
En outre ils alloient à la meſſe:
Prends exemple ſur eux, vas-y.
Tandis qu'il lui parloit ainſi
Des vieux deſtins, l'ancien Louvre
A ſes regards *ſubitò* s'ouvre.
Sur un Autel, un gros bouquin
Couvert d'un méchant maroquin,
A peu près ſemblable au grimoire,
De l'avenir contient l'hiſtoire.
Voi, dit Louis, dans ce ſéjour,
Voi ceux qui doivent naître un jour:
En voici dont la deſtinée
Sera paiſible & fortunée.
Ceux-là, dans la calamité,
Réduits à toute extrêmité,
Sans reſſource, ſans ſou ni maille,
Se verront mourir ſur la paille.
Ceux-ci ſeront des chenapans;
Ceux-là de fort honnêtes gens.
En voici qui ſe feront pendre,
Quoiqu'ils faſſent pour s'en défendre;
En voilà qui l'éviteront,
Et pourtant le mériteront.
Mais, viens, Dieu t'accorde la grace
De lorgner ta future race.
Ecce primo, Monſieur ton fils,
Le treizieme du nom de Louis;
Il ne vaudra jamais ſon pere,

Ni ſon ſucceſſeur, je l'eſpere.
Qui ſont, interrompit Henri,
Les deux Egliſiers que voici,
Tenant leur morgue au pié du Trône?
Une garde les environne,
L'un & l'autre a du Souverain
Les apparences & le train.
Ils le ſont, dit Louis, ſans l'être;
En tutele ils tiennent leur Maître;
Et, ſauve la comparaiſon,
Le menent comme un pauvre oiſon.
Le premier, Richelieu s'appelle,
Des Politiques le modele;
L'autre ſe nomme Mazarin,
De ſon métier grand Tabarin,
Et plus dangereux qu'un vipere.
Ah! bonjour, Colbert, mon compere,
Tu ſeras moins en crédit qu'eux;
Mais Dieu merci, tu vaudras mieux:
Graces à tes ſoins, dans la France
Les choux ſeront en abondance,
Ce qui dans la ſoupe eſt fort bon
Avec la coine de jambon.
Pour le coup, le voilà le Sire *,
Dont ſi beau doit être l'Empire.
Les lieux qu'éclaire le ſoleil
Ne verront jamais ſon pareil:
Il aura la taille élégante,
Et danſera bien la courante.
Brave il ſera comme un Céſar,

* Louis XIV.

Et galant comme un Amilcar.
Il aimera les arts quelconques
Plus qu'aucun Prince qui ſoit oncques.
Après lui je vois maints Bourbons
Qui ſeront de Preux compagnons:
Je vois le grand Condé paroître,
Jerni, quel homme ce doit être!
Turenne pourtant, que voici,
Ne ſera pas moins grand que lui.
Catinat, dans la même claſſe,
Remplira dignement ſa place.
Celui-ci qui deſſine un plan,
C'eſt le Maréchal de Vauban,
Qui bâtira des citadelles
Des plus fortes & des plus belles.
Luxembourg fera diablement
Biſquer l'Anglais & l'Allemand.
Vois-tu ce vaillant Capitaine?
C'eſt le rival du Prince Eugene,
Villars, qui doit du margouillis
Tirer un jour ton petit-fils.
Voilà donc le Duc de Bourgogne,
Que la mortifere carogne
Nous ravira dans ſon printems:
Arrête, vieille gaupe, attends;
Pour notre bien, laiſſe-le au monde,
Ou que le diable te confonde.
Mais, ô jours de calamité!
Preſque toute la parenté,
Tombant ſous ſa griffe maudite,
Sera miſe en un même gîte.

Un pauvre petit Enfançon *,
D'icelle foible rejetton,
Deviendra la douce eſpérance
Du Trône ébranlé de la France:
Son peuple moult le chérira,
Parce qu'il le méritera.
De ce jeune & gentil Monarque,
Ce Héros † conduira la barque,
Et la conduira tout des mieux,
Au grand regret des envieux:
La mordicante calomnie
Voudroit en vain noircir ſa vie,
Des autres Princes il ſera
Le phœnix, le *nec plus ultra*.
Quel ſpectacle frappe ma vue,
Dit Bourbon, ai-je la brelue?
D'Eſpagnols nombre de ſoudards
Réunis ſous nos étendards,
Aux Germains déclarent la guerre.
Tout change, dit Louis, ſur terre:
De l'ambitieux Charles-Quint
Enfin le lignage eſt éteint.
L'Eſpagne nous demande un Maître;
C'eſt un de nos hoirs qui va l'être;
Philippe..... A cet objet Henri
Saute d'aiſe comme un cabri.
Alte-là, beau ſauteur de neige;
Qui t'a donné le privilege
De gambader en Paradis?

* Louis XV.
† Philippe, Duc d'Orléans, Régent.

Pauvre nigaud, tu t'ébaubis,
Sans ſavoir ce qu'à ta lignée
Réſerve dame Deſtinée.
Hélas! peut-être nos neveux
Se prendront un jour aux cheveux!
En ce moment, Bourbon vit trouble
Comme un ivrogne qui voit double.
L'huis des Deſtins ſe referma,
Et le Paradis s'éclipſa.

Cependant de Titon, la gouge
Au teint jaune, vermeil ou rouge,
Montroit ſon petit nez friand
Vers les portes de l'Orient:
La nuit, achevant ſa carriere,
Lui tournoit ſon vilain derriere,
Et les ſonges, triſtes ou gais,
Bavards, diſcrets, hableurs ou vrais,
Sur les pas de la moricaude,
S'en alloient à notre Antipode.
Finalement, Monſieur Bourbon
S'éveilla frais comme un gardon.
Il parut devant ſon armée
Tout autre qu'à l'accoutumée.
Son front étoit plus lumineux
Que n'eſt celui d'un bienheureux,
Quand il apparoît face à face
A quelqu'un en état de grace.

Fin du Chant Septieme.

CHANT HUITIEME.

LEs Etats triſtes & confus,
Etoient lors diablement camus.
Au ſeul nom du Roi, les Pagotes
Faiſoient caca dans leurs culotes.
Mayenne, à leur tête pourtant,
Tranche toujours de l'important.
Au conſeil de Guerre il aſſemble
Les principaux Ligueurs enſemble,
Les Lorrains, les Némours, Briſſac,
La Châtre, Saint-Paul, Canillac,
Avec l'Ex-capucin Joyeuſe,
Du troupeau la brebis galeuſe.
Ils ſont armés juſques aux dents :
Tubleu, comme ils ſont les fendans !
Chacun d'eux jure, crie & ſacre
Plus correctement qu'aucun fiacre,
Quoique tout fiacre ou charretier
Soit grand jureur de ſon métier.
Or donc, tandis que les Belitres
Incongrument caſſent les vitres,
La Diſcorde, en beau brelingo,
Paroît à leurs yeux tout de go :
Vivat, dit-elle ; de la joie,
Voici renfort qu'on vous envoie.
Ami, prenez la balle au bond,
Jouez des couteaux tout de bon.

D'Aumale, tête ſans cervelle,
Enchanté de cette nouvelle,

Prend ſes deux jambes à ſon cou,
Et court..... Voltaire ne dit où ;
Ce fut, je crois, dans la campagne.
Il vît ce ſecours de l'Eſpagne,
Depuis ſi long-tems demandé,
Depuis ſi long-tems retardé.
Mayenne, ſur ſa haridelle,
Vole vers eux à titre d'aile,
Ou plutôt à tire de nerf,
Auſſi diligemment qu'un cerf.

Près de ces lieux où nos Monarques
Vont gîter quand il plaît aux Parques,
Où l'on voit un ſi beau tréſor
De bréloques de ſimilor,
Où de tartes & de talmouſes,
On ſe barbouille les frimouſes ;
Près de ſaint Denis, en un mot,
Des Eſpagnols paroiſſoit l'Oſt.
Leurs harnois, leurs fers, leurs rondelles,
Etoient plus brillans que chandelles,
Si que les yeux on en clignoit,
Quand fixement on les bayoit.
Le Peuple au devant vient en foule,
Qui des Porcherons, qui du Roule,
Qui de la Cité, qui d'ailleurs,
Pour voir ces braves Batailleurs.
D'Egmont paroiſſoit à leur tête,
Piaffant comme un fils de fête :
Son géniteur eut le méchef
De ſe voir abattre le chef
Sur un échafaud, à Bruxelles,

Pour être entré dans la querelle
Du Flamand, ſon concitoyen,
Opprimé par l'Ibérien.
Ce Fils, qui ne méritoit guere
D'être iſſu d'un ſi digne pere,
Accabla ſon Pays de maux,
Et vint au ſecours des Badauts.
Sa Majeſté, le Roi Philippe,
(Dont le ſouvenir me conſtipe,
Bien loin que j'en ſois dévoyé)
A Paris l'avoit envoyé
Remettre le cœur à Mayenne,
Lequel étoit en grande peine;
Et Mayenne, avec tel renfort,
Crut bonnement être aſſez fort
Pour frotter le Roi de Navarre:
Mais, tarare pon pon, tarare:
Le pauvre nigaut qu'il étoit,
Sur ce ſans ſon hôte comptoit.

Au bord de l'Iton ou de l'Eure,
Dont le poiſſon ſe mange au beurre,
Et à tout autre ſauce auſſi,
Eſt un payſage fleuri,
Où, grace aux ſoins de la nature,
Les chardons viennent ſans culture;
Ce qui fait que par-tout ailleurs
Il n'eſt pas de baudets meilleurs.
Les Bourgeois de ce lieu champêtre,
En paix leurs bêtes menoient paître,
Et jouant du tambourinet,
Prenoient le tems comme il venoit.

Soudain

Soudain la double armée arrive
Sur cette tant charmante rive.
Les eaux de l'Eure & de l'Iton,
De peur en eurent le friſſon.
Les Bergers bagage plierent,
Et dans les buiſſons ſe muſſerent:
Leurs femmes en firent autant,
Leurs génitures emportant.
Hôtes de ces lieux pleins de charmes,
Qui n'aimez point le bruit des armes;
N'imputez pas au Roi Henri
Ce mal-plaiſant charivari;
Il ne l'aime pas plus qu'un autre,
S'il combat c'eſt pour le bien vôtre.
Laiſſez-le faire, & vous verrez
Comment vous vous en trouverez.
Sur une jument plus fringante
Que ne fut oncques roſſinante,
Bourbon galopant au grand trop,
Parcourt tous les rangs de ſon Oſt.
On voyoit près de ſa perſonne
Les Mignons chéris de Bellone;
Monſieur d'Aumont qui, ſous cinq Rois,
Avoit endoſſé le harnois;
Biron, de qui la renommée
Fleuroit comme baume à l'armée;
Et ſon jeune fils, qui depuis.....
Mais ne troublons pas l'eau du puits:
Sully, Nangis, Grillon le brave,
Tous trois ſableurs de vins de Grave,
Anti-Ligueurs déterminés,
Et fameux abatteurs de nez;

Henri, Vicomte de Turenne,
Qui depuis d'une Souveraine *
Eut l'heur de manier à nu
Le corps blanquet, liſſe & dodu ;
Au milieu d'eux, comme un ſaint George,
Le galant Eſſex ſe rengorge :
Son caſque brilloit de carats
Pour la valeur de trois ducats,
Riche préſent dont ſa Princeſſe
Avoit honoré ſa tendreſſe.
Plus loin, ſoit d'aval ou d'amont,
On voit la Trimouille & Clermont,
Le malheureux Neſle & Feuquieres,
Avec le chanceux Leſdiguieres,
Et d'Ailly pour qui ce jour fut
Un jour qui bien fort lui déplut.
Tous ces vivans, brûlans de mordre,
Près du Roi rangés en bel ordre,
Aſpiroient après le ſignal
Afin de commencer le bal.
Mayenne en cet inſtant critique,
Avoit un tantin la colique.
Sans doute il ſentoit ſon malheur ;
Mais contre fortune bon cœur,
Il ſe chatouille, le beau Sire,
Comme on dit, pour ſe faire rire,
Et fait à l'ennemi l'affront
De lui montrer ſaint Jean-le-rond ;
Id eſt, ſon gros vilain poſtere,
Acte digne de vitupere.
D'Egmont cependant trépignoit,

* Charlotte de la March, Princeſſe de Sédan.

Et de rage ſes doigts rongeoit,
Jurant un peu plus que mordienne
Contre la lenteur de Mayenne.

Tel un jeune & fringant rouſſin,
Que le maquignon tient en main,
Sentant la jument pouliniere,
Bat du pié, leve la criniere,
Et contre ſon frein ſe roidit,
Et d'impatience bondit:
Tel d'Egmont, & plus vif encore
Que cette fougueuſe pécore,
Brûle d'exercer ſon damas
Sur quelque tête ou quelque bras.
Il ne ſait pas que la Camarde
Poire mole point ne lui garde,
Et que dans la plaine d'Ivri
Ce ſera bientôt fait de lui.
Vers les Ligueurs enfin s'approche
Bourbon au menton de galoche,
Et s'adreſſant à ſes ſoudards,
Bons compagnons & grands paillards:
» Vous êtes tretous nés en France,
» Graces à la Toute-puiſſance,
» Et j'ai l'heur d'être votre Roi;
» Voilà l'Ennemi, ſuivez-moi:
» Sur-tout donnez-vous bien de garde
» De perdre des yeux ma cocarde:
» Ventre-ſaint-gris, on la verra
» Dans les lieux où chaud il fera.

A cette guerriere harangue,

Qui n'uſa pas beaucoup ſa langue,
Et partant ne fit point bâiller,
Chacun grille de chamailler.
Il pique des deux ſa cavale,
Faiſant une oraiſon mentale.
Lors s'élancent en même tems
Des deux partis les combattans.
Ainſi l'on voit de fiers bouldogues,
Avec des yeux ardens & rogues,
L'un contre l'autre ſe ruer,
Et de la dent s'évertuer.
A coups de mouſquets & de brettes,
Et non à coups de bayonnettes
Qui d'uſage encor n'étoient pas,
Force ſoudards ſont mis à bas.
Avec ſa faux de mal-encontre,
La Vilaine par-tout ſe montre :
Le frere eſt par le frere occis,
Et le pere l'eſt par le fils.
A travers les feux & les flammes,
Au milieu des tranchantes lames,
Sur les mourants, ſur les bleſſés,
Sur quantité de trépaſſés,
Le Preux Henri pouſſe ſa roſſe,
Auſſi fier que Bourgeois d'Ecoſſe.
Mornay, plus vîte que le pas
Le ſuit, & ne le quitte pas.
Ainſi jadis de Télémaque,
Dauphin du Royaume d'Ithaque,
Mentor ſuivoit le beau deſtin ;
Ainſi ſaint Roch & ſon mâtin,
Grands amis en ce monde nôtre,

Ne trimoient jamais l'un ſans l'autre.
Mornay donc aux trouſſes du Roi,
Fait trotter ſon vieux palefroi,
Et pare avec ſa coliſmarde
Les coups qu'à ſon Maître l'on darde:
Mais le bon Seigneur ne veut pas
De ſang humain ſouiller ſon bras.

Déja Nemours, fuyant Turenne,
Suivi des ſiens gagnoit la plaine,
Et devant le brave d'Ailly
Les Ligueurs détaloient auſſi.
Soudain un jeune Mouſquetaire,
Autant brave que téméraire,
Sur l'œil enfonçant ſon bonnet,
Dans ſa courſe l'arrêta net;
Lors l'un ſur l'autre ils s'abandonnent,
Et Dieu ſait comme ils eſpadonnent.
Pluſieurs eſtocades de poids
Font mainte breche à leur pavois,
Pluſieurs leur friſent les oreilles,
Ils les eſquivent à merveilles.
Leurs flamberges à deux fendants:
Ont déja quantité de dents:
Avec tant d'ardeur ils remuent,
Que comme des porcs ils en ſuent.
A la parfin d'Ailly le vieux
Détache un coup ſi furieux
Sur les vertebres du jeune homme,
Qu'il l'étend par terre & l'aſſomme;
Par ſa chûte ſon bonnet choit
Si qu'à découvert on le voit.

D'Ailly le baie à ſon viſage :
O deſeſpoir ! ô cris ! ô rage !
Le quidam qu'à mort il a mis,
Hélas ! mon Dieu, c'eſt ſon cher fils !
Il veut de cette même brette
Donner de l'air à ſa luette ;
C'eſt-à-dire, ſe dépêcher :
On a ſoin de l'en empêcher.
Le beau coup que je viens de faire !
Ce dit-il, ſe prenant à braire ;
Je ne verrai plus mon fanfan !
Quittons ces lieux, allons-nous-en :
Et je veux bien qu'on me biſtourne
Si jamais ici je retourne.

Mais quoi ! quel bruit ! quel cliquetis !
Quel tapage ! quel abatis !
Tous les Ligueurs prennent la fuite.
Qui diable les mene ſi vîte ?
C'eſt Biron, le gentil cadet,
Qui pique après eux ſon bidet.

Arrête, dit d'Aumale, arrête :
Alte à la queue, alte à la tête.....
De par Mahon, où courez-vous ?
Etes-vous donc devenus fous ?
Vous, fuir ! vous, ſoudards de Mayenne !
Allons, point de foibleſſe humaine :
Suivez d'Aumale, ventrebleu ;
A travers la flamme & le feu.
Lors Beauveau, ſuivi de Foſſeuſe,
Et Saint-Paul, du Moine Joyeuſe,

Raſſemblent ſous ſes étendards
Un nombre infini de pendards.
L'on ſe chamaille de plus belle :
Biron ne bat plus que d'une aile,
En vain il ſoutient le torrent,
Il voit Parabere expirant,
Et parmi les morts, pêle-mêle,
Clermont, Feuquieres, Angene, Neſle;
Lui-même de coups tranſpercé,
Alloit être fait trépaſſé.....
C'étoit ainſi, mon brave Sire,
Que tu devois te faire occire.
Bientôt le compere Bourbon
Sut tout ce que riſquoit Biron :
Il le chériſſoit, non en Prince,
Dont l'amitié ſouvent eſt mince,
Non en Potentat, non en Roi
Tenant toujours ſon quant-à-moi ;
Mais en ami tendre & ſincere,
Ainſi qu'un Souverain n'eſt guere.
A grand'erre il trotte vers lui.
Bien à point te vint tel appui,
Pauvre Biron ; car la Camarde
T'alloit, d'un coup de hallebarde,
Flanquer dans le triſte manoir
De Pluton au viſage noir.
Henri fait dans cette eſcarmouche
Quantité d'abreuvoirs à mouche,
Et ſauve Biron du trépas :
Puiſſe-t-il ne l'oublier pas !

Soudain la Diſcorde aſſaſſine,

Sonnant ſa terrible buccine,
Souffle aux Ligueurs de ſon poiſon,
Non pour un peu, mais à foiſon.
Monſieur le Chevalier d'Aumale,
Cadet à la patte brutale,
Par ſes fanfares animé,
Ou ſi l'on veut envenimé,
Contre le Roi Henri ſe rue.
Des Ligueurs vient une cohue
Qui lui ſouffle au poil de très-près.
Tels les brifauts dans les forêts,
Excités par le corps-de-chaſſe,
Tiennent au cu d'un loup vorace,
Et malgré lui, malgré ſes dents,
Vont toujours leur train le mordant.
De même le Preux Henri-Quatre,
Lequel eſt bien las de ſe battre,
Eſt aſſailli de toutes parts
Par deux ou trois mille Houſſarts.
Saint Louis, du Louvre céleſte,
Voyant ſon péril manifeſte,
Le rend ſi fort, que feu Samſon
N'étoit rien en comparaiſon.
Quel carnage! Vierge Marie,
Qu'il fit une horrible turie!
Tandis qu'il exerçoit ſon bras
A mettre des membres à bas,
Egmont, hardi comme un Pandoure,
Se fiant trop à ſa bravoure,
Oſa provoquer ſon courroux,
Acte aſſurément des plus fous.

C'eſt

C'eſt avec moi, dit-il, compere,
Qu'il faut donc jouer du cimeterre.
Comme il lui faiſoit tel défi
D'un viſage d'orgueil bouffi,
A donc le foudre de Dieu gronde,
Dont tremble la machine ronde.
Il crut ſottement, le Benêt,
Qu'en ſa faveur le Ciel tonnoit.
A Bourbon un coup il aſſene,
Lequel effleure ſa bedaine:
On en voit ſortir ſur le champ
Environ plein un dez de ſang.
Le Roi, voyant ſa peau rougie
De cette grande hémorragie,
Se jette ſur ſon ennemi,
Chamaillant en diable ennemi,
Il fait ſi bien qu'il le renverſe,
Et de ſa lame lui traverſe
Le ventricule, & par ce trou
Son ame fut je ne ſais où.
De l'Eſpagnol cette nouvelle
Démonte auſſi-tôt la cervelle:
Chefs & ſoudards, chacun s'enfuit;
Le Ligueur effrayé les ſuit.
Toute l'armée eſt en déroute,
Au diable qui lors à la goutte.
Le fleuve d'Eure en avala
Si tant qu'il en dégobilla.
Mayenne, en cette triſte affaire,
Ne perd point la judiciaire.
D'Aumale eſt près de lui, rimant
Les gros mots ſcandaleuſement.

Tout eſt flambé, mon Capitaine,
Dit-il, notre perte eſt certaine;
Ventrebleu, mourons..... Animal,
Le remede eſt pis que le mal,
Lui répond ſon couſin Mayenne,
C'eſt de l'onguent miton-mitaine.
Crois-moi: vivons juſqu'à la fin;
Va plutôt avec Bois-Dauphin,
De nos gens épars, vîte & preſte,
Raſſembler le peu qui nous reſte,
Et courons, avec ces débris,
Nous claquemurer dans Paris.
Cela dit, vers Lutece il tire,
Sans que d'Aumale oſe rien dire.
Cependant le Ligueur vaincu,
Du Roi vainqueur baiſoit le cu;
Hoc eſt, imploroit ſa clémence
Dans la plus humble contenance.
Henri de ſon œil chaſſieux
Lui jette un regard gracieux.
Ne crains rien, dit-il, de mon ire,
Sois libre, mais choiſis un Sire:
Entre le ſieur Mayenne & moi,
Sans barguigner, explique-toi.
A ces mots chacun ſe déclare
En faveur du Roi de Navarre,
Pour ſeul Maître on le reconnoît:
On jette en l'air toque & bonnet,
On chante, on danſe, on fait ripaille,
On met ſur cu mainte futaille.
La Courière des vérités,
Tout ainſi que des fauſſetés,

La Dame aux cent petits yeux louches,
Aux cent oreilles, aux cent bouches,
Annonçoit à cor & à cri
Les exploits du papa Henri.
Le bruit en donna la colique
Au ſacré Chef Apoſtolique:
L'Eſpagne fort s'en affligea,
Et le Nord moult s'en gobergea.

O Badauts, ô Ligueurs, ô Prêtres,
O Porte-ſoutanes, ô Traîtres,
Vous fûtes en foule aux ſaints Lieux
Offrir vos inutiles vœux!
Mayenne, plein d'eſpoir, encore
Au peuple la pilule dore:
Il a beau faire, il ne ſauroit
De ſes malheurs faire un ſecret.
La Diſcorde en frémit de rage:
Verrai-je périr mon ouvrage,
Se dit-elle, & ſera-t-il dit
Que j'ai fait du mal à crédit?
Verrai-je Bourbon Roi de France,
En dépit de ma révérence?
Maugrébleu, rendons-le amoureux
De quelque femelle aux beaux yeux.
Elle dit, & ſoudain s'envole
Dans une vieille cariole,
Et va de ce pas au ſéjour
Des doux plaiſirs & de l'amour.

Fin du Chant Huitieme.

CHANT NEUVIEME.

SUR les bords heureux d'Idalie,
Lieux plus charmants que l'Italie,
Eſt un Palais fort reſpecté
A cauſe de ſa vétuſté.
Là les campagnes, les prairies,
Sont éternellement fleuries;
On y mange en toutes ſaiſons
Des petits pois & des melons,
Force gibier, force marée,
Et autre ſemblable denrée.
De plus, en ce joli ſéjour
Il eſt Dimanche chaque jour.
Monſeigneur le Dieu de Cythere
Y fait ſa demeure ordinaire,
Ayant ſans ceſſe à ſes côtés
Un régiment de Voluptés.
Rien n'eſt plus riant que ſon Temple
Lorſque de loin on le contemple;
Mais malheur aux yeux indiſcrets
Qui s'en approchent de trop près.
Ce n'eſt plus qu'un affreux ſpectacle,
Qu'un triſte & funeſte habitacle
Des plaintes, des ſoins, des ſoucis,
Et de tous les maux réunis.
La ſombre & maigre Jalouſie
A la face pâle & moiſie,
L'air inquiet donne la main

Au Soupçon ſon frere-germain.
La Haine & ſa ſœur la Colere,
Chacune au poing une rapiere,
La précedent en blaſphêmant
En reniant horriblement.
La malice, d'un ris perfide,
Flatte cette race homicide.
Le remords, pleurant comme un veau,
Les ſuit ſe torchant le muſeau.

C'eſt là qu'Amour fait tant des ſiennes
Contre les Chrétiens & Chrétiennes;
C'eſt là que ce fils-de-putain,
Vrai crocodille, vrai lutin,
Exerce ſes poignantes fleches
Sur les cœurs tendres ou revêches.
Avec ſes freres, le paillard
Jouoit lors à Colin-maillard:
Soudain la Déeſſe Diſcorde,
L'échine ceinte d'une corde,
De deux groſſiſſimes ſerpens,
Long de ſix pieds & trois empans,
Pénetre juſqu'au ſanctuaire
De ce petit Dieu volontaire.
A quoi diable t'amuſes-tu,
Lui dit-elle, cogne-fétu?
Ignores-tu qu'un certain brave
Chez les Français tous deux nous brave?
Qu'il te traite de mirmidon,
Et ſe moque de ton brandon;
Qu'il me traite moi de carogne
Plus puante qu'une charogne?

De par Dieu, mes naſeaux ſont nets,
Et ne ſont rien moins que punais;
Et je ſoutiens que mon haleine
Exhale odeur de marjolaine:
Je crois que mon gouſſet auſſi
N'a rien qui ſente le ranci.
D'où diable donc veut-il, l'infame,
Que puiſſe puer une femme?
Mais ce n'eſt point là le grief
Qui le plus me brouille le chef;
Ce paladin, ce méchant homme,
Que Henri-Quatrieme on nomme,
Veut me couper la jupe au cu:
Mon frere, le ſouffriras-tu!
Lance-lui dans le diaphragme,
De tes feux au moins une dragme;
Que ſous tes chaînes le vaurien
Gémiſſe comme un galérien;
Qu'aux pieds de quelque martingale,
Ainſi qu'Hercule à ceux d'Omphale,
Le pleutre faſſe le calin,
Et file du chanvre ou du lin.
Qu'aux trouſſes d'une gourgandine,
Par monts & par vaux il chemine,
Comme fit Antoine autrefois,
Laiſſant un très-beau bien bourgeois,
Pour courir la calambredaine
Avec ſa belle Egyptienne.
Va, mon frere, va, mon mignon,
Perfore-le juſqu'au rognon;
Et que de ce Jean-de-nivelle,
Ton poiſon gâte la cervelle.

Ainſi la ſalope parloit,
Et ſes yeux de dogue rouloit.

L'Amour cependant ſe dodine
Dans un beau fauteuil d'étamine,
D'un coup de tête répondant
Comme feroit un Préſident.
Bref, il prend ſes fleches dorées,
Par la pointe bien acérées;
Puis fendant le Ciel cryſtallin,
Vers la France il vole ſoudain.
Il fixe, en allant, ſes prunelles,
Sur les châteaux des Dardanelles,
Voiſins du Pays Phrygien
Que ſes feux ont réduit à rien.
Il voit Veniſe & la Sicile;
Les gouffres de Carybde & Scyle;
J'avois oublié l'Archipel:
Il voit auſſi le mont-Gibel;
Il voit d'un côté l'Italie,
Et de l'autre la Barbarie,
Et puis la moderne Sidon,
Où vécut la Reine Didon:
Enſuite à grand'erre il avance,
Et paſſe les champs de Provence.
Près de l'Eure il découvre Anet:
Ah! le charmant ſéjour que c'eſt!
C'eſt là qu'une gente femelle *,
Au beau cuir, à belle mamelle,
Avec Henri-Deux, ce dit-on

* Diane de Poitiers.

Secouoit jupe & hoqueton.
Enfin, le Seigneur de Cythere
Auprès d'Ivri met pied à terre.
Le Roi, prêt d'aller autre part,
Braconnoit avant ſon départ.
Mille jeunes ſauteurs de haie,
De grand appétit, d'humeur gaie,
Arpentoient avec lui les champs,
Prenant cailles aux chiens couchans.
Le fils de Madame Cyprine
Se gratte le bas de l'échine,
En voyant le papa Bourbon
Exercer ainſi le jambon.
Il huche la brigade folle
Des priſonniers du vieux Eole.
Soudain des nuages épais
Rendent le Ciel d'un beau noir geais.
On entend gronder ſur ſa tête
Le Précurſeur de la tempête:
Les éclairs à maint bon Bourgeois
Font faire maint ſignes de croix.
Un diable de vent de galerne
Souffle au cu des gens, & les berne.
Il pleut tant, qu'on n'a jamais vu
Depuis Noé pleuvoir plus dru.

Henri, ſans guêtres, ſans capote,
Patrouille tout ſeul dans la crotte.
Alors Monſeigneur Cupidon,
Secouant ſon fatal brandon,
Par une lueur imprévue,
Du Monarque frappe la vue.

Le pauvret, ſans ſonger à mal,
Suit à tout hazard le fanal,
Comme quelquefois il arrive,
Ou peut arriver que l'on ſuive
En voyant de ces feux-follets,
Qui ſont, je crois, des farfadets,
Et font aux gens, tête premiere,
Faire le ſaut dans la riviere.
Depuis peu de jours, en ces lieux,
Un jeune tendron aux beaux yeux,
Dans un vieux manoir de campagne,
Faiſoit des châteaux en Eſpagne.
Elle attendoit ſon géniteur,
Qui, du grand Henri ſerviteur,
Occupoit je ne ſai quel grade
Dans un Régiment de ſalade.
De ce jeune & joli tendron,
D'Eſtrée étoit le propre nom.
Du beau Pâris la Gourgandine
N'eût jamais auſſi bonne mine;
Et celle qu'on prit pour Vénus
Sur les bords du Fleuve Cydnus,
La ſœur du grand Roi Ptolomée,
Pour ſa beauté tant renommée,
Auprès d'elle, en comparaiſon,
N'eût été qu'un petit chiffon.
Elle étoit dans cet âge tendre
Où toute femme eſt bonne à prendre.
Son cœur étoit tout neuf encor,
Et valoit bien dix louis d'or.
Le fils de Dame Cythérée,

Qui veut ſurprendre la d'Eſtrée,
D'un enfant emprunte les traits;
Et ſans flambeau, carquois ni traits,
Vient lui parler en cette ſorte:
On a vu, dit-il, à la porte,
Mouillé, crotté juſques au cu,
Celui qui Mayenne a vaincu:
C'eſt un vivant de belle garbe,
Portant mouſtache à croc & barbe,
Avec un demi-pied de nez
En Corbin des mieux contournés.
A la ſépuiſante peinture
De cette agréable figure,
Entre autre choſe à la longueur
De ce nez de légiſlateur,
La belle de plaiſir ſe gratte;
Elle ſe requinque à la hâte,
Met ſes ſouliers de maroquin,
Endoſſe ſon beau caſaquin,
Prend ſes manchettes à dentelle,
Et ſes bas gris de fiſoſelle:
Et puis calamiſtrée ainſi,
Elle vole au devant de lui.
Comme les yeux il écarquille,
En voyant femme ſi gentille!
La peſte! qu'il eſt enchanté
De s'être à tel prix tant crotté!
Bonjour, Sire, ce lui dit-elle.
Bonjour, ce répond-il, la Belle:
Vous portez-vous bien aujourd'hui?
Oui, Sire, aſſez bien, Dieu merci.
J'en ai certe une joie extrême:

Pour moi ce n'en eſt pas de même,
Car j'ai tant & ſi fort couru,
Que je ſuis diablement recru :
Mais quand j'aurai dormi, j'eſpere
Que je ne m'en ſentirai guere.
Ainſi tous deux s'entretenant,
Et ſous l'aiſſelle ſe tenant,
A la maiſon ils arriverent,
Ou tête à tête ils ſe gaverent
D'une très-ample ſoupe aux choux,
Ce que Henri trouva bien doux ;
Car c'étoit, dit-on, le potage
Lequel il aimoit davantage,
Auſſi le Sire tant en prit,
Qu'il fut ſur le pot toute nuit,
D'une terrible diarrhée ;
Par bonheur pour lui, la d'Eſtrée
Entendant le bruit que faiſoit
Son inteſtin qui ſe vuidoit,
Hucha ſa groſſe chambriere
Qui fut lui donner un clyſtere,
Dont il ſe trouva le matin
Gai comme Pierrot, & très-ſain.

Cependant l'amour leur ébreche
Le cœur d'un même coup de fleche.
Ils ſont tous deux amoureux fous,
Ni plus ni moins que des matous :
Bref, ils ſont unis l'un à l'autre
Comme deux grains de patenôtre,
Ou, ſi le terme n'eſt trop crû,
Comme la chemiſe & le cu.

Quelquefois pourtant, dans ſon ame,
Henri donne au diable la Dame,
Brûlant de retourner au camp
Mais, ainſi qu'un homme au carcan,
Le petit Dieu trouble-cervelle
Le retient aux chauſſes d'icelle.
Tandis donc qu'il paſſe en ces lieux
Son tems à faire les doux yeux,
A le chercher chacun s'empreſſe :
Ses ſoudards font battre la caiſſe,
Promettant de rémunérer
Ceux qui pourront le déterrer.

Saint Louis, ſon archi-grand-pere,
Que ſa conduite déſeſpere,
A ſon ſecours envoie enfin
Du Paradis un Séraphin.
Il fut chercher un homme probe,
Non ſous cette cafarde robe
Qui cache tant de fainéans
Révérés par les innocens :
Il le chercha ſur cette terre
Où de Henri ſes gens de-guerre,
En l'attendant, ſabloient leur vin
A la ſanté de Jean Calvin.
Le bon Ange rend ſon meſſage
Au ſieur Mornay, comme au plus ſage ;
Car il l'étoit plus que Platon,
Marc-Aurele, & Monſieur Caton.
Ma foi, c'étoit un honnête-homme
N'en déplaiſe aux cagots de Rome,
Qui valoit au moins cent ducats,

Quoique de la vache à Colas.
Il avoit l'ame franche & ronde,
Plus que qui que ce fut au monde,
Rare & ſublime qualité
En un homme de qualité :
En outre, il ſavoit très-bien lire,
Tailler des plumes & écrire :
Il haïſſoit les Courtiſans,
Les Maltotiers, & Partiſans,
Les Gourgandines & le reſte,
Autant que la lepre ou la peſte.
Conduit par cet Ange de Dieu,
Mornay part, & vole en ce lieu
Où Bourbon auprès de ſa Mie,
A ſes dettes ne ſonge mie ;
Ce qui certes n'eſt beau ni bien
Pour une perſonne de bien :
Mais à cela que peut-il faire ?
Las ! il eſt pris, le pauvre here,
Et ſes yeux ſont ſi faſcinés,
Qu'il y voit moins loin que ſon nez.
L'amour découvre, avec colere,
Mornay, le prudent émiſſaire.
Il lui lance ſur le jabot
Un effroyable javelot,
Qui, contre ſa Jacque-de-maille,
Se briſe comme un brin de paille.

Au fond d'un jardin potager,
(Non, c'étoit au fond d'un verger)
Sur un gazon de verdurette,
D'Eſtrée, avec Henri ſeulette,

Jouoit à mille jeux divers,
Et bayoit la feuille à l'envers,
De petits amours une bande
Danſoit auprès la ſarabande;
Et leur faiſant maints tours malins,
Rioient comme des Gobelins.
Tandis qu'ainſi Bourbon en joie,
Prend la grande & la petite oie,
La Diſcorde vole à Paris
Raſſembler tous ſes ennemis.
Enfin il voit ſon cher Pilade
Qui, derriere une paliſſade,
Se gliſſoit comme un écureuil:
Il rougit juſqu'au blanc de l'œil.
L'un de l'autre, en cette occurrence,
Ils ſembloient craindre la préſence.
Mornay l'aborde triſtement,
Sans lui faire aucun compliment.
Bourbon, en homme de génie,
Sent ce que cela ſignifie.
Foin de l'amour, dit-il, ami,
Ma foi, je m'étois endormi
Comme un Jean..... dans cette demeure:
Décampons-en, & tout à l'heure.
La belle vient d'aller piſſer,
Profitons, pour nous éclipſer,
Du tems que nous laiſſe la cagne,
Et preſte gagnons la campagne.
Optimè, s'écria Mornay,
C'eſt agir en homme bien né:
L'amour eſt une bonne choſe
Quand on en prend légere doſe;

Mais en prendre plus que ſon ſou,
Franchement c'eſt être trop fou.
Il dit, & le Roi de Navarre
A faire gile ſe prépare.
La d'Eſtrée apprend le complot
Par ſon valet Pierre ou Guillot.
Il me fuit donc, le grippe-ſauce,
Et compagnie ainſi me fauſſe,
S'écria-t-elle en s'arrachant
Le cheveux, & l'œil ſe pochant,
Se meurtriſſant toute la face
Et ſon teton en calebace.
Ah ! ſi la mort je ne craignois,
Tout à l'heure je me pendrois.
Tandis que cette pauvre Amante
En cette ſorte ſe lamente,
Mornay, plus ferme qu'un recors,
Tient Bourbon par le juſte-au-corps,
Et lui fait, juſqu'à perdre haleine,
Jouer du jarret dans la plaine.
La Vertu trime devant eux ;
Et le petit Dieu mau-piteux,
Amour, avec ſa courte honte,
Reprend le chemin d'Amathonte.

Fin du Chant Neuvieme.

CHANT DIXIEME.

LE tems qu'avoit perdu Henri
A faire l'amoureux tranſi,
Avoit laiſſé reprendre haleine
Aux Ligueurs, ainſi qu'à Mayenne.
D'un nouvel eſpoir enivré,
Le Peuple à la joie eſt livré.
Mais bientôt cet eſpoir frivole,
Avec leur courage s'envole.
Bourbon, que rien n'arrête, accourt,
Et l'on vit, pour le couper court,
Du haut des Tours de Notre-Dame,
Encor briller ſon oriflâme.
Il reparut au même lieu
Où le Saint envoyé de Dieu,
Saint Louis, ſon Archi-grand-Pere,
Lui fit rengaîner ſa rapiere.
Déja ſes ſoudards par leurs cris
Jettent l'alarme dans Paris.
Les Ligueurs, auprès de Mayenne,
Tremblent tous la fievre-quartaine.
Le Chevalier d'Aumale à donc
Leur dit, maugrébleu, qu'eſt-ce donc?
Vous qui faiſiez tant les bravaches,
N'êtes-vous plus que des gavaches?
Il eſt bien tems de nous cacher
Quand l'Ennemi vient nous chercher.
Mordienne, qui m'aime me ſuive:

Allons

Allons faire une tentative ;
Et ſans faire ici les cagnards,
Abandonnons murs & remparts.
Vous qui m'oyez, fiers Anſpeſſades,
Vos Chefs ſeront vos paliſſades :
A ces mots les Ligueurs lui font
La moue, & pas un ne répond.
Et bien ! pourſuit-il en colere,
Allez donc vous faire lanlere.
Si vous tremblez pour vos pourpoints,
J'irai tout ſeul jouer des poings.
Lors, plein de l'ardeur qui l'emporte,
Le gars ſe fait ouvrir la porte.

Devant ſes pas marche un Héraut,
Criant d'un ton fier & fort haut :
Quiconque veut ſe faire moudre,
Et veut avec nous en découdre,
Qu'en ces lieux il viennent à l'inſtant,
Monſeigneur d'Aumale l'attend.
A ces mots chaque Chef deſire
De férailler contre le Sire ;
Chacun pour prix de ſa valeur
Méritoit bien un tel honneur :
Mais Henri préféra Turenne.
Prends ce ſabre à manche d'ébene,
Lui dit-il, & du fanfaron.
Va me couper un paturon.
Soudain à ce brave Gendarme
Bourbon fait préſent de ſon arme.
Soit, mon Prince, je remplirai

Votre attente, ou je ne pourrai,
Répondit Monſieur de Turenne,
Puis du Roi baiſant la mitaine,
Vers d'Aumale il vole auſſi-tôt,
Et juſqu'à lui ne fait qu'un ſaut.
Le Peuple & toute la Moinaille,
De Paris bordent la muraille.
Les Soudards du brave Henri
Sont en rang d'oignon près de lui :
Chacun au Ciel ſes vœux adreſſe
Pour le Héros qui l'intéreſſe ;
Cependant des nuages gris
Couvroient la Ville de Paris.
Tout à coup quatre Eſprits funebres *,
Vomis du ſéjour des ténebres,
De d'Aumale, leur bon ami,
Veulent épouſer le parti.

Au moment même un Ange arrive,
Tenant en main branche d'olive,
Et ſous l'athmoſphere branlant
Un grand Malchus étincelant.
A l'aſpect de cette allumelle,
Des monſtres l'horrible ſequelle
Fuit, & va ſe remettre aux fers
Dans les noirs cachots des enfers.
Lors Bourbon ouvrant la barriere,
Les preux entrent dans la carriere :
Leur bras n'eſt point chargé du poids

* Le Fanatiſme, la Diſcorde, la Politique, & le Démon des Combats.

D'un incommode & lourd pavois.
Ils ſont armés à la légere,
Et n'ont en main qu'un cimeterre.
Bref, Henri ſur ſa caiſſe bat,
Et l'on commence le combat.
Quels fiers eſcrimeurs ! Sainte Vierge !
Comme ils font jouer la flamberge !
Quel feu ! quelle dextérité !
Que de force & de fermeté !
O mon Dieu, les jolis Gendarmes !
Onc Maître ne fit mieux des armes.
D'Aumale eſt plus impétueux,
Plus ardent & plus furieux ;
Turenne modérant ſa bile,
Eſt plus tranquille & plus habile ;
Sur ſes ergots bien affermi,
Il fatigue ſon ennemi,
Tant qu'à la fin au téméraire
Il évente la jugulaire.
D'Aumale tombe, & de l'Enfer
On entend cette voix de fer :
» Tout eſt flambé, la Ligue eſt morte,,
» Le parti de Bourbon l'emporte.
Le peuple y répond par des cris
Qu'on oit par-delà ſaint Denis.
D'Aumale étendu ſur l'arêne,
Oſe encore morguer Turenne :
Il veut jurer, & ne peut plus,,
Quia vox hæſit faucibus.
Vers Paris la paupiere il leve,
Et faiſant un hoquet, il creve.

Ainſi, pauvre Mayenne, hélas !
Tu vis trépaſſer ton ſoulas.

Cependant par la fauſſe-porte
Feu Monſieur d'Aumale on rapporte.
Miſéricorde, comme il eſt !
Qu'il eſt méconnoiſſable & laid !
Sa face de ſang eſt couverte,
Et ſa grande gueule entr'ouverte,
Cauſe telle peur aux Badauts,
Qu'ils en friſſonnent juſqu'aux os.
Mais de bien pis on les menace ;
On veut prendre d'aſſaut la Place.
Heureuſement pour les ingrats,
De cet avis Bourbon n'eſt pas.
Sans coup férir, le brave Sire
Compte par blocus les réduire ;
Et que le beſoin de manger
Les fera de note changer.
Enfin la Ville eſt inveſtie,
Toute entrée & toute ſortie
Sont interdites déſormais:
Ils s'en gauſſent, les Truands ; mais,
Quand ils n'auront plus de quoi frire,
Point ne ſeront d'humeur de rire.
En effet, les vivres ceſſant,
Et la grande faim les preſſant,
Les dents d'un chacun s'allongerent,
Petits & grands, merci crierent :
Le riche alloit tendant la main
Comme un gueux, pour un peu de pain ;

Le Sous-Fripon * crioit famine,
Léchant les plats dans ſa cuiſine.
Ce n'étoient plus ces grands feſtins,
Ces jeux, ces plaiſirs clandeſtins,
Ces paſſe-temps de toute eſpece,
Qu'ils ſe donnoient pour de l'eſpece.
On les trouvoit quelquefois morts
Ou mourants ſur leurs coffres forts.
Là, toute une famille entiere,
Dans la rage, meurt de miſere.
Ici, pour un tronçon de choux,
Les gens s'entr'aſſomment de coups.
Mais, ce qu'on aura peine à croire,
Quoique la choſe ſoit notoire,
Des oſſemens de trépaſſés †,
Pulvériſés & concaſſés,
Les malheureux s'alimenterent,
Et leurs peres les ſuſtenterent.
Cependant les bons Egliſiers,
Religieux & ſéculiers,
Contents comme des rats en paille,
Faiſoient dévotement ripaille §.

Ils encourageoient les Badauts
A ſouffrir conſtamment leurs maux,
Et leur promettoient chere lie
Quand ils ſeroient en l'autre vie.

* Le Sous-Fermier.
† L'Ambaſſadeur d'Eſpagne donna ce conſeil.
§ On trouva dans pluſieurs Couvents, & entr'autres chez les très-révérends Peres Capucins, toutes ſortes de proviſions de bouche pour plus d'un an.

Ils leur prédiſoient que bientôt
Ce ſeroit fait du Huguenot *.
Las ! par ces promeſſes ſtériles,
Ils enjoloient les imbécilles.

Paris nourriſſoit dans ſon ſein
Des treize Cantons un eſſain :
Peuple avare, qui ſacrifie
A l'argent ſon ſang & ſa vie.
A donc les Suiſſes & les Griſons
Aſſiégeant toutes les maiſons,
Non pour forcer femmes ou filles,
Comme ſouvent font les ſoudrilles ;
Ils avoient trop faim, les goulus,
Pour s'être alors ainſi polus :
Ils ſongeoient, en cette occurrence,
Plus à la panſe qu'à la danſe.
Une femme, ô le vilain cas !
Le dirai-je, ou dirai-je pas ?
La pauvrette rongeoit le manche
D'un gigot ou bien d'un éclanche,
Voilà-t-il pas les inhumains
Qui l'arrachent d'entre ſes mains !
Cette malheureuſe femelle
Avoit un fils à la mamelle,
Elle approche de ce fanfan
Qui tend les bras à ſa maman ;
Et pleine d'amour & de rage,
Elle lui tient cettui langage :
Puiſqu'il te faudroit à la fin,

* Le Roi.

Mon cher fils, périr par la faim,
Sers à ta mere de pâture;
Que ſon ſein ſoit ta ſépulture.

A ces mots d'un couteau d'acier,
Elle lui greve le geſier,
Et le met à la carbonnade.
Des Suiſſes une autre brigade,
Ou la même, à l'odeur du rôt,
En ces lieux-là revient bientôt:
Pleins du diable qui les emporte,
Les Ogres enfoncent la porte.
O mon Dieu, le ſpectacle affreux!
Cette mere s'offre à leurs yeux,
Faiſant cuire ſa géniture
Pour en faire récarelure *.

Oui, grippe-chapons, c'eſt mon fils,
Et c'eſt vous qui l'avez occis.
C'à donc, croquez-nous l'un & l'autre,
Tigres; & de la viande nôtre
Guedez vos ſales eſtomacs.
Elle dit: puis d'un coutelas
Fait un pertuis à ſa poitrine,
D'où ſort de ſang plus que chopine.
Les Suiſſes, à cet acte fou,
Prennent leurs jambes à leur cou:
Au diable ſi pas un d'eux reſte,
Et ſonge à demander ſon reſte.
Le Papa Bourbon cependant

* Terme d'argot, qui ſignifie repas.

Apprit bientôt cet accident,
Dont il pleura comme une vache,
Et mouilla toute ſa mouſtache;
Car le bon Sire n'étoit pas
Moins tendre que Maître Ænéas.
Ventre-ſaint-gris, de leurs miſeres
Tirons, dit-il, les pauvres heres:
Je ne puis, ſans affliction,
Voir telle déſolation:
Dût-il m'en coûter mon Empire,
Je veux leur donner de quoi frire.
A l'inſtant il leur dépêcha
Un trompette qui s'approcha
Juſques aux portes de la Ville,
Et d'une façon fort civile,
(Non ſans avoir auparavant
Fait tantarare à perdre vent)
Leur offrit, pour faire gogaille,
Pain, vin, groſſe viande & volaille.
Soudain les Badauts ſe traînant,
Semblables à ces revenans
Qu'on voit ſortir des cimetieres,
Affublés de draps mortuaires,
Le teint have, les yeux hagards,
S'avancent deſſus les remparts:
On leur jette ſur les murailles
Toute ſorte de victuailles.

Sont-ce donc là ces chenapans,
Diſoient-ils, s'entreregardant?
Eſt-ce là ce Roi de Navarre,
Ce Matamorce, ce Barbare,

Ce

Ce Cannibale, ce Tyran;
En un mot, ce fils de Satan?
Hélas! c'eſt bien le meilleur homme
Qui ſoit de Paris juſqu'à Rome.
Ainſi parloient ces bonnes gens,
Vuidans le hanap, & mangeans,
Quand de Prêtres une cohorte
Vint les chapitrer de la ſorte:
» Ah! vraiment, Meſſieurs les gloutons,
» Vous êtes de gentils mignons!
» Vous voilà donc en train de boire,
» Et de jouer de la machoire;
» Et c'eſt un maudit Huguenot
» Qui vous empifre le jabot!
» A quoi ſongez-vous, miſérables?
» Vous vous damnez à tous les diables.
A ces menaces, les nigauds
Se jettent aux pieds des cagots;
Et maint d'eux à la Ville rentre
Au grand dommage de ſon ventre.
Alors Monſeigneur Saint Louis,
Qui du plus haut du Paradis,
Voit ce que la Prêtraille braſſe
Contre le ſoutien de ſa race,
Et qui d'ailleurs ſait que bientôt
Il ne ſera plus parpaillot,
Aux yeux du bon Dieu ſe préſente,
Et, d'une voix triſte & dolente,
Lui tient à peu près diſcours tel:
Maître des Cieux, Pere Eternel,
Quand le Peuple, à ſon Roi rebelle,
Rengaînera-t-il la guindrelle?

Quand de la griffe du Démon
Sauveras-tu mon fils Bourbon ?
Ah ! permets que ton divin culte
Ne ſoit plus pour lui choſe occulte :
Déſſille ſon œil, & permets
Qu'il croie au Pape déſormais,
Ainſi qu'à Monſeigneur le Nonce,
Et qu'à Jean Calvin il renonce.
Dieu lui dit, faiſant un ſouris ;
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

Auſſi-tôt Henri Quatrieme
Se ſentit tout autre en lui-même.
La vérité le perfora
Juſques au cœur, & l'éclaira.
Il voit alors que la créance
Surpaſſe l'humaine ſcience,
Et que l'homme, avec ſa raiſon,
N'eſt ſouventefois qu'un oiſon.
Il reconnoît la ſainte Egliſe,
Et les gens qu'elle canoniſe :
Bref, ſans éplucher le pourquoi,
Aux ſaints Myſteres il a foi.
Soudain de la voûte céleſte,
Louis d'un air alegre & leſte,
D'un rameau d'olivier armé,
Deſcend vers ſon fils bien aimé ;
Lui-même il le mene à Lutece,
Tout à ſa voix tremble & s'abaiſſe ;
Chacun reconnoiſſant Bourbon,
Fléchit devant lui le jambon.

La Prêtraille a la gueule morte.
Des Seize, l'infame cohorte,
Sans tambour ni trompette, fuit
Ainſi qu'un larron qu'on pourſuit.
La Caſtille en fut alarmée.
Rome, au contraire, déſarmée,
En ſon ſaint giron le reçut.
La Diſcorde au Diable s'en fut;
Et Mayenne au plus grand des Princes
Soumit ſon cœur & ſes Provinces.

FIN.

588016
S3-1

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce ſecond Volume de la Henriade.

ESSAI ſur la Poëſie Epique, Page 5
CHAP. I. *Des différens goûts des Peuples*, Ibid.
CHAP. II. *Homere*, 23
CHAP. III. *Virgile*, 34
CHAP. IV. *Lucain*, 45
CHAP. V. *Le Triſſin*, 51
CHAP. VI. *Le Camouens*, 56
CHAP. VII. *Le Taſſe*, 64
CHAP. VIII. *Don Alonzo d'Ercilla*, 82
CHAP. IX. *Milton*, 91
Diſſertation ſur la mort d'Henri IV, 109
Diſcours préliminaire du Poëme de Fontenoy, 123
Poëme ſur la Bataille de Fontenoy, 135
Epitre à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, ſur la Bataille de Laufeldt, gagnée par Louis XV, le 2 Juillet 1747, 151
Préface de l'Auteur, ſur le Panégyrique de Louis XV, 159
*Extrait d'une Lettre de Monſieur le Préſident de ***. 168
Panégyrique de Iouis XV, 169
La Henriade Traveſtie.

Fin de la Table de ce ſecond & dernier Tome.